
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01355323 5





ŒUVRES

DE

CHARLES NODIER.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

Imprimerie d'EVERAT, rue du Cadran, n. 16.

ŒUVRES

DE

CHARLES NODIER.

V

RÊVERIES.

PARIS,
LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 22.

1832.

MISCELLANÉES,

VARIÉTÉS DE PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

MISCELLANÉES,

VARIÉTÉS DE PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

POUR être homme de lettres, en France, il faut avoir fait *un gros livre,* comme il faut, pour y être peintre, avoir fait ce qu'on appelle *une grande page.*

Or, *un livre*, c'est une idée, ou quelque chose qui y ressemble, ou quelque chose qui ne ressemble à rien, et dont le nom occupe, à titre courant, la marge supérieure d'un *in-octavo* de vingt-cinq feuilles. De ce qui est dessous, Dieu garde qui s'en soucie!

Dans *un livre*, vous avez deux choses : 1° le titre, qui doit être bref, substantiel, imposant, plein de je ne sais quel curieux mystère, comme l'étiquette d'une boîte précieuse, et par exemple :

DU GOUT; ou bien DE L'ESPRIT; ou bien DE LA RAISON.

2° La matière, qui est tout ce qu'on veut, moyennant qu'elle réunisse les qualités propres et quidditatives de la matière, c'est-à-dire les dimensions de hauteur, de largeur et d'épaisseur dont se compose un honnête parallélipipède bien compacte de papier imprimé. Après cela, si vous y trouvez de la *raison*, de *l'esprit* ou du *goût*, c'est tout bénéfice pour le lecteur. Nous n'en demandons pas tant. Le livre existe *in genere*, et nous avons, grâce au ciel, un auteur de plus.

Que si par hasard vous aviez passé votre inno-

cente vie à recueillir toutes les notions rationnelles et scientifiques de l'espèce, dans l'ordre d'une excellente éducation progressive, où la pensée, parfaitement dirigée, procède par une suite non interrompue de recherches et de découvertes des perceptions les plus familières de l'intelligence, aux résultats les plus excentriques de l'étude et de la réflexion, et que vous fussiez ainsi parvenu à vous faire une encyclopédie intuitive, bien préférable à celle de M. d'Alembert, sur un plan bien supérieur à celui du chancelier Bacon, — vous entendriez retentir encore ce cri formidable de l'omnipotence littéraire, qui vous dévoue à mourir de mort : *Liber, ubi es?*

Les anciens savoient à peine ce que c'est qu'un *livre*. Pythagore, qui méditoit de belles lois et qui improvisoit de beaux vers, n'a jamais fait un *livre*. Démocrite, Epicure, Socrate et même Chrysippe, l'homme aux trois mille volumes, ont dicté d'innombrables chapitres : ils n'ont point fait de *livres*; car ils estimoient leurs pensées et leur temps à une plus haute valeur. C'est tout au plus si nous oserions donner maintenant le nom de *livre* aux

Dialogues de Platon, aux *Aphorismes* d'Hippocrate et aux *Morales* de Plutarque. L'*Iliade* elle-même n'est qu'une suite de chants épars, soigneusement rapprochés par un rhapsode. Athénée, Ælien, Stobée, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, Macrobe, Montaigne, La Motte-Levayer, Diderot, ont nettement tranché la question : ils n'ont laissé que des pages avec lesquelles il y a des milliers de *livres* à faire pour des milliers de générations de pédants

Si une méchante habitude ou le besoin de me distraire des angoisses de la maladie et des infirmités de l'âge, tant que je ne serai pas parvenu à dire avec ce fanfaron de Posidonius que la douleur n'existe pas..... — Si ce prurit invincible des muscles érecteurs du métacarpe, qui tient lieu d'inspiration et de génie à tant d'honnêtes gens, me forçoient encore à écrire, ce ne seroit pas pour entreprendre un *livre*. J'abandonnerois tout au plus aux derniers morceaux de papier blanc qui se détachent un à un de mes tablettes décousues quelques souvenirs, quelques impressions, quelques rêveries sans suite, jusqu'au jour où la mort viendra souffler, en riant, sur ces

feuilles fugitives, et les rendre avec moi aux éléments.

C'est même le parti que je prendrai probablement quelque jour, pour me désennuyer, si j'ai le malheur de survivre à ma perruche.

L'Écriture dit, chapitre 34 du *Deutéronome*, que nul ne connoît le lieu de la sépulture de Moïse. On l'a cependant montrée au philosophe Bernier, dans le délicieux royaume de Cachemire. Pour peu que Moïse y ait seulement vécu âge de patriarche, il n'eut pas à regretter la terre promise, qui est bien loin de valoir celle-là, où quelques philosophes chrétiens ont cru reconnoître le paradis terrestre. Il est bien rare que les thaumaturges et les souleveurs de peuples perdent quelque chose aux révolutions.

Ceci me rappelle que Romulus disparut, comme Moïse, au milieu d'un sacrifice, et que le sage Lycurgue s'exila prudemment de sa Laconie, après lui avoir donné des institutions. C'étoit en vérité ce qu'il y avoit de mieux à faire dans une si triste république.

Les nations sont si convaincues que les lois constitutives des états ne procèdent pas de l'homme, qu'elles ne croient fermement à une législation que lorque le législateur n'y est plus. Chez nous, ce sont les législateurs qui restent et les législations qui s'en vont.

J'ai lu quelque part dans Byron, ou j'ai entendu dire d'après lui, que le principe moral d'une société ne duroit que deux mille ans. Cela est généralement vrai, mais il n'a pas pensé à la Chine.

Cette longévité politique des institutions de la Chine a donné beaucoup de tablature aux esprits spéculatifs. Les uns l'ont attribuée à cette heureuse religion des aïeux, qui est une consécration intime et domestique du passé; cela n'est pas douteux.—D'autres, à la difficulté de l'étude de la langue, qui est la clef essentielle de la science du gouvernement et l'initiation indispensable de tous ceux qui y participent. Il n'y a pas un mot à leur répondre. — Plusieurs, à l'égalité des droits moraux qui sont toujours mesurés sur l'aptitude individuelle des sujets de l'empire et qui n'ont

point d'autre règle. La vérité même n'est pas plus évidente que cette hypothèse.

Il falloit ajouter simplement que tout cela contribue, avec une simultanéité merveilleuse, à l'immutabilité du gouvernement de la Chine, et l'expliquer par une raison de plus qui vaut celles-là et toutes les autres : c'est que les femmes et les prêtres ne s'en mêlent point.

On est bien près d'atteindre à l'apogée des sciences de l'homme, quand on sait qu'il n'y a dans la vie qu'une chose un peu sérieuse, qui est la mort, et que cette chose elle-même ne mérite pas qu'on s'en occupe; car quel esprit raisonnable pourroit s'occuper d'un événement infaillible qui est commun à tous, et qui ne change rien au train éternel du monde? Il faut que les suicides soient bien fous pour s'imaginer que la mort inévitable vaut la peine qu'on la cherche, et que la vie indifférente et passagère vaut la peine qu'on s'en débarrasse. Les Orientaux ont une maxime qui renferme plus de sens que tous les livres des moralistes : « Il vaut mieux être assis que

debout; il vaut mieux être couché qu'assis; il vaut mieux être mort que couché. » Mais ce n'est pas une raison pour hâter le terme, puisqu'il est sûr et partout. Les vivants parcourent une route où l'hôtellerie ne manque jamais au voyage.

Le jour où Charles Ier fut condamné à mort, il se consola aisément par ce vers d'Alain Delisle, qui a été, par parenthèse, mal à propos attribué à Ovide :

Qui decumbit humi non habet undè cadat.

Je comprends toutefois qu'on cherche à éviter la douleur physique, bien qu'elle porte avec elle une douce et parfaite compensation : c'est qu'au point où elle cesse d'être tolérable, elle n'est plus que la mort. Voilà pourquoi Charles interrompit son grave discours sur l'échafaud pour recommander aux spectateurs de ne pas toucher à la hache. L'essentiel, en effet, quand on arrive au terme de la vie, c'est que la hache ait le fil.

On ne s'occupe de la grammaire et de la lexicologie, ou autrement de la vie matérielle

des langues, qu'à leur commencement et à leur fin. La science du vocabuliste n'est qu'une clinique verbale. Les dictionnaires sont comme l'état-civil, où l'on enregistre les naissances et les enterrements. Voilà pourquoi le *Dictionnaire de l'Académie*, qui est venu *medio rerum*, est un si pitoyable ouvrage. Dans un demi-siècle ou un siècle au plus, l'histoire philosophique et analytique de la langue françoise sera de mode parce que la langue françoise sera tout près de n'en être plus. Il se forme depuis long-temps une langue nouvelle, que les communications plus multipliées de l'Occident avec l'Orient et le reste du monde accréditent de jour en jour, à l'insu de nos écoles savantes; langue hétérogène, langue hibride, qui a le vagabondage du Zergue et la licence des Macaronées, comme toutes les langues qui se composent à la décadence des langues; c'est la langue franque, qui nous envahit progressivement sans que nous nous en doutions, et qui surgit entre nous et la civilisation future, comme a surgi, entre la civilisation précédente et nous, le roman dont elle est la représentation actuelle et to-

pique. Pendant que deux ou trois grammairiens philosophes rêvent encore une *caractéristique* universelle, inutilement rêvée par Wilkins et Leibnitz, pour servir de truchement aux peuples, elle la réalise spontanément sur une grande partie de la terre. Il n'y a pas mille ans d'ici au moment où elle sera classique à son tour; et c'est là une de ces prophéties d'induction qui sont infaillibles, parce qu'elles sont expérimentales, et que l'expérience, c'est tout simplement la raison réduite en faits.

Après cela, le rôle de l'Occident sera fini.

Cicéron étoit romantique. Il dit quelque part que, pour la poésie de l'expression, il préfère beaucoup *voraginem malorum à charybdim malorum*. J'avoue que je n'ai jamais vu autre chose dans la question.

Qu'est-ce que l'expression poétique? Existe-t-elle réellement et intrinséquement, ou bien ne fait-elle que résulter du mouvement de l'idée et du tour que l'imagination lui

donne? Les rimeurs sans génie se décideront certainement pour la première de mes propositions. Leur poésie, à eux, se bâtit de phrases convenues, assorties en centons laborieux, et qui se modifient si peu par le fond du sujet ou par la forme de la mise en œuvre, qu'il suffit d'en lire un pour les avoir lus tous. C'est une monnoie en circulation qui a des coins plus ou moins mordants, des empreintes plus ou moins nettes, qui a plus ou moins subi le fruste de la vétusté, et dont on produit des sommes diverses selon le nombre et la valeur spécifique des pièces; mais ce sont toujours, au bout du compte, pièces de même valeur, de même type et de même aloi. Ce fut Pascal, je crois, qui, rebuté par cette fastidieuse redondance de mots dans laquelle on faisoit consister la poésie, se persuada ingénument qu'elle pourroit bien n'être pas autre chose, et que son secret se bornoit à plaquer des alexandrins bien rimés de certains lieux-communs emphatiques et sonores, comme *bel astre* et *fatal laurier.* Pour quiconque en effet ne connoîtroit la poésie que par la foule des poètes qui en font métier, ce jugement est

aussi juste qu'il est rigoureux. Heureusement la poésie n'est pas là.

On est obligé de convenir cependant qu'il y a dans les langues un assez grand nombre de mots que le créateur progressif du langage a doués, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une poésie intime et virtuelle, et qui éveillent d'eux-mêmes au fond de la pensée un sentiment ou une image. C'est que c'est une pensée poétique qui les a faits, et le recueil de ces mots précieux seroit un des plus beaux monuments que l'on pût élever au génie de la parole. Quand je lis : *Aurore aux doigts de roses,* dans nos ouvriers métriques du règne de Louis XV, je ne puis m'empêcher de me représenter sur-le-champ le décorateur et le machiniste de l'Opéra, enluminant, endimanchant et balançant sur une gloire de toile peinte une figure mythologique, pour fasciner mes yeux et mon esprit. Le simple nom de l'*aube,* qui est fait d'*alba*, me dit bien autre chose. Je vois, en le prononçant, les rayons de la lumière naissante qui blanchissent le ciel. Le premier qui a appelé *viridis* la couleur des bois qui feuillent, parce que *ver* est

le nom du printemps, n'étoit-il pas peintre aussi? Quelle profonde et touchante mélancolie animoit l'heureux inventeur du mot, quand il a emprunté le nom du *calme* de l'ame à celui du *chaume* des toits rustiques, et quand il a exprimé la *sérénité* d'une conscience pure par le plus délicieux des emblèmes, en la comparant au repos délicieux et balsamique du *soir!* Le *caprice*, figure ingénieuse et pittoresque de la liberté pétulante des *chevreaux* abandonnés à eux-mêmes, n'a jamais été défini d'une manière plus frappante et plus fine que par son étymologie. Cette inspiration se retrouve souvent dans nos locutions les plus vulgaires. Analysez ce mot *coup d'œil*, dit M. Le Mercier, et vous avouerez que la hardiesse de la métaphore n'est jamais allée plus loin. L'aigle *fixe* le soleil, pour dire qu'*il le regarde fixement*, est une de ces ellipses de la prose commune dont la poésie seroit fière, et je ne suis pas surpris que cette superbe métaphore ait alarmé la délicatesse timide de Voltaire et le purisme ombrageux de l'Académie. Elle n'est effectivement pas grammaticale; elle n'est que sublime.

L'emploi des mots n'est donc pas dénué de quelque poésie identique; mais ce seroit s'abuser que de ne pas le regarder comme très-secondaire. Il est permis de croire cependant que tout homme qui ne peut pas remonter de l'expression à son étymologie ne sait pas la langue vulgaire, et il est à craindre qu'il n'apprenne jamais la langue poétique.

On a souvent comparé Rabelais et Stern, et cette comparaison n'est pas un de ces jeux frivoles de l'esprit qui ne sont bons qu'à servir de texte aux exercices de la rhétorique et aux pièces d'apparat de l'Académie. Ces deux grands dériseurs sont placés comme deux jalons dans la route philosophique de l'intelligence des modernes. Le premier annonce la conquête de l'indépendance religieuse ; le second marque le point de départ de l'indépendance politique.

Ce qui les distingue spécialement, c'est moins leur but que l'allure propre de leur esprit, car l'homme de génie ne se sépare jamais absolument de l'homme, dans le carac-

tère qu'il imprime à ses ouvrages. Rabelais, né dans un temps de développement et d'effervescence sociale, où le monde sembloit sortir une seconde fois du chaos, avoit d'ailleurs en lui-même toute la sève d'un esprit créateur, mais disposé à voir les choses sous ce côté ridicule qui ne manque à aucune des choses de la terre. Stern, contemporain d'un âge où la société caduque étoit tombée, plutôt qu'elle ne s'y étoit mise, sous la sauvegarde d'un système assez général de bienséances et de ménagements, comme tous les vieillards qui cherchent à paroître aimables, étoit plus porté à considérer dans la vie des peuples son aspect mélancolique, parce qu'il étoit impossible qu'il ne reconnût pas que c'étoit là sa dernière forme. La gaieté de Rabelais est celle d'un enfant turbulent qui brise ses jouets les plus précieux pour en mettre les ressorts à nu. La gaieté de Stern est celle d'un barbon un peu morose qui s'amuse à faire jouer des pantins. Ce qui domine dans Rabelais, c'est une hilarité effrénée, et je n'ai pas d'autre expression pour la définir. Ce qui domine dans Stern, c'est un sentiment amer des déceptions

de l'âme qui se manifeste tour à tour par des rires ou par des larmes, et sous l'expansion duquel on devine toujours les tortures poignantes de quelque angoisse déguisée. Si Rabelais n'étoit pas si incisif et si profond, il ne seroit que le Démocrite de son siècle. Si Stern n'étoit pas si naturellement plaisant quand il daigne s'en donner la peine, on le prendroit pour l'Héraclite du sien. La postérité pensera en les lisant, et elle ne se trompera point, que le temps de Rabelais étoit beaucoup plus ridicule, et que celui de Stern étoit beaucoup plus triste; mais il est possible que cela ne tienne pas exclusivement à leur manière de sentir : les vieux ridicules deviennent tristes.

La fable de Rabelais et celle de Stern diffèrent en apparence de toute la distance qui sépare l'observation de la société de celle de la famille. Il est évident que Rabelais a voulu se mettre tout-à-fait en dehors du monde connu, pour se donner le droit d'en juger avec une liberté sans bornes, et c'est pour cela qu'il a emprunté aux vieux conteurs une fable fantastique. Il est évident que Stern a cherché à s'en éloigner dans le sens opposé, en se réfu-

giant dans le centre le plus obscur de la vie intérieure, et c'est pour cela qu'il s'est restreint au développement bourgeois de quelques anecdotes domestiques. Rabelais force l'homme à s'égarer hors de lui-même, et c'est en lui-même que Stern vient le surprendre et le saisir. Le premier entraîne son lecteur dans le labyrinthe immense de nos vanités et de nos folies, à force d'illusions riantes qui lui font perdre de vue le point d'où il est parti, et dédaigner le point encore plus incertain où il doit aboutir; le second lui montre les mêmes objets dans un espace si étroit, au contraire, que l'esprit s'étonne d'avoir fait tant de voyages sans changer de place. Et qu'on ne s'y trompe pas toutefois; l'horizon rationnel des deux écrivains n'est pas plus large dans la cosmographie imaginaire de Xénomanes que dans le salon de M. Shandy et dans le boulingrin de l'oncle Tobie. On croiroit que Rabelais a entrepris de se faire pardonner la vérité mordante de ses satires par l'attrait de ses mensonges. On croiroit que Stern a entrepris de se faire pardonner le mensonge innocent de sa fiction par l'attrait de ses vérités.

Rabelais est vrai aussi dans ses peintures, mais il est vrai comme le croquiste malicieux qui ne présente la figure que de son mauvais profil, comme la caricature, qui ne s'empare du galbe de l'homme que pour plier ses nobles lignes à des attitudes grotesques. Stern, qui n'a peut-être pas vu notre nature de si haut et avec autant de puissance, l'a vue, analysée et décrite de face. Rabelais est un de ces cyniques dont les institutions d'une société jeune et florissante autorisent l'audace, et qui la poursuivent de leurs sarcasmes, par une sorte de privilége, comme les insulteurs publics des triomphes du Capitole. Stern est un de ces moralistes gracieux qui égaient d'un grave sourire l'agonie des peuples moribonds, et qui effeuillent des roses sur leur linceul.

Ce n'est pas ici, au reste, qu'il faut chercher l'expression exacte de leurs analogies et de leurs contrastes; c'est dans Stern lui-même, qui étoit seul capable de la trouver. Le bon et judicieux Yorick, sous les traits duquel il s'est peint, est un sage d'un esprit jovial et tant soit peu caustique, mais bienveillant et

poli, qui descend en droite ligne d'un bouffon.

L'antiquité disoit que la vérité habitoit au fond d'un puits, et c'est là une allégorie admirable, parce que du fond d'un puits, où l'on ne reçoit la lumière que par une ouverture circonscrite, on ne juge sainement que la partie de l'horizon qu'elle laisse à découvert. Ainsi, la vérité même, si elle existoit quelque part, ne connoîtroit qu'une partie du vrai : cette fable est l'emblème de notre intelligence.

L'esprit le plus profond et le plus ingénieux, selon moi, de la première partie du seizième siècle, je vous étonnerai peut-être en le nommant, c'est Bonaventure Desperriers. Dans cette sublime facétie, à la manière de Lucien, qu'il intitula *Cymbalum mundi* ou *la Clochette du monde,* et que les bibliographes placent tout près de Tabarin, il suppose que Mercure, après avoir montré la vérité aux hommes sous la figure de la pierre philosophale, se divertit à la réduire en poudre sur

l'arène du théâtre, en leur proposant, comme le but d'une sage émulation, de recueillir ses débris et de les réintégrer en un seul corps. Là-dessus, c'est à qui ramassera le plus des précieux fragments de ce bijou merveilleux. On y court de génération en génération, et chacun en rapporte quelque pièce, plus ou moins enveloppée encore du sable impur avec lequel elle étoit confondue. Les concurrents se montrent fièrement les uns aux autres cette vaine et imparfaite conquête, en disputant sur le poids et le mérite relatif de leur exploitation. Les habiles et les charlatans, qui sont presque toujours plus habiles que les habiles, prétendent qu'ils ont tout à eux seuls, et insultent aux prétentions des autres. Quand ils ont de l'audace ou du génie, ce qui est la même chose pour la multitude, elle finit par les croire sur parole, et par jeter son sable et ses vérités au vent. Le fait est que la vérité n'est à personne, et que Mercure, tout dieu qu'il est, auroit bien de la peine à la retrouver. C'est une fiction platonique, et, dans le charmant style de Desperriers, elle a tout l'attrait de Platon.

Je suis loin de blâmer les efforts de la pensée pour arriver à l'acquisition de la vérité. Ils sont impuissants, je le crois, mais ils sont naturels, et ils ont un air de générosité qui impose. Il y a d'ailleurs des âmes ardentes pour lesquelles la possession de la vérité est un tel bien, qu'il seroit cruel de leur démontrer qu'elles n'y sont pas parvenues et qu'elles n'y parviendront jamais. Il faut les laisser faire et attendre, car on finit par se détromper de cette recherche comme de tout. Soyons bien convaincus en attendant que la vérité n'est pas prouvée, tant qu'il reste quelque chose de contesté dans ce qu'on veut nous donner pour elle, puisqu'il n'y a pas un homme, si mal organisé qu'il soit, qui ne reconnoisse la vérité aussitôt qu'on la lui montrera : ce qui n'est pas la vérité de tous n'est pas du tout la vérité. Notre destination, c'est de trier entre nous les parcelles de la vérité qui paroissent telles au plus grand nombre. Gardez le reste pardevers vous comme un trésor privé, comme une monnoie dont le métal n'a point de nom, et dont le type n'a point de cours; mais surtout ne contestez plus, et tâchez de

vous aimer. Laissez les autres s'amuser avec leur sable, car ils y voient d'aventure ce que vous ne voyez pas, comme ils ne voient pas dans le vôtre ce que vous croyez y voir. La pierre philosophale de Mercure elle-même seroit payée trop cher au prix de la tolérance.

Enfin, mes amis, il y a un des fragments de la vérité qui se trouve dans le sac de tous les hommes réfléchis, qui ont cherché la vérité en conscience pour la vérité seule, et je vous dirai sincèrement ce qu'il leur apprend. C'est que, dans le sens général et absolu du mot, il n'y a point de vérité.

Un de ces hommes supérieurs de notre époque, dont la renommée déjà ancienne n'est pas encore toute faite, m'écrivoit il y a quelques années : « Le principe que la réaction est égale à l'action ne s'applique pas moins à la conduite du monde moral qu'au maintien du monde physique. C'est une vérité que l'histoire confirme à chaque page ; on doit en conclure que la stabilité et la durée des institutions résident à peu près dans les moyennes,

et presque jamais dans les extrêmes. » Ce beau théorème, qui a toute l'évidence d'un axiome, est de Jean Debry.

Quant à moi, je ne connois pas de formule mathématique plus exacte que la formule populaire *in medio stat virtus*, qui place la raison entre les extrêmes, et je suis heureux de pouvoir affirmer qu'elle a été reconnue, par le bon sens du genre humain, dès l'origine des langues.

Il me semble qu'il n'y a point de guide plus philosophique que l'étymologie, dans la définition des mots et dans leur appropriation aux idées; car l'étymologie du mot, c'est l'expression naïve, complète et intelligente d'une pensée simultanée avec l'invention de son nom et le mécanisme de sa parole. Or, toutes les idées de sapience humaine sont rassemblées autour des racines étymologiques qui se rapportent à l'idée de *milieu*. C'est une proposition qui n'a besoin que d'être énoncée pour être comprise, et dont l'application au grec et au latin tomberoit dans l'excès d'un pédantisme trivial. Il faut respecter le monopole de l'université.

Depuis que les hommes se sont avisés, je ne sais quand et je ne sais où, de représenter certaines pensées par certaines articulations, ils sont donc parfaitement d'accord entre eux, et on ne s'en douteroit guère, sur une définition de la philosophie morale et de la philosophie politique, prise unanimement dans l'affinité de ces sciences spéculatives avec ce qu'il y a de plus positif dans les sciences de faits. On demanderoit volontiers après cela de quoi et pourquoi ils disputent.

C'est que les peuples eux-mêmes subissent, suivant le temps, la loi éternelle d'oscillation et de pondération du grand pendule social auquel ils sont suspendus. C'est qu'alors, des rapprochements et des résultats fondés sur l'état régulier des sociétés, qui est l'état moyen et qui ne peut pas être autre chose, paroîtroient fort inintelligibles à des masses qu'une impulsion nouvelle vient de replacer au premier degré d'ébranlement. C'est qu'ils ne se feroient pas comprendre aisément d'une masse moins agitée, mais qui cependant vibre encore, et que la prétention d'arrêter un corps qui n'est pas à son point d'équilibre et de repos ne sié-

roit pas même à Dieu s'il pouvoit jamais concevoir le projet de violer les lois inviolables qu'il a établies. Il y a une classe d'hommes seulement pour laquelle ces considérations ne sont pas perdues, celle des penseurs, qui savent que toutes les vibrations possibles aboutissent à la perpendiculaire et à l'immobilité.

Le sage ne va pas inutilement dissiper sa force à parcourir avec la multitude un arc immense dont elle ne retrouvera jamais les extrêmes. Doué d'une puissance propre de pondération, il ne livre au mouvement universel que ce qu'il ne peut lui refuser, et il se retrouve le premier au point de station.

Le plus beau des emblèmes moraux ne nous vient pas de la mythologie ; il est caché dans le titre oublié d'un bouquin du quinzième siècle : c'est le mariage du roi *Modus* et de la reine *Ratio*.

J'ai entendu dire cent fois : « Cet homme est bon, sensible, généreux. Je n'hésiterois pas à lui confier ma bourse, ma maison, mon

secret, ma fille; mais il ne pense pas comme moi, et je le tue. »

Je conçois qu'il ne pense pas comme toi, car s'il pensoit comme toi, l'exemple de deux ménechmes comme vous deux seroit unique dans le monde intellectuel.

Mais écoute! Il n'est pas que tu n'aies entendu parler de l'optique. Tu dois savoir qu'un verre concave ou convexe change la dimension des choses, qu'un verre nuancé change leur couleur, qu'un verre à facettes change leur nombre, qu'un verre cylindrique ou bombé change leur forme, que des verres opposés rapprochent ou éloignent leur distance. Eh bien! il n'existe pas un homme qui n'ait un de ces verres magiques devant un de ces yeux de l'intelligence qui portent la pensée à l'âme, et tu as le tien, si ton âme voit. C'est leur combinaison qui fait la physionomie de l'esprit, comme la combinaison des traits fait la physionomie du visage. J'admets que tu sois né avec une vue nette, pénétrante, étendue, infatigable, et je t'en félicite; mais nous ne pensons, ni toi ni moi, que ce soit une raison suffisante pour tuer le myope qui ne

voit que de près, ou le presbyte qui ne voit que de loin. — Tue l'autre, si tu l'oses.

S'il y a un axiome incontestable en logique, c'est celui-ci : *Nemo dat quod non habet.* Personne n'est forcé à donner ce qu'il n'a pas. L'antiphrase est d'une conséquence rigoureuse. Personne ne peut réclamer ou reprendre ce qu'il n'a pas donné.

A l'application. La société est certainement en droit de priver de tous ses avantages sociaux l'homme qui s'est séparé d'elle par un crime. Comme elle est créatrice des lois, elle peut refuser leur protection à quiconque les a enfreintes par la ruse ou par la violence. Comme elle est la source de toutes les libertés inoffensives et légitimes, elle peut les retirer à elles quand l'usage lui en est devenu préjudiciable dans un individu. Voilà le principe et les limites de la justice.

La société a donné beaucoup à l'homme social. Elle ne lui a pas donné la vie naturelle; ici finit son pouvoir. Or, si la vie ne procède pas de la société, s'il lui est impossible d'en

accorder le bienfait à qui n'en jouit point et de la rendre à qui l'a perdue, elle sort tout à fait des bornes du droit en s'arrogeant le privilége de la prendre. Les condamnations capitales sont donc un abus monstrueux de la force, un attentat qui crie vengeance sur toutes les législations, une infraction sacrilége au plus universel des principes simplement humains et des commandements religieux : *Tu ne seras point homicide.*

Ce ne sont pas ici des raisons de sentiment; ce sont des propositions qui ont toute l'exactitude et toute la simplicité de la première opération de calcul qu'on livre à l'intelligence d'un écolier; il n'y a qu'un seul homme, aveuglé par un épouvantable intérêt personnel, qui osât y opposer une fin de non-recevoir; et cet homme, ce n'est pas le législateur, c'est le bourreau.

Je dors rarement, mais je dors quelquefois, et quand je dors, je rêve; et j'ai reconnu que les rêves sont ce qu'il y a de plus doux et peut-être de plus vrai dans la vie.

L'autre soir, je m'assoupis sur une idée

chagrine, parce que le sommeil m'étoit venu en lisant de l'histoire positive, et je rendis grâce à la fée de l'imagination qui pouvoit me transporter sans efforts sous un ciel favorisé de la nature, au milieu d'une nation qui est, de l'avis de tous les voyageurs, tendre, aimable, spirituelle, essentiellement disposée au bien et toute propre à le conquérir, puisque sa civilisation, pleine de naïveté, de jeunesse et d'espérance, ne datoit, suivant elle, que de trois ou quatre lunes. J'étois tombé, ô merveille! dans le conseil des sages du pays, et mon inaptitude à l'éligibilité légale commençoit à m'inquiéter, quand la vue de mon pagne me rassura. Je revins de ma confusion, et je m'assis dans les rangs de ces nobles sauvages avec l'assurance d'un journaliste et la fierté d'un avocat.

« Messieurs, dit le chef de la grande tribu— je ne sais pas précisément si c'était un scheyk ou un sachem ;—la question à l'ordre du jour est de savoir si, aujourd'hui que nous sommes éminemment libres, éminemment moraux, éminemment perfectionnés, et par conséquent éminemment bons, nous continuerons à manger de l'homme. »

L'orateur se leva, et d'un ton de voix édulcoré par quelque habitude mielleuse de l'éloquence philantropique, il prononça les paroles suivantes sur le mode le plus affectueux de la voix humaine :

« Messieurs, le droit que nous avons à manger de l'homme n'est pas très-bien établi, mais l'abstinence de la chair d'homme est absurde par plusieurs raisons ; d'abord nos ancêtres en mangeoient, et quoique nous ne fassions presque rien comme eux, nous devons respecter leurs habitudes utiles. Secondement, la chair d'homme est bonne ; elle est nutritive et savoureuse, et celle des mains, messieurs, est d'une délicatesse incomparable ! Troisièmement, cette espèce de préparation culinaire, qui est ordinairement accompagnée d'un appareil agréable et instructif, et qui tient une place immémoriale parmi les divertissements de la nation, ne contribue pas médiocrement à entretenir dans nos femmes et dans nos enfants cette douce tiédeur de sang, cette exquise aménité de mœurs et cette politesse inimitable de manières qui nous ont acquis une prééminence si marquée sur tous les peuples du

monde. Enfin, les prisonniers que l'ennemi nous laisse sont ordinairement jeunes et forts, d'une constitution robuste et appétissante, d'un enbonpoint délicat et friand, et ils chantent presque tous la chanson de mort en perfection. La commission pense donc qu'il est à propos de renvoyer la discussion à quelques siècles, et de continuer à manger de l'homme au banquet anniversaire des fêtes de la Concorde et de l'Humanité. J'ai dit. » — Et moi, je sortis.

Je vis après cela une rue où il y avoit du sang, une place publique où il y avoit du sang, des hommes dont la chemise étoit retroussée jusqu'au coude et qui versoient du sang, des enfants qui revenoient de l'école et qui s'arrêtoient pour le voir couler. Mon cœur bondit de dégoût et d'horreur, et je m'éveillai en sursaut.

Ah! ah! m'écriai-je en me frottant les yeux!.. c'est que j'étois chez les antropophages!

Il y a des mots d'un usage essentiel dans les langues de l'homme, et dont la définition est

même une des nécessités de sa condition sociale, sur lesquels on ne s'est cependant jamais compris. Tels sont les mots *nation* et *patrie*.

Suivant le grand nombre, *nation* et *patrie*, c'est une fraction de la race humaine et du territoire commun, qui est enclavée entre de certaines limites, qui s'étend jusqu'à de certaines montagnes, et qui est bornée tout à coup par un fleuve ou par une mer. Là finit la *nation*, la *patrie*; là se relâche ou se brise le lien moral, la sympathie fraternelle des peuples.

Suivant qu'on est impressionné, on établira en principe que la *patrie* c'est le sol, ou bien que ce sont les institutions, et il ne restera plus que deux choses à définir, le sol et les institutions.

Le sol : c'est-à-dire un terrain vague, irrégulier, incertain, toujours modifié, toujours modifiable, qui s'est accru par les conquêtes ou les usurpations, que la guerre envahit ou morcelle, qu'une inondation submerge, qu'un tremblement de terre bouleverse, qui a subi les lois de cent maîtres, qui a porté cent noms,

et que la vicissitude éternellement instable des événements a cadastré sous un nom commun avec les pays qui le touchent.

Les institutions : c'est-à-dire le caprice plus ou moins muable d'une poignée d'hommes qui ont acquis, je ne sais comment, le droit de convertir le prestige d'un vieux nom en légitimité, les concessions d'une popularité factice en législation, des mensonges en préjugés, et d'autres mensonges en doctrines.

Oh! j'aimerois cent fois mieux la définition de l'égoïste ou du sage, qui appelle *patrie* l'endroit où il est bien! Mais ce n'est rien de tout cela, et ce que c'est, la nature nous l'apprend.

La société, c'est la parole; la nation, c'est la langue. Tous les hommes qui ont pratiqué une même langue au sortir du berceau forment une famille naturelle. Mes conationaux sont à Genève; ils ne sont point à Berne. Il y a un rapport national intime entre moi et le créole de la Martinique ou le colon du Canada : entre l'Allemand des provinces rhénanes, le Basque des vallées pyrénéennes, le paysan sauvage de l'Armorique et moi, il n'y en a point.

La *patrie*, à proprement parler, pourroit se circonscrire entre la maison natale et le cimetière de la paroisse. On la mesureroit avec un lange appendu à un suaire. C'est l'endroit où l'on s'est développé, où l'on a grandi sous les yeux de sa mère; c'est l'endroit où l'on a accompagné le cercueil des siens au trou qui les dévore. Avec une grande extension, c'est l'endroit où croissent des fleurs que j'ai cueillies, où se meuvent des quadrupèdes, ou sifflent des oiseaux, où bourdonnent des insectes qui m'étoient familiers, où l'aspect des scènes naturelles est le même qui a égayé mes premiers regards. Quand j'arrive, moi, paysan alpin, à l'oranger en pleine terre; quand j'entends la mer hurler contre ses falaises, quand je vois fumer le volcan, j'ai changé de PATRIE. A mon entrée dans les forêts de Croatie, je me jetai avec transport sur la terre et je tentai de la saisir dans mes embrassements : c'étoit encore la *patrie*. Je l'ai cherchée aussi vainement à Marseille que si les Phocéens avoient planté leurs tentes la veille sur ses rivages. L'idée de la *patrie* est une notion d'habitude.

Le Taïtien de Bougainville retrouva un jour

sa patrie au Jardin du roi, en y découvrant un arbrisseau de son île; et puis il la perdit en apprenant que cet arbrisseau avoit été cultivé dans une serre.

Une nature, voilà la *patrie* de l'homme. Une langue, voilà la *nation* du citoyen.

Il y a cependant une autre *patrie* encore, l'angle de terre où se rencontrent deux hommes de bonne foi qui se comprennent et qui s'embrassent.

Il est bien difficile qu'une civilisation secondaire ait des traditions naïves. Il seroit peut-être impossible d'y ramener une civilisation complexe, mêlée d'éléments aussi hétérogènes que la nôtre. Dans une société qui a subi peu d'altérations et qui conserve quelque chose du souvenir confus de ses commencements, quand les barbaries intermédiaires ont disparu et que les lumières reviennent, il est naturel de remonter au système antérieur et de reprendre sur ses premiers errements la voie dont on avoit été détourné par la force irrésistible des circonstances. Ainsi, par exemple, sans le phénomène du christianisme, nous

retournions tout naturellement aux croyances de la mythologie, et peu s'en est fallu que l'irruption de l'imprimerie et des classiques ne nous y ramenât en dépit du christianisme. Quant à notre ancienne histoire nationale, on peut la regarder comme perdue, et on croiroit volontiers que c'est tout au plus d'hier que nous sommes constitués en corps de peuple. La première race de notre monarchie elle-même est au rang des fables, comme si la Gaule n'étoit sortie des eaux du déluge qu'après la conflagration de l'empire romain, qui est toutefois un événement récent par rapport à l'ancien monde. Il est surtout propre aux François d'oublier leurs antécédents. C'est, dans leur éducation nationale, une agrégation d'hommes, subite, extemporanée, sans antiquités, sans origines. Cette misère, qui nous est particulière, explique à elle seule la brusquerie impatiente et insensée que nous portons dans l'investigation des idées sociales et des théories politiques. Nous y allons comme une colonie d'aventuriers qui ne savent d'où ils viennent, ni où ils vont, et qui se hâtent de mettre le présent à profit, parce qu'ils n'ont

ni le sentiment du passé ni celui de l'avenir. Tout nous est bon en apparence, parce que nous ne tenons à rien.

La véritable gloire historique des peuples consiste dans la longévité de leurs institutions et de leur nom. Voilà ce qui grandit le souvenir des Égyptiens, des Assyriens, des Hébreux, des Perses, des Romains. Nous ne sommes, nous autres, que des enfants impatients et irréfléchis qui ont vite oublié leur berceau, et qui passent à leur fin dans le cours d'un soleil, comme les mouches du fleuve Hypanis. C'est une cohue brillante de force et de génie, mais tumultueuse, confuse et sans cohérence. Ce n'est pas un peuple compacte, ce n'est pas une nation.

Notre nom même, je le répète, ne nous est pas connu; et qu'est-ce, grand Dieu! qu'une race d'hommes qui ne sait pas son nom! Toutes celles qui ont occupé la terre ont tiré le leur d'une tradition autocthone, c'est-à-dire essentiellement appropriée au sol de première occupation dont elles étoient maîtresses, ou bien de quelque particularité très-caractérisée qui les distinguoit entre les autres.

Il n'y eut jamais de grand peuple dénommé par son vainqueur. Le titre de *François*, comme celui de *Normand*, ne rappelle qu'une calamité publique, puisqu'il consacre une conquête et qu'il reconnoît explicitement l'abolition de toute civilisation précédente. Je ne trouve dans ma mémoire aucune société qui se soit soumise à cette humiliation quand elle a pu s'en affranchir et qui ait gardé depuis une place honorable dans l'histoire. Une révolution contre l'usurpation franque, les rois qu'elle avoit imposés, la noblesse héréditaire qui en étoit sortie, une RÉVOLUTION GAULOISE étoit une révolution légitime. C'étoit l'objet latent de la nôtre, et personne ne l'a compris. Aussi a-t-elle été manquée à tout jamais, quoi qu'il arrive. Le jour où nous aurions repris notre nom de GAULOIS, avec sa couleur et ses insignes étoit le véritable jour de notre restauration sociale. Nous n'y avons pas pensé, Napoléon, le seul homme de génie qui ait montré la velléité de faire de nous un peuple, avant de nous réduire traîtreusement à notre ancienne condition de serfs, voulut nous rendre le nom de GAULOIS et l'emblème du

coq. On lui prouva aisément que tout cela étoit ridicule, parce qu'il ne demandoit pas mieux que de le croire, et il nous laissa le nom de nos maîtres en y joignant l'aigle postiche des légions romaines, une seconde fois illustrée par ses armes. Ces marques extérieures des peuples ne sont pas à dédaigner, comme on l'imagine; elles sont au contraire leur expression essentielle et vivante, mais nous ne savions ce que c'étoit. Celles qu'on nous accorda n'étoient que trop bonnes d'ailleurs pour un troupeau d'esclaves, et nous n'étions pas autre chose alors.

Encore une fois, nous formons, sous ce rapport, une exception unique parmi les nations affranchies. Quand les Grecs, si arriérés sur nous dans la pratique de la civilisation, arborèrent enfin un signe d'indépendance, ils n'invoquèrent pas, au nom des *Grecs*, la protection de leur jeune liberté; ils s'appelèrent Hellènes, et ils allèrent exhumer le titre fondamental de leurs droits du tombeau de Deucalion.

Notre type national étoit la blancheur. On nous avoit donc appelés les *blancs*, par oppo-

sition aux Ibères et aux Italiens, nos voisins transmontains, qui sont bruns ou basanés. Voilà un nom naturel. Les Grecs anciens nous désignoient en conséquence par le nom de *Galates*, qui signifie *couleur de lait*, et les Latins n'eurent qu'un nom commun pour le GAULOIS et pour le coq blanc, qui étoit son insigne. Le blanc étoit la couleur de notre drapeau, parce qu'il avoit été notre couleur nationale et parlante avant les dynasties franques. On nous rend aujourd'hui le coq, parce que l'aigle est l'emblème d'une dynastie intermédiaire, et que la fleur de lis, ou fer de lance, passe, abusivement à mon avis, pour celui des conquérants. Cela seroit fort bien si l'on attachoit à cette concession un sens plus intelligent et plus achevé, et qu'au lieu de nous restituer pièce à pièce nos emblèmes nationaux, comme un pis-aller, on nous les donnât comme nôtres. Quiconque sait chez nous pourquoi il aime la patrie est GAULOIS. Le nom de *François* se rattache à d'autres illustrations, et je n'ai point d'objection contre la gloire dont il s'agit, quoique je n'en fasse pas intérieurement grand cas. Ces illustrations,

il faut en garder mémoire dans les archives de notre longue vie sociale, mais le nom qu'elles décorent est un faux matériel dans notre acte de naissance.

A quoi servent d'ailleurs, me dira-t-on, de pareilles discussions? A blasonner le cercueil des sociétés mourantes..... Ce n'est véritablement pas la peine.

Il arrivera un jour terrible pour notre civilisation actuelle, et j'ai peur que ce jour ne soit prochain, celui où un homme d'un esprit juste et d'un cœur droit, en qui les peuples seront d'avance accoutumés à croire, viendra leur dire, la main sur le cœur :

« Mes chers amis, je vous vois empêchés depuis long-temps à chercher le neuf et le vrai, et je dois vous déclarer en conscience, avant de vous quitter pour jamais, deux choses que j'ai reconnues, depuis que je médite dans l'intérêt de votre bonheur sur le neuf et sur le vrai ; c'est que tout ce que vous tenez pour neuf est vieux, et que tout ce que vous tenez pour vrai est faux. »

DES TYPES

EN LITTÉRATURE.

DES TYPES

EN LITTÉRATURE.

L'imitation est l'objet de l'art proprement dit ; l'invention est le sceau du génie.

Il n'y a certainement point d'invention ab-

solue. L'invention la plus empreinte de hardiesse et d'originalité n'est qu'un faisceau d'imitations choisies. L'homme ne compose rien de rien ; mais il s'élève presque au niveau de la puissance de création, quand d'une foule d'éléments épars il forme une individualité nouvelle, et quand il lui dit : Sois.

Le statuaire copie une figure d'homme ; c'est l'homme lui-même avec les proportions harmonieuses de ses membres, l'ondoyante souplesse de ses muscles, l'élasticité animée de ses chairs presque mobiles à l'œil : le statuaire n'a fait qu'une académie.

Il cherche, il compare, il assemble, il met en rapport dans un ordre possible, et si possible qu'il paroît vrai, toutes les parties d'une organisation parfaite, où respire la majesté souveraine à peine humanisée par un reste de colère et de dédain ; le statuaire n'est plus un statuaire ; il a fait l'Apollon Pythien, il a fait un dieu.

Du temps d'Homère, aucun guerrier n'avoit été identiquement son Achille, ou son Ajax, ou son Diomède, aucun roi son Nestor ; et ce roi et ces guerriers qui ne furent jamais, ils sont vivants.

Si vous voulez reconnoître à des signes sûrs dans le poète l'invention et le génie, qui sont la même chose, arrêtez-vous à celui dont les personnages deviennent des *types* dans toutes les littératures, et dont les noms propres deviennent presque toujours des substantifs dans toutes les langues. C'est qu'en effet le nom d'une figure typique n'est plus l'étiquette banale qu'on attache au socle d'un buste ou aux plinthes d'un bas-relief; c'est le signe représentatif d'une conception, d'une création, d'une idée. Aujourd'hui même le titre de héros et de demi-dieu parle moins à la pensée que le nom d'Achille.

Dans les âges secondaires, où le mouvement progressif de la civilisation a mis en jeu de nouveaux ressorts et développé de nouvelles combinaisons, l'esprit humain a suivi deux voies, l'une qui étoit toute tracée, et qui n'aboutissoit qu'à la reproduction perpétuelle des beaux *types* antiques; l'autre qui étoit inventrice et téméraire, et où il s'agissoit de saisir sur le fait le caractère et la physionomie des *types* modernes. C'est peut-être dans le choix de ces directions que s'est manifesté le

partage de deux écoles qu'on appelle le *classique* et le *romantique*, bien qu'elles aient été en principes aussi *romantiques*, et qu'elles doivent devenir en résultat aussi *classiques* l'une que l'autre.

Plus l'éducation des peuples de seconde formation s'est fondée sur la tradition des peuples anciens, plus l'esprit d'imitation y a prévalu. Si on excepte cette galerie fantastique du Dante, où les *types* les plus frappants et les plus extraordinaires sont entassés avec une profusion effrayante, comme dans *le Jugement dernier* de Michel-Ange, les Italiens ont été rarement inventeurs. Shakspeare est aussi riche en *types* qu'Homère, et il les a saisis à tous les degrés de l'échelle de l'imagination, depuis le naturel le plus positif jusqu'à la plus délirante fantaisie. La pétulance chevaleresque, la fougue de mœurs et l'*acutesse* de mots de l'Italien Mercutio, ne sont pas plus vrais, la férocité sensible et l'héroïque naïveté d'Othello n'ont rien de plus individuel que le vaporeux enfantillage de Puck et la grossièreté brutale de Caliban. Mais Shakspeare savoit tout personnifier, jusqu'au gé-

nie, aux passions, aux erreurs, aux vagues inquiétudes, à la maladie naissante d'une société qui s'éveille avec des germes de mort dans le sein. La sublime figure d'Hamlet, qui ne sera jamais assez appréciée, est un prototype complet du moyen âge. Les Allemands, qu'un penchant organique à la mysticité entraîne toujours vers le spiritualisme, étoient moins propres à comprendre et à fixer les images de la vie sociale dans ses réalités absolues. L'élan de leur psychisme rêveur les porte vers un monde plus idéal; et quand ils découvrent un *type* sensible, c'est plutôt par le privilége de la prévision que par celui de la perception, et dans l'avenir que dans le présent. L'homme qui est disparoît pour eux devant l'homme qui sera, ou devant l'homme qui devroit être. Stationnaires dans les mœurs, car ils ont placé leur vie morale dans une autre région, ils marchent en précurseurs à la tête des idées. Ainsi dans *les Brigands* de Schiller, chef-d'œuvre dont il concevoit à peine lui-même toute la portée, il a jeté en se jouant comme le sommaire poétique des révolutions prochaines. Ainsi, dans la peinture

de cette sensibilité rêveuse, irritable et passionnée de *Werther*, qui finit par être obligée de réagir sur elle-même, Goethe en a révélé le mystère. Si vous pouvez enfermer ces deux *types* dans un tour du compas, vous n'avez pas besoin de laisser d'autres monuments de notre histoire contemporaine ; elle y est toute.

J'ai dit que le génie de l'écrivain inventeur se reconnoissoit surtout à la création des *types*, et qu'aucun caractère d'invention ne devenoit *type* s'il ne présentoit cette expression d'individualité originale, mais saisissante, qui le rend familier à tout le monde. Qui de vous ne connoît don Quichotte et Sancho ? qui de vous n'aimeroit à être convaincu qu'ils ont existé, trottant de compagnie, l'un sur Rossinante, et l'autre sur le grison, dans les plaines de la Manche ? qui de vous ne quitteroit à grands frais de poste les causeries de la Rambla et les voluptés du Prado, pour aller les rejoindre, inattendu, comme Doloride ou l'esclave africain, à la modeste *posada* qui les héberge ? Dans une de ces guerres impériales qui avoient pour objet de donner à l'Espagne

un souverain de la façon de notre maître, les François, harcelés par des bandes populaires, se vengoient, suivant l'usage immémorial des héros, en parcourant le pays à la lueur de l'incendie. Voilà un village encore que la torche va consumer; on le nomme, c'est le Toboso. Un éclat de rire sympathique s'élève de tous les rangs; les armes tombent des mains du vainqueur, et les heureux compatriotes de Dulcinée échappent au carnage, sous la protection du génie de Cervantes.

On a souvent contesté aux François le génie d'invention. Aucun peuple ne l'a possédé au même degré, et n'a été plus varié dans la création de ses *types*. Ce qui lui a manqué, c'est la liberté littéraire qu'on lui dispute depuis qu'il a une littérature, au nom d'Aristote, au nom de la Sorbonne, au nom de l'Université, au nom de l'Académie, et qui, dans les jours d'émancipation universelle où nous sommes parvenus, lui sera refusée probablement au nom de la liberté. Je ne sais pourquoi le génie en France me rappelle toujours la fable de Gulliver à Lilliput. S'il paroît, on le fuit; s'il s'endort, on lui monte

dessus, et quand il se réveille, il se trouve garrotté par des nains.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cet esprit de création nous étoit propre. Notre vieux Pathelin est un *type* immortel, et, comme tant d'autres, il confirme ma règle : il est devenu substantif. Rabelais est l'inventeur de *types* le plus fécond qui ait existé. On n'a fait que glaner après lui. C'est frère Jean, c'est Panurge, c'est Rominagrobis, Pichrocole, Bridoie, Janotus de Bragmardo, personnages essentiellement vrais, monnoies sociales au titre et au coin de notre esprit, qui passent chaque jour dans nos mains, mais que Rabelais seul a frappées. Pour trouver un génie jumeau de celui-là, il faut en venir à Molière. Tartufe est mieux qu'un *type*, c'est un signalement. Tout le monde connoît Tartufe ; tout le monde, ou peu s'en faut, a eu affaire avec Harpagon. Le Misanthrope est bien autre chose. Pour cette fois, c'étoient des empreintes molles, usées, indéchiffrables. Molière s'est placé lui-même au milieu de cette société fruste, sans saillies, sans relief, sans caractères lisibles, qui n'avoit rien par où la pren-

dre. Il l'a surprise, il l'a saisie, il l'a jetée dans le moule immortel de ses inventions : il en a fait un *type*.

Si la belle et fière organisation de Corneille n'avoit pas été misérablement assujétie par l'académie de son temps aux dimensions de ce lit de Procuste, sur lequel tous les génies de la France devoient être torturés à leur tour, il auroit laissé plus de *types* qu'il ne l'a fait, car la nature lui avoit donné au plus haut degré la puissance d'invention. Mais que faire, grand Dieu, quand on a Richelieu pour ennemi, Scudéry pour adversaire, et Chapelain pour juge? Toutefois, les *types* qu'il a créés sont empreints d'une spécialité si intime que l'imitation même ose à peine y toucher. Polyeucte et Nicomède sont des figures vierges.

En admettant l'hypothèse que j'ai embrassée, on comprendra facilement que Racine, bien plus soumis encore que ne l'étoit Corneille aux exigences académiques, et, par surcroît de malheur, devenu homme de cour, ait produit moins de ces *types* frappants dont l'expression vive et originale représente, avec toute l'exactitude d'un chiffre, la valeur réelle

du poète. Il a fallu qu'il s'affranchît un jour, par le choix de son sujet, des traditions routinières de l'antiquité et de l'influence stupéfiante des grands seigneurs, pour oser tracer le caractère d'Acomat et celui de Roxane. Là seulement il s'est montré ce qu'il étoit, capable de nouveautés hardies et de sublimes inventions ; le reste n'est qu'un reflet éblouissant des tragiques grecs et des lyriques sacrés.

Voltaire vint, qui étoit un *type* à lui seul. Courtisan assidu des pouvoirs finis et des pouvoirs commencés, *classique* frondeur et *romantique* méticuleux, un de ces génies remuants, mais indécis, qui servent de pivot aux révolutions du monde, il savoit rompre des chaînes et il traînoit des lisières. Ses personnages sont presque toujours des calques où l'on retrouve à peine les linéaments d'une physionomie humaine. Depuis Orosmane, qui est une contrefaçon maniérée d'Othello, jusqu'à Pangloss, qui est une contre-épreuve effacée de Panurge, il n'a pas fait mouvoir une image vraie, une image typique de l'homme. On croiroit souvent qu'il a pris à tâche de la travestir et de la parodier. Ses Guèbres ne sont

pas des Guèbres, ses Scythes ne sont pas des Scythes, ses Musulmans ne sont pas des Musulmans, ses Américains ne sont pas des Américains. Ce sont des comparses du club d'Holbach qui débitent en vers alexandrins des lambeaux de philosophie rimée. Le type de Mahomet étoit à prendre et à faire. Il l'a tenté, il l'a manqué; et c'est pourtant dans cet ouvrage qu'il a prouvé une fois qu'il n'étoit pas dénué de l'esprit d'invention. Séide est un *type*, et il est devenu, comme vous savez, un substantif : c'est une pierre de touche infaillible.

Si le génie a carrière quelque part pour la création des *types*, c'est dans le drame d'abord, et puis c'est dans le roman. Il est facile de calculer d'après cela combien est borné le nombre des écrivains de génie, relativement à la masse innombrable des écrivains de profession, et même relativement à l'élite déjà fort restreinte des écrivains de talent. Le roman, genre essentiellement moderne, s'est en effet multiplié de jour en jour, depuis trois siècles, dans une progression toujours croissante et si infinie, qu'il échappe maintenant à

toutes les dimensions des bibliographies spéciales. Cependant on renfermeroit en très-peu de lignes les titres de tous les romans qui contiennent des *types* vrais, originaux et bien caractérisés, et qui méritent une place dans cette catégorie, à la suite des immortels chefs-d'œuvre de Cervantes et de Rabelais. Personne ne s'avisera sans doute de dénier à Le Sage un esprit fin, subtil, inventeur, plein de souplesse dans les formes et d'aptitude à l'observation, animé de tout le trait d'une gaieté verveuse et communicative, aiguisé de tout le trait d'une saillie pétulante et caustique; mais il n'a pas mis un seul *type* dans la circulation des créations littéraires. Gil Blas est un personnage de convention, placé avec l'adresse la plus rare dans une fable ingénieuse à cent actes divers; ce n'est pas une individualité ravie toute d'une pièce au laboratoire de la nature. Crébillon fils et Marivaux étoient aussi des observateurs, mais dont le tact minutieux s'assortissoit à merveille aux mesquines proportions d'une société de pygmées. On croiroit qu'ils se sont joués à appliquer aux mœurs de leur temps l'étude des in-

finiment petits. Le microscope le plus efficace à poursuivre la matière dans ses dernières divisions ne vous fera pas découvrir un seul *type* chez eux : vous n'y trouverez que des atomes. Le génie tout idéaliste de Rousseau l'a jeté dans l'extrême contraire. Accoutumé à vivre au milieu du monde conjectural qu'il s'étoit fait, il planoit trop loin de l'autre pour y discerner un seul *type* distinct. Nul n'a pénétré plus profondément dans la pensée, et n'a plus superficiellement effleuré l'homme. Il n'avoit pas ce regard universel de l'aigle, qui peut tour à tour fixer le soleil ou marquer de loin un insecte caché sous l'herbe : il ne savoit lire que dans les cieux. Cependant, à force d'élévation et de puissance, il parviendra quelquefois à vous faire partager l'illusion qu'il se fait à lui-même; mais ne vous y trompez pas? ce n'est qu'une illusion. Les *types* qu'il s'efforce d'imaginer ne sont pas seulement défectueux et incorrects, ils sont faux. Ce ne sont pas des *types*, ce sont des jetons spécieux, dont la valeur fictive s'anéantit à la première épreuve de l'essayeur. Il y a cent fois moins de réalité morale dans les

caractères de Saint-Preux, de Julie et de Volmar, que dans ceux de l'ogre et du petit Poucet.

Laissez-le s'égarer dans la vague hauteur de ses conceptions avec quelques esprits spéculatifs qui ne touchent à notre nature que par un petit nombre de points, et qui ont répudié, en faveur d'une perfectibilité imaginaire, les sympathies intimes de leur propre espèce. Le *type* d'une parfaite organisation de jeune fille, mais ingénue et vraie dans sa perfection, d'une innocence instinctive, d'une héroïque pudeur, ce *type*, revêtu de la plus céleste idéalité, c'est à Bernardin de Saint-Pierre qu'il étoit réservé de le produire; c'est la délicieuse et touchante figure de Virginie, conception fraîche, pure, inimitable, que sa naïveté, que sa candeur ont rendue populaire, quoiqu'elle émanât de haut, quoique sa grâce toute angélique semblât moins participer des inventions d'un poète que des révélations d'un dieu.

Le nom de Bernardin de Saint-Pierre rappelle toujours celui du plus illustre des prosateurs de notre époque, de M. de Chateaubriand;

et quand on s'occupe des *types en littérature*, il n'est pas permis d'oublier *René*, imposante et magnifique création, dans laquelle le génie a déposé le secret effrayant de notre civilisation expirante. J'ai dit que l'histoire anticipée des révolutions prêtes à se déborder sur l'Europe étoit tout entière dans *Charles Moor* et dans *Werther*. *René* contient, comme une prophétie amère et terrible, l'histoire des sociétés finies. Ce ne sont, au premier aspect, que des traits graves, solennels, mystiques, et d'un vague où la pensée s'anéantit; mais ils sont imprimés du doigt tout puissant qui traça sur les murailles du palais de Balthazar l'arrêt d'une monarchie, et, chose merveilleuse, ils resteront long-temps inintelligibles aussi aux sages et aux grands de la terre. Il faudra, pour en pénétrer la formidable énigme, que les rois se réveillent de la pompe de leurs fêtes et de l'ivresse de leurs festins, au bruit des trônes fracassés et au craquement du christianisme qui tombe.

En France, quand on n'a pas les bras assez longs pour envelopper une idée nouvelle dans toute son intensité, on ne renonce pas pour

autant à la prétention de la soumettre et de se l'approprier, et l'on a pour y parvenir un moyen commode et sûr, qui ne manque jamais à la critique : c'est d'en réduire les dimensions dans une proportion analogue aux facultés qui la jugent, et de la rapetisser progressivement jusqu'à ce qu'elle entre dans la mesure commune. Ainsi, on a voulu voir dans *René* une imitation de *Werther*, et il est très-possible qu'on n'y voie que cela quand on a la vue courte. En général, je suis d'avis qu'il ne faut pas comparer les chefs-d'œuvre. Les productions de l'esprit ont leur individualité comme les hommes, et celles qui n'ont pas cette individualité ne méritent pas qu'on s'en occupe. Elles rentrent alors dans le domaine de la médiocrité, où la comparaison devient facile, parce qu'il n'y a plus de *types;* mais *Werther* et *René*, qui sont des *types* voisins, sont toutefois des *types* différents. Celui de *Werther* est l'expression des troubles d'une âme qui ne peut plus se suffire à elle-même ; celui de *René* est l'expression des angoisses d'une âme qui a tout embrassé, et qui sent que tout va lui échapper, parce que tout finit.

C'est l'anxiété mortelle, c'est le doute inexorable, c'est l'inconsolable désespoir d'une agonie sans avenir ; c'est le cri effrayant de la création sociale au moment de se dissoudre. Il y a dans *Werther* l'émotion profonde de quelques générations souffrantes ; il y a dans *René* la dernière convulsion d'un monde qui meurt.

Les Anglois, dont la physionomie morale est plus variée que la nôtre, ont été plus à portée que nous de multiplier les *types* dans leurs romans. Fielding en a d'ingénieux et de frappants, Richardson de naïfs et de sublimes. Walter Scott, dont les fables trop diffuses, les sujets principaux trop sacrifiés aux accessoires, les dénouements trop précipités, ne remplissent pas toujours exactement les conditions d'une composition bien entendue, doit probablement l'immense popularité de son génie à l'abondance et à la nouveauté de ses *types*. Il est vrai qu'il en a pris un certain nombre dans une nature fantastique, où l'imagination paroît plus à l'aise, parce qu'elle dispose alors d'une création qui lui appartient en propre, et qui ne reconnoît pour règle que

la puissance magique dont elle est l'ouvrage ; mais on auroit tort d'en conclure que ces *types* manquassent du degré de vérité relative qui est le caractère essentiel du beau dans les ouvrages de l'homme. Peu importe le système idéal ou positif dans lequel l'auteur place ses personnages, pourvu qu'il leur attache un sceau d'identité reconnoissable à jamais. Ce n'est évidemment qu'en vertu d'une fiction très-invraisemblable et d'une allusion très-large, que nous attribuons aux animaux des mœurs et des passions qui sont les nôtres, et cependant La Fontaine est plus riche lui seul en *types* d'une étonnante réalité que tout le reste des poètes. Les gens sensés ne croient ni au diable ni à la sorcellerie, et tout le monde convient que Faust et Méphistophélès sont des *types* admirables. Victor Hugo, un des génies les plus originalement inventeurs qui aient apparu à aucune des époques de la littérature, a jeté dans ses hardis romans deux *types* extraordinaires, sans analogies existantes comme sans modèles imaginés, l'anthropophage et l'*obi*. Ce ne sont pas là sans doute des créatures rationnelles, des signalements

pris sur le vif. Ce sont des monstres, si l'on veut; mais ce sont des *types*, et, sous la plume d'un grand écrivain, tous les *types* deviennent des existences.

Il n'y a donc, selon moi, que le génie qui invente des *types*, et c'est en cela que l'imitation la plus adroite ne sauroit le contrefaire. La contre-épreuve d'un *type* se trahit elle-même par les efforts qu'a faits l'esprit pour la soustraire à la comparaison, et ces efforts sont d'autant plus maladroits, qu'on ne peut rien produire de vraisemblable en altérant une nature vraie. Il vaut mieux se renfermer alors dans les attributions modestes du traducteur et du copiste, destination littéraire qui n'a rien d'ailleurs d'absolument humiliant en soi, car il y a cent mille copistes pour un inventeur. Une traduction spirituelle, une imitation bien faite, un pastiche habile, pour n'être pas des œuvres de génie, n'en sont pas moins des œuvres de goût et de talent; et puis, si l'on ne sait pas se contenter de ce lot, qui est le partage de tous les écrivains distingués, si l'on se trouve à l'étroit dans ces rangs au-dessus desquels s'élèvent à peine quelques génies

doués du plus rare des privilèges; si l'on est pourvu d'une de ces présomptions robustes qui tiennent pour usurpées toutes les gloires dont elles n'atteignent pas la hauteur, on a une ressource encore, on peut citer Aristote, La Harpe et Marmontel; on peut crier à la barbarie et à la stupidité sur le chemin des triomphateurs; on peut se réfugier, comme Achille dans sa tente, au milieu des honneurs de l'Académie : c'est une grande consolation.

DU FANTASTIQUE

EN LITTÉRATURE.

DU FANTASTIQUE

EN LITTÉRATURE.

Si l'on cherche comment dut procéder l'imagination de l'homme dans le choix de ses premières jouissances, on arrivera naturellement à croire que la première

littérature, esthétique par nécessité plutôt que par choix, se renferma long-temps dans l'expression naïve de la sensation. Elle compara un peu plus tard les sensations entre elles, elle se plut à développer les descriptions, à saisir les côtés caractéristiques des choses, à suppléer aux mots par les figures. Tel est l'objet de la poésie primitive. Quand ce genre d'impression fut modifié et presque usé par une longue habitude, la pensée s'éleva du connu à l'inconnu. Elle approfondit les lois occultes de la société, elle étudia les ressorts secrets de l'organisation universelle; elle écouta, dans le silence des nuits, l'harmonie merveilleuse des sphères, elle inventa les sciences contemplatives et les religions. Ce ministère imposant fut l'initiation du poète au grand ouvrage de la législation. Il se trouva, par le fait de cette puissance qui s'étoit révélée en lui, magistrat et pontife, et s'institua au-dessus de toutes les sociétés humaines un sanctuaire sacré duquel il ne communiqua plus avec la terre que par des instructions solennelles, du fond du buisson ardent, du sommet du Sinaï, des hauteurs de l'Olympe et du

Parnasse, des profondeurs de l'antre de la Sibylle, à travers les ombrages des chênes prophétiques de Dodone ou des bosquets d'Egérie. La littérature purement humaine se trouva réduite aux choses ordinaires de la vie positive, mais elle n'avoit pas perdu l'élément inspirateur qui la divinisa dans le premier âge. Seulement, comme ses créations essentielles étoient faites, et que le genre humain les avoit reçues au nom de la vérité, elle s'égara à dessein dans une région idéale moins imposante, mais non moins riche en séductions; et, pour tout dire, elle inventa le mensonge. Ce fut une brillante et incommensurable carrière où, abandonnée à toutes les illusions d'une crédulité docile, parce qu'elle étoit volontaire, aux prestiges ardents de l'enthousiasme, si nature laux peuples jeunes, aux hallucinations passionnées des sentiments que l'expérience n'a pas encore désabusés, aux vagues perceptions des terreurs nocturnes, de la fièvre et des songes, aux rêveries mystiques d'un spiritualisme tendre jusqu'à l'abnégation ou emporté jusqu'au fanatisme, elle augmenta rapidement son domaine de découvertes immenses et merveil-

leuses, bien plus frappantes et bien plus multipliées que celles que lui avoit fourni le monde plastique. Bientôt toutes ses fantaisies prirent un corps, tous ces corps factices une individualité tranchante et spéciale, toutes ces individualités une harmonie, et le monde intermédiaire fut trouvé. De ces trois opérations successives, celle de l'intelligence inexplicable qui avoit fondé le monde matériel, celle du génie divinement inspiré qui avoit deviné le monde spirituel, celle de l'imagination qui avoit créé le monde fantastique, se composa le vaste empire de la pensée humaine. Les langues ont fidèlement conservé les traces de cette génération progressive. Le point culminant de son essor se perd dans le sein de Dieu, qui est la sublime science. Nous appelons encore *superstitions*, ou science des choses élevées, ces conquêtes secondaires de l'esprit, sur lesquelles la science même de Dieu s'appuie dans toutes les religions, et dont le nom indique dans ses éléments qu'elles sont encore placées au-delà de toutes les portées vulgaires. L'homme purement rationnel est au dernier degré. C'est au second, c'est-à-dire à la ré-

gion moyenne du fantastique et de l'idéal, qu'il faudrait placer le poète, dans une bonne classification philosophique du genre humain.

J'ai dit que la science de Dieu elle-même s'étoit appuyée sur le monde fantastique ou *superstant*, et c'est une de ces choses qu'il est à peu près inutile de démontrer. Je ne considère ici que les emprunts qu'elle a faits à l'invention fantastique chez toutes les nations, et les bornes étroites que je me suis prescrites ne me permettent pas de multiplier les exemples qui se présentent aisément d'ailleurs à tous les esprits. Qui ne se rappelle au premier abord les amours si mystérieux des anges, à peine nommés dans l'Écriture, avec les filles des hommes, l'évocation de l'ombre de Samuel par la vieille pythonisse d'Endor, cette autre vision sans forme et sans nom, qui se manifestoit à peine comme une vapeur confuse, et dont la voix ressembloit à un petit souffle, cette main gigantesque et menaçante qui écrivit une prophétie de mort, au milieu des festins, sur les murs du palais de Balthazar, et surtout cette incomparable épopée de l'Apocalypse, conception grave, terrible, accablante pour l'ame

comme son sujet, comme le dernier jugement des races humaines, jeté sous les yeux des jeunes églises par un génie de prévision qui semble avoir anticipé sur tout l'avenir, et s'inspirer de l'expérience de l'éternité!

Le fantastique religieux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, fut nécessairement solennel et sombre, parce qu'il ne devoit agir sur la vie positive que par des impressions sérieuses. La fantaisie purement poétique se revêtit au contraire de toutes les grâces de l'imagination. Elle n'eut pour objet que de présenter sous un jour hyperbolique toutes les séductions du monde positif. Mère des génies et des fées, elle sut emprunter elle-même aux fées les attributs de leur puissance et les miracles de leur baguette. Sous son prisme prestigieux, la terre ne sembla s'ouvrir que pour découvrir des rubis aux feux ondoyants, des saphirs plus purs que l'azur du ciel; la mer ne roula que du corail, de l'ambre et des perles sur ses rivages; toutes les fleurs devinrent des roses dans le jardin de Sadi, toutes les vierges des houris dans le paradis de Mahomet. C'est ainsi que prirent naissance, au pays le plus favorisé

de la nature, ces contes orientaux, resplendissante galerie des prodiges les plus rares de la création et des rêves les plus délicieux de la pensée, trésor inépuisable de bijoux et de parfums qui fascine les sens et divinise la vie. L'homme qui cherche inutilement une compensation passagère à l'amer ennui de sa réalité n'a probablement pas lu encore *les Mille et une Nuits*.

De l'Inde, cette muse capricieuse, à la riante parure, aux voiles embaumés, aux chants magiques, aux éblouissantes apparitions, arrêta son premier vol sur la Grèce naissante. Le premier âge de la poésie finissoit avec ses inventions mystiques. Le ciel mythologique étoit peuplé par Orphée, par Linus, par Hésiode. L'*Iliade* avoit complété cette chaîne merveilleuse du monde sublime en rattachant à son dernier anneau les héros et les demi-dieux, dans une histoire sans modèle jusque là, où l'Olympe communiquoit pour la première fois avec la terre, par des sentiments, des passions, des alliances et des combats. L'*Odyssée*, seconde partie de cette grande bilogie poétique, et il ne me faut point

d'autre preuve qu'elle fut conçue par le génie sans rival qui avoit conçu la première, nous montra l'homme en rapport avec le monde imaginaire et le monde positif, dans les voyages aventureux et fantastiques d'Ulysse. Là, tout se ressent du système d'invention des Orientaux, tout manifeste l'exubérance de ce principe créateur qui venoit d'enfanter les théogonies, et qui répandoit abondamment le superflu de sa polygénésie féconde sur le vaste champ de la poésie, semblable à l'habile sculpteur qui, des restes de l'argile dont il a formé la statue d'un Jupiter ou d'un Apollon, se délasse à pétrir sous ses doigts les formes bizarres, mais naïves et caractéristiques d'un grotesque, et qui improvise, sous les traits difformes de Polyphème, la caricature classique d'Hercule. Quelle prosopopée plus naturelle et plus hardie à la fois que l'histoire de Charybde et de Scylla? N'est-ce pas ainsi que les anciens navigateurs ont dû se représenter ces deux monstres de la mer, et l'effroyable tribut qu'ils imposent au vaisseau inexpérimenté qui ose tenter leurs écueils, et l'aboiement des vagues qui hurlent en bondissant

dans leurs rochers? Si vous n'avez pas entendu parler encore des mélodies insidieuses de la Syrène, des enchantements plus séducteurs d'une sorcière amoureuse qui vous captive par des liens de fleurs, de la métamorphose du curieux téméraire qui se trouve tout à coup saisi, dans une île inconnue aux voyageurs, des formes et des instincts d'une bête sauvage, demandez-en des nouvelles au peuple ou à Homère. La descente du roi d'Itaque aux enfers rappelle, sous des proportions gigantesques et admirablement idéalisées, les goules et les vampires des fables levantines, que la savante critique des modernes reproche à notre nouvelle école; tant les pieux sectateurs de l'antiquité homérique, auxquels est si risiblement confiée chez nous la garde des bonnes doctrines, sont loin de comprendre Homère ou se souviennent mal de l'avoir lu!

Le fantastique demande à la vérité une virginité d'imagination et de croyances qui manque aux littératures secondaires, et qui ne se reproduit chez elle qu'à la suite de ces révolutions dont le passage renouvelle tout; mais alors, et quand les religions elles-mêmes,

ébranlées jusque dans leurs fondements, ne parlent plus à l'imagination, ou ne lui portent que des notions confuses, de jour en jour obscurcies par un scepticisme inquiet, il faut bien que cette faculté de produire le merveilleux dont la nature l'a douée s'exerce sur un genre de création plus vulgaire et mieux approprié aux besoins d'une intelligence matérialisée. L'apparition des fables recommence au moment où finit l'empire de ces vérités réelles ou convenues qui prêtent un reste d'âme au mécanisme usé de la civilisation. Voilà ce qui a rendu le fantastique si populaire en Europe depuis quelques années, et ce qui en fait la seule littérature essentielle de l'âge de décadence ou de transition où nous sommes parvenus. Nous devons même reconnoître en cela un bienfait spontané de notre organisation; car si l'esprit humain ne se complaisoit encore dans de vives et brillantes chimères, quand il a touché à nu toutes les repoussantes réalités du monde vrai, cette époque de désabusement seroit en proie au plus violent désespoir, et la société offriroit la révélation effrayante d'un besoin unanime

de dissolution et de suicide. Il ne faut donc pas tant crier contre le romantique et contre le fantastique. Ces innovations prétendues sont l'expression inévitable des périodes extrêmes de la vie politique des nations, et sans elles, je sais à peine ce qui nous resteroit aujourd'hui de l'instinct moral et intellectuel de l'humanité.

Ainsi, à la chute du premier ordre de choses social dont nous ayons conservé la mémoire, celui de l'esclavage et de la mythologie, la littérature fantastique surgit, comme le songe d'un moribond, au milieu des ruines du paganisme, dans les écrits des derniers classiques grecs et latins, de Lucien et d'Apulée. Elle étoit alors en oubli depuis Homère; et Virgile même, qu'une imagination tendre et mélancolique transportoit aisément dans les régions de l'idéal, n'avoit pas osé emprunter aux muses primitives les couleurs vagues et terribles de l'enfer d'Ulysse. Peu de temps après lui, Sénèque, plus positif encore, alla jusqu'à déposséder l'avenir de son impénétrable mystère dans les chœurs de *la Troade;* et alors expira, étouffée sous sa main philoso-

phique, la dernière étincelle du dernier flambeau de la poésie. La muse ne se réveilla plus qu'un moment, fantasque, désordonnée, frénétique, animée d'une vie d'emprunt, se jouant avec des amulettes enchantées, des touffes d'herbes vénéneúses et des os de morts, aux lueurs de la torche des sorcières de Thessalie, dans *l'Ane de Lucius*. Tout ce qui est resté d'elle depuis, jusqu'à la renaissance des lettres, c'est ce murmure confus d'une vibration qui s'éteint de plus en plus dans le vide, et qui attend une impulsion nouvelle pour recommencer. Ce qui est arrivé des Grecs et des Latins devoit arriver pour nous. Le fantastique prend les nations dans leurs langes, comme le roi des aulnes, si redouté des enfants, ou vient les assister à leur chevet funèbre, comme l'esprit familier de César; et quand ses chants finissent, tout finit.

Notre littérature moderne ne fut pas moins soumise que la littérature latine à l'esprit d'imitation. Mais l'invasion des Maures, si favorable, en ce point, au développement moral du moyen âge, avoit déjà transporté sur notre sol le génie vivace et producteur des jeunes

poésies. Sans cet événement la littérature classique, soigneusement perpétuée jusqu'à nous par le zèle admirable des moines, se relevoit tout entière et sans intermédiaire du sein de la barbarie, au premier appel d'une société avide des lumières de l'esprit, et c'est ce qui advint plus tard, quand l'imprimerie eut jeté à foison dans la circulation les œuvres de l'antiquité, c'est-à-dire une création littéraire toute faite. Singulière époque, où une génération de savants et de poètes reproduisit tout à coup les sophistes d'Alexandrie, les grammairiens du Bas-Empire et les versificateurs de la décadence romaine, comme un peuple d'Épiménides, inspirés d'une religion, d'une civilisation et d'une langue mortes, et qui ne différoient en quelque sorte d'eux-mêmes que par cette langueur d'organes et d'imagination qui trahit l'abattement d'un long sommeil. A leur aspect, le fantastique s'évanouit; mais il éclairoit seul l'Europe depuis quelques siècles. C'est lui qui avoit inventé ou embelli l'histoire des âges équivoques de nos jeunes nations, peuplé nos châteaux en ruines de visions mystérieuses, évoqué sur

6

les donjons la figure des fées protectrices, ouvert un refuge impénétrable, dans le creux des rochers ou sous les créneaux des murs abandonnés, à la formidable famille des vouivres et des dragons. C'est lui qui avoit allumé sur leur front les feux de l'escarboucle, quand ils traversent rapidement le ciel comme une étoile qui tombe; lui qui égaroit les voyageurs au bord des eaux stagnantes, sur la trace capricieuse du follet; qui consoloit leur veillée rustique dans la cabane du bûcheron, au coin d'un âtre hospitalier, par les jeux inoffensifs des lutins; qui entretenoit de douces promesses les espérances crédules des jeunes filles, et de doux loisirs la rêverie sédentaire des vieillards, hélas! sitôt déçue par la mort. Le fantastique étoit partout alors, dans les croyances les plus sévères de la vie comme dans ses erreurs les plus gracieuses, dans ses solennités comme dans ses fêtes. Il occupoit le barreau, la chaire et le théâtre; il s'asseyoit avec Albert-le-Grand dans les stalles du sanctuaire; avec Agrippa, dans le cabinet du philosophe; avec Roger-Bacon et Paracelse, dans le laboratoire du chimiste, et introduisoit la

nécromancie et l'astrologie judiciaire jusque dans le conseil des rois. Son influence ne sera jamais oubliée en littérature, où elle produisit les récits naïfs des légendes, où elle anima d'une pompe si imposante la chronique des tournois, des batailles et des croisades; où elle se répandit à pleins bords dans les gabs des vieux conteurs et dans les fabliaux des trouvères. C'est à elle que nous devons les romans de chevalerie, espèce d'épopée innommée, dans laquelle se confondent avec une harmonie inexprimable toutes les scènes d'amour et d'héroïsme du moyen âge; amour sans exemple, dans lequel on ne sait qu'admirer davantage de la pudique tendresse de l'aimée ou de l'enthousiasme passionné de l'amant; héroïsme idéal, qui avoit tout à combattre, la bravoure des hommes de guerre, la colère des rois paladins, les embûches de la trahison, les bouleversements de la nature domptée par la magie, l'intervention de mille puissances inattendues, modifiées sous des aspects toujours nouveaux, au gré de l'imagination inventrice du romancier, par tous les accidents possibles de la fatalité, et qui

triomphoit de tout. Ce n'étoit plus Junon, Neptune ou Vénus excités, comme dans la théogonie païenne, à la perte d'un homme : c'étoit l'univers entier personnifié sous une multitude d'individualités différentes, et luttant contre un guerrier couvert, pour toute défense, de son courage, de son amour et de son bon droit. Ce n'étoit plus la querelle honteuse et sanglante de deux peuples acharnés à se détruire pour la cause ou pour la réparation du rapt et de l'adultère : c'étoit le procès moral du juste et de l'injuste, débattu dans l'intérêt général des hommes entre le ciel et l'enfer, sous les yeux d'une Hélène qui en étoit le prix, et non pas l'objet, et qui, plus heureuse que l'autre, pouvoit se dévoiler sans rougir devant les deux camps. Ce fut là, il faut en convenir, une merveilleuse poésie, un ordre d'inventions tel que si les anciens avoient eu les Amadis, nous ne parlerions peut-être pas d'Achille; une imagination tout à la fois grandiose et charmante, qu'on ne renouvellera plus, et qu'on regrettera toujours, comme cette jument de Roland, qui étoit si belle, si forte, si agile, qui imprimoit si puissamment

son pied sur le sable de la lice et du champ de bataille, dont la main des princesses avoit brodé la housse et les harnois, et qui est morte.

Si j'étois capable de ressentir quelque mouvement de haine contre Cervantes, je lui reprocherois peut-être d'avoir contribué plus que personne à nous ravir ces délicieuses fantaisies du génie des siècles intermédiaires, qu'il brisa aussi facilement que don Quichotte avoit fait les marionnettes de Ginésille ; mais je suis obligé de convenir que cette œuvre de destruction, qui nous a valu d'ailleurs un des plus beaux livres qu'ait produits l'imagination des modernes, étoit probablement la condition indispensable de sa destinée littéraire. Quand les fables d'un peuple ont vieilli, l'impitoyable instinct de changement qui réside en lui se manifeste à son jour et à son heure, et il vient manifester aux hommes, par des signes certains, qu'il faut recommencer la vie sociale sur nouveaux frais, sans égard aux traditions et aux sympathies du passé. Il déchaîne alors des esprits de dérision, poussés d'une haine irréfléchie, qui se font des hochets de

ce que tous les siècles antérieurs ont vénéré, et qui jouent avec ces débris d'une civilisation expirante, en proférant des paroles d'ironie et de dédain, comme Hamlet, pesant la cendre des morts et analysant dans le crâne d'un fou les ressorts de l'intelligence, à la fosse d'Yorick. C'est ainsi que Lucien fut envoyé à la fin du paganisme, Cervantes après la chevalerie, Érasme et Rabelais avec la réforme, et Voltaire au-devant des révolutions politiques qui alloient accompagner la grande conflagration du christianisme. Quand un ordre de choses meurt, il y a toujours quelque ingénieux démon qui assiste en riant à son agonie, et qui lui donne le coup de grâce avec une marotte.

Le premier génie fantastique de la renaissance par ordre de date, et aussi par ordre de supériorité, car, dans les chefs-d'œuvre qui le révèlent, le génie n'est pas progressif, c'est Dante. Il arriva de lui-même, et tout seul, au dernier crépuscule d'une société finie, à la première aube d'une société commencée; et quoiqu'il eût ouvert la carrière, il la remplit toute. Il est vrai qu'il plaça le théâtre de

sa terrible fantasmagorie sous la protection des croyances de son temps ; mais il le fit sien par les passions, par les acteurs, et même par les détails de la scène, qui ne sont ni homériques, ni virgiliens, mais dantesques. On trouve souvent aujourd'hui des critiques pleins de goût, qui déplorent l'erreur de cette magnifique imagination, et la confusion apparente de cette fable poétique, où le Virgile du moyen âge prend pour introducteur dans l'enfer chrétien le Virgile du paganisme. Cette idée est cependant le pivot de sa composition, et c'est elle qui la rend sublime. L'enfer d'une théogonie particulière auroit été trop étroit pour une si large invention. Il falloit que Dante s'y précipitât, sur le torrent des siècles, sans ménagement pour les formes circonscrites d'une timide épopée, et ce qu'il a conservé des idées universellement reçues est au contraire une concession très-ingénieuse et très-légitime au mythisme de son époque, qui étoit de sa propre nature une des pièces essentielles de *la Divine Comédie*, mais qui ne pouvoit en former l'âme exclusive dans cette conception de géant. Aussi l'enfer de Dante ne ressemble à

aucun des innombrables enfers que la sombre mélancolie des poètes a inventés, et qui rappellent plus ou moins entre eux le *vade in pace* du monachisme et la chambre des tortures de l'inquisition. Dans son architecture colossale, il contient tous les enfers, et il est propre à recevoir pendant les siècles éternels toutes les générations des méchants. Cette création atrabilaire ne doit pas être mesurée au compas de l'artiste et aux unités du rhéteur. Sa grandeur est dans sa liberté sans frein, dans le droit conquis de faire jouer incessamment sur le miroir à mille facettes de l'imagination tous les aspects de la vie, tous les reflets de la pensée, tous les rayons de l'âme. Il ne faut lui chercher, je ne dis pas un modèle, mais un objet de comparaison que dans l'Apocalypse de saint Jean; il faut moins lui chercher des imitateurs heureux dans les siècles qui l'ont suivi; car c'est ici l'œuvre spéciale d'une époque, et l'homme de génie qui l'a conçue étoit à lui seul l'expression d'un siècle dont on ne peut séparer son individualité sans la mutiler. Ce qui a passé de lui dans des écrits modernes, comme le rêve du par-

ricide, dans *les Voleurs*, comme la prosopopée désespérante de Jean-Paul, où Jésus-Christ vient révéler le néant éternel aux âmes innocentes des limbes, comme la vision incomparable du condamné, dans le roman psychologique de Victor Hugo, c'est une émanation locale, partielle, inextensible, incommunicable aujourd'hui, qui agit avec toute la puissance du principe dont elle est sortie, mais sur un point borné, dans une circonstance rare, et à travers un milieu insensible, ainsi que le feu d'un soleil qui s'éclipse et qui enflamme encore la poudre à travers une lentille de glace. Le monde que la civilisation nous a fait n'en permet pas davantage.

Ainsi la tradition révérée de *la Divine Comédie* n'a pas produit un ouvrage remarquable du même genre chez le peuple de la terre qui sait le mieux l'apprécier. Elle est restée comme un monument inviolable et inaccessible des temps reculés, à la frontière extrême de la littérature italienne, et le respect qui s'attache aux choses sacrées paroît la défendre à jamais de l'impuissante témérité des copistes. La nouvelle mine d'invention qu'exploitèrent tour à

tour dans le même pays l'esprit, l'imagination, le génie, et puis cette industrie infaillible d'imitation qui s'attache partout à la suite des muses créatrices, et qui finit, dans les temps qu'on appelle classiques, par se parer de leurs couronnes, étoit commune à l'Europe entière; mais l'Italie avoit seule encore le privilége d'imprimer à ses découvertes un sceau immortel, parce que sa langue étoit faite. Il lui appartenoit d'enrichir nos chroniques et nos romans des beautés faciles d'une versification libre et gracieuse; et en les soumettant au mètre harmonieux de ses octaves, elle les affranchissoit d'ailleurs du reproche le plus sérieux d'une critique maussade, qui toléroit jusqu'à nouvel ordre, par condescendance pour l'antiquité, les mensonges rhythmiques. Pour se servir du langage familier de cette poésie, il seroit aussi aisé de compter les étoiles du ciel et les sables de la mer que les épopées chevaleresques du plus ingénieux de tous les âges littéraires. Les curieux en conservent plus de cent qui sont antérieures à l'Arioste, et que l'Arioste a fait oublier, comme Homère avoit fait oublier les rapsodies de ses

prédécesseurs inconnus. Quelle imagination, en effet, n'auroit pas pâli devant cette imagination prodigieuse qui asservissoit, en se jouant, à ses combinaisons pleines de grâce, de fraîcheur et d'originalité, les traditions d'une histoire obscure, et les délicieuses rêveries d'une mythologie nouvelle, injustement négligée? On a dit qu'Hésiode avoit été nourri de miel par la main des filles du Pinde. Oh! ce sont les fées qui ont nourri l'Arioste de quelque ambroisie plus enivrante, et qui ont communiqué à ses divins écrits l'invincible séduction de leurs enchantements! Comment douter de la magie, quand le poète, magicien lui-même, vous entraîne à son gré dans des espaces moins familiers à l'intelligence de l'homme que ceux où il a égaré l'hippogryphe, quand ses chants se ressentent d'une inspiration surnaturelle, et semblent provenir d'un autre monde? Pénétré de l'étude des anciens, il ne dédaigne pas d'enlever quelques lambeaux à leur dépouille, mais ce n'est jamais sans les assortir à l'air, à la physionomie de ses personnages et à la libre allure de ses compositions. Il est encore indépendant quand

il obéit, encore neuf quand il imite, et il ne se soumet à l'invention des autres qu'en satiété de ses propres inventions, dont la profusion le lasse et le rebute. C'est qu'il a dérobé l'écrin d'Alcine, ou les trésors secrets des mines du Cattay, et que la pudeur de l'opulence lui enseigne à mêler de temps en temps des richesses plus vulgaires à celles dont il dispose avec trop de facilité. Après l'Arioste et ses foibles copistes, le fantastique ne se montra presque plus dans la littérature italienne, et rien ne se comprend mieux. C'est qu'il l'avoit épuisé.

Qui croiroit que cette muse de l'idéal, fille élégante et fastueuse de l'Asie, se réfugia longtemps sous les brumes de la Grande-Bretagne? Épouvantée peut-être des pompes mélancoliques du Nord dont le théisme lugubre l'avoit portée jusqu'au trône d'Odin, et des vaporeuses fictions de l'Écosse, où la harpe du Barde ne se marie qu'au fracas des claymores et aux mugissements des tempêtes, elle chercha bientôt à se reposer dans une de ces imaginations vives et riantes qui avoient égayé de leurs chants voluptueux les premières fêtes de

son berceau. Shakspeare vint, qui connoissoit à peine dans l'enceinte de son île, *orbe toto divisa*, suivant l'expression de Virgile, les merveilles du monde physique, mais qui les avoit aperçues dans quelque vision sublime, et qui comprenoit les prodiges du royaume du soleil, comme s'il y eût été promené en songe dans les bras d'une fée; car Shakspeare et la poésie, c'est la même chose. Spencer n'avoit fait que lui tracer le chemin; il l'élargit, le prolongea, l'embellit de spectacles nouveaux, le remplit, l'inonda de nouvelles figures, plus fraîches, plus aériennes, plus transparentes que les apparitions fugitives des rêves du matin; il y mena les danses romantiques d'Obéron, de Titania, et des génies qui, d'un pied plus léger que celui de Camille, touchent aussi le gazon sans le courber; il y sema ces fleurs embaumées de parfums célestes qui s'ouvrent, aux tièdes chaleurs de l'aurore, pour recevoir le peuple nocturne des esprits, et se referment sur lui jusqu'au soir, comme des pavillons enchantés; il répandit dans l'air des lumières inconnues, accorda des lyres célestes qui n'avoient jamais

vibré à l'oreille des hommes, suspendit l'orchestre mélodieux d'Ariel aux branches émues de l'arbrisseau, cacha le nid invisible de Puck dans un bouton de rose, et fit sourdre de tous les pores de la terre, de tous les atômes de l'air, de toutes les profondeurs du ciel, un concert de voix magiques. Dans les innombrables couleurs de la palette, et dans cette multitude de remuantes sympathies que la parole ébranle jusqu'au fond de l'âme, tout appartient à Shakspeare. Quand son pinceau a fini de caresser les formes séduisantes d'un sylphe, c'est à lui seul qu'il est réservé de tracer les proportions gigantesques et grossières du gnome, sous les traits de Caliban, de déguiser le satyre antique sous l'attirail burlesque de Falstaff, et de suspendre le croquis de Michel-Ange au tableau délicieux du Corrège. Si Dante et l'Arioste ne vous ont pas encore offert toutes les conditions essentielles de l'individualité d'un demi-dieu, arrêtez-vous à celui-ci : *incessu patuit*.

Ce que tout le monde ne sait que trop de notre littérature nationale répond d'avance aux questions qu'on pourroit me faire sur les

progrès qui y étoient promis au poème fantastique. Ce n'est pas sur le sol académique et classique de la France de Louis XIII et de Richelieu que cette littérature, qui ne vit que d'imagination et de liberté, pouvoit s'acclimater avec succès. Les mensonges brillants du génie y auroient été aussi mal reçus que la vérité. L'empire de la pensée y appartenoit, de par la Sorbonne et Aristote, aux desservants d'une muse guindée, qui traînoit avec privilége du roi, sur le théâtre de la cour et dans les salons de l'hôtel de Rambouillet, les oripeaux de l'antiquité travestie. Racine, inspiré sur ses vieux jours du génie des livres saints, osa bien, par exception, jeter dans un récit téméraire la grande figure du spectre de Jezabel, et Voltaire crut avoir poussé assez loin l'audace du chef d'une opposition sociale qui cherchoit la nouveauté en tout, quand il eut fait hurler quelques alexandrins à travers un porte-voix par l'ombre tragique de Ninus. Nous avions eu nos chroniques et nos romans de chevalerie; mais ces respectables truchements du moyen âge parloient une langue surannée que personne n'étoit plus capable

d'entendre, et les chevaliers de la Table-Ronde attendirent long-temps pour obtenir à l'OEil-de-Bœuf quelque chose de l'accueil auquel ils avoient été accoutumés par Charlemagne, qu'un introducteur coquet eût substitué l'habit français à leur lourde armure de fer, et le talon rouge à leurs bruyans éperons. Les personnages ainsi accoutrés par M. de Tressan ressemblent à peu près à leur type héroïque et naïf, comme la lanterne du clown dans *le Songe d'une nuit d'été* ressemble au clair de la lune.

Ce seroit être injuste cependant que de refuser au grand siècle la seule palme qui eût manqué à ses triomphes si vantés, et bien qu'il l'ait outrageusement repoussée, l'avenir plus juste la lui décernera peut-être en compensation de la gloire avortée de Chapelain, et des admirations un peu amorties qui couronnèrent jadis le sonnet de Voiture, le triolet de Ranchin, et le madrigal de Sainte-Aulaire. Cette production digne de faire époque dans les plus beaux âges littéraires, ce chef-d'œuvre ingénu de naturel et d'imagination qui fera long-temps le charme de nos descendans, et

qui survivra sans aucun doute avec Molière, La Fontaine, et quelques belles scènes de Corneille, à tous les monuments du règne de Louis XIV, ce livre sans modèle que les imitations les plus heureuses ont laissé inimitable à jamais, ce sont les *Contes des Fées*, de Perrault. La composition n'en est pas exactement conforme aux règles d'Aristote, et le style peu figuré n'a pas offert, que je sache, aux compilateurs de nos rhétoriques beaucoup de riches exemples de descriptions, d'amplifications, de métaphores et de prosopopées; on auroit même quelque peine, et je le dis à la honte de nos dictionnaires, à trouver dans ces amples archives de notre langue des renseignements positifs sur certaines locutions inaccoutumées, qui, du moins pour les étrangers, y attendent encore les soins de l'étymologiste et du commentateur; je ne disconviens pas qu'il en est dans le nombre, comme: *Tirez la cordelette et la bobinette cherra*, qui pourroient donner de graves soucis aux Saumaise futurs; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leurs innombrables lecteurs les comprennent à merveille, et il est visible que l'auteur a eu

la modeste bonhomie de ne pas travailler pour la postérité. Quel vif attrait d'ailleurs dans les moindres détails de ces charmantes bagatelles, quelle vérité dans les caractères, quelle originalité ingénieuse et inattendue dans les péripéties! quelle verve franche et saisissante dans les dialogues! Aussi, je ne crains pas de l'affirmer, tant qu'il restera sur notre hémisphère un peuple, une tribu, une bourgade, une tente où la civilisation trouve à se réfugier contre les invasions progressives de la barbarie, il sera parlé aux lueurs du foyer solitaire de l'Odyssée aventureuse du *Petit Poucet,* des vengeances conjugales de la *Barbe Bleue,* des savantes manœuvres du *Chat Botté;* et l'Ulysse, l'Othello, le Figaro des enfants vivront aussi long-temps que les autres. S'il y a quelque chose à mettre en comparaison avec la perfection sans taches de ces épopées en miniature, si l'on peut opposer quelques idéalités plus fraîches encore aux charmes innocents du Chaperon, aux grâces espiègles de Finette et à la touchante résignation de Griselidis, c'est chez le peuple lui-même qu'il faut chercher ces poèmes inaperçus, délices

traditionnelles des veillées du village, et dans lesquels Perrault a judicieusement puisé ses récits. Je ne disconviens pas qu'on a savamment disserté de nos jours sur les *Contes des Fées*, qu'on a voulu en trouver l'origine bien loin, et qu'il ne tient qu'à nous de croire sur la foi des érudits que *Peau d'Ane* est une importation de l'Arabie, que *Riquet à la Houpe* n'exerçoit pas le droit de fief sur ses vieux domaines, sans un titre d'investiture timbré au nom de l'Orient, et que la galette et le pot à beurre, malgré leur fausse apparence de localité, nous furent apportés un beau matin par quelque autre Sindbâd, sur les épaules d'un afrite, du pays des *Mille et une Nuits*. On nous a tellement accoutumés à l'imitation, depuis l'établissement de cette dynastie aristotélique dont nous sommes encore gouvernés du haut de l'Institut, qu'il est à peu près reçu en dogme littéraire qu'on n'invente rien en France, et il est probable que l'Institut ne manque pas de bonnes raisons pour nous engager à le croire. Ma soumission à ses arrêts ne sauroit aller jusque là. Nos fées bienfaisantes à la baguette de fer ou de cou-

drier, nos fées rebarbatives et hargneuses à l'attelage de chauve-souris, nos princesses tout aimables et toutes gracieuses, nos princes avenants et lutins, nos ogres stupides et féroces, nos pourfendeurs de géants, les charmantes métamorphoses de l'Oiseau bleu, les miracles du Rameau d'or, appartiennent à notre vieille Gaule comme son ciel, ses mœurs et ses monuments trop long-temps méconnus. C'est porter bien loin le mépris d'une nation spirituelle qui s'est élancée si avant de son propre mouvement dans toutes les routes de la civilisation, que de lui contester le mérite d'invention nécessaire pour mettre en scène les héros de la bibliothèque bleue. Si le fantastique n'avoit jamais existé chez nous, de sa nature propre et inventive, abstraction faite de toute autre littérature ancienne ou exotique, nous n'aurions pas eu de société, car il n'y a jamais eu de société qui n'eût le sien. Les excursions des voyageurs ne leur ont pas montré une famille sauvage qui ne racontât quelques étranges histoires, et qui ne plaçât, dans les nuages de son atmosphère ou dans les fumées de sa hutte, je ne sais quels mys-

tères, surpris au monde intermédiaire par l'intelligence des vieillards, la sensibilité des femmes et la crédulité des enfans. Que ne se sont-ils assis quelquefois, les orientalistes passionnés qui nous dérobent les fables de nos nourrices pour en faire hommage aux coryphées des almées et des bayadères, sous le chaume du paysan, ou près de la baraque nomade du bûcheron, ou à la veillée parlière des teilleuses, ou dans la joyeuse écraigne des vendangeurs! loin d'accuser Perrault de plagiat, ils se plaindroient peut-être de la parcimonie avare avec laquelle il a distribué à nos aïeux ces surprenantes chroniques des âges qui n'ont pas été et qui ne seront jamais, si actuelles et si vivantes encore dans la mémoire de nos trouvères de hameaux! Que de belles narrations ils auroient entendues, empreintes, avec tant de vivacité, des coutumes, des mœurs et des noms du pays, que l'étymologiste le plus intrépide est obligé, en les écoutant, de s'arrêter pour la première fois à la source incontestable des inventions et des choses, et qu'il ne lui est jamais arrivé d'en demander compte dans sa pensée à une autre nature et à une

autre société! Depuis la vieille femme sentimentale, rêveuse et peut-être un peu sorcière, qui s'est avisée la première d'improviser ces fabliaux poétiques, aux clartés flambantes d'une bourrée de genévrier sec, pour endormir l'impatience et les douleurs d'un pauvre petit enfant malade, ils se sont répétés fidèlement, de génération en génération, dans les longues soirées des fileuses, au bruit monotone des rouets, à peine varié par le tintement du fer crochu qui fourgonne la braise, et ils se répéteront à jamais, sans qu'un nouveau peuple s'avise de nous les disputer; car chaque peuple a ses histoires, et la faculté créatrice du conteur est assez féconde en tout pays pour qu'il n'ait pas besoin d'aller chercher au loin ce qu'il possède en lui-même, aussi bien que les guiriots et les calenders. Le penchant pour le merveilleux, et la faculté de le modifier, suivant certaines circonstances naturelles ou fortuites, est inné dans l'homme. Il est l'instrument essentiel de sa vie imaginative, et peut-être même est-il la seule compensation vraiment providentielle des misères inséparables de sa vie sociale.

L'Allemagne a été riche dans ce genre de créations, plus riche qu'aucune autre contrée du monde, sans en excepter ces heureux levantins, les suzerains éternels de nos trésors, à l'avis des antiquaires. C'est que l'Allemagne, favorisée d'un système particulier d'organisation morale, porte dans ses croyances une ferveur d'imagination, une vivacité de sentimens, une mysticité de doctrines, un penchant universel à l'idéalisme, qui sont essentiellement propres à la poétique fantastique; c'est aussi que, plus indépendante des conventions routinières et du despotisme gourmé d'une oligarchie de prétendus savants, elle a le bonheur de se livrer à ses sentiments naturels sans craindre qu'ils soient contrôlés par cette douane impérieuse de la pensée humaine qui ne reçoit les idées qu'au poids et au sceau des pédants. Cette individualité méditative, impressionnable et originale qui caractérise ses habitants, se manifeste de temps immémorial dans les innombrables monuments de sa bibliothèque fantastique, et là, au contraire de nos habitudes littéraires où tout est subordonné à l'aristocratie de l'esprit, c'est la po-

pularité qui consacre le succès. L'Allemagne jouit encore, sous ce rapport, des mêmes franchises qu'au siècle de Goëtz de Berliching. Elle en est redevable à cette multitude de circonscriptions locales et d'usages particuliers qui ont maintenu en elle la précieuse ingénuité des peuples primitifs, qui l'ont sauvée de l'avidité dévorante de cette monstrueuse Méduse de la centralisation, dont les bras inertes pour tout autre usage que pour prendre, ne s'occupent qu'à rassasier l'insatiable faim de la Gorgone, et qui la maintiendront jusqu'à la fin de notre civilisation actuelle, quoi qu'en disent nos théoriciens de clubs et de cafés, au premier rang des nations libres. Depuis la belle histoire de *Faust,* admirablement poétisée par Goethe, qui n'a rien ajouté d'ailleurs à l'idéalité philosophique de l'invention, depuis la profonde allégorie de l'aventurier qui a vendu son ombre au diable, et que le dernier rapsode qui l'a recueillie n'a fait que réduire aux formes naines du roman, l'Allemagne a été jusqu'à nos jours le domaine favori du fantastique. Elle a complété l'histoire psychique de l'homme, si magnifiquement ouverte

dans *la Genèse* par l'emblème vraiment divin de l'arbre de la science et des séductions du serpent. Faust est l'Adam du Paradis terrestre, parvenu à se croire égal à Dieu. Le *Rêve* de Jean-Paul est le dénouement solennel de ce triste drame, et cette autre apocalypse, le terrible mot de l'énigme de notre vie matérielle. Hors de ces trois fables, il n'y a point de vérité absolue sur la terre.

Les malheurs toujours croissants de la nouvelle société présageoient si visiblement sa ruine prochaine, que la trompette de l'ange des derniers jours ne l'annoncera pas plus distinctement à la génération condamnée. De ce moment, le fantastique fit irruption sur toutes les voies qui conduisent la sensation à l'intelligence; et voilà comment il est entré, malgré Aristote, Quintilien, Boileau, La Harpe et je ne sais qui, dans le drame, dans l'élégie, dans le roman, dans la peinture, dans tous les jeux de l'esprit, comme dans toutes les passions de l'âme. Et alors ce fut un cri d'aigre et ignorante colère contre l'invasion inopinée qui menaçoit les belles formes du classique; et on ne comprit pas qu'il y avoit encore une forme

plus large, plus universelle, plus irréparable, qui alloit finir; que cette forme, c'étoit celle d'une civilisation usée, dont le classique n'est que l'expression partielle, momentanée, indifférente, et qu'il n'étoit pas étonnant que le lien puéril des sottes unités de la rhétorique se relâchât, quand l'immense unité du monde social se rompoit de toutes parts.

Parmi les hommes d'élection qu'un instinct profond du génie a jetés, dans ces derniers temps, à la tête des littératures, il n'en est point qui n'ait senti l'avertissement de cette muse d'une société qui tombe, et qui n'ait obéi à ses inspirations, comme à la voix imposante d'un mourant dont la fosse est déjà ouverte. L'école romanesque de Lewis, l'école romantique des lackistes, et, par-dessus tout, ces grands maîtres de la parole, Byron, et Walter Scott, et Lamartine, et Hugo, s'y sont précipités à la recherche de la vie idéale, comme si un organe particulier de divination que la nature a donné au poète, leur avoit fait pressentir que le souffle de la vie positive étoit près de s'éteindre dans l'organisation caduque des peuples. Je n'ai pas nommé parmi eux M. de

Chateaubriand, qui est resté, par conscience et par choix, au terme de l'ancien monde, comme la pyramide dans les sables de l'Égypte, comme l'arche du déluge sur le sommet de l'Ararath, comme les colonnes d'Hercule sur le rivage des mers inconnues. Walter Scott, enchaîné aussi par des souvenirs, des études et des affections, a placé un peu plus loin, mais non avec plus de solidité et de puissance, les bases de sa renommée à venir, entre les deux sociétés. C'est un phare qui jette indistinctement quelques lueurs sur le port, quelques lueurs sur l'abîme. L'abîme! Byron s'y est perdu à toutes voiles, et nul regard d'homme n'a pu l'y suivre.

Le fantastique de l'Allemagne est plus populaire, et cela s'explique, je le répète, par une longue fidélité à des mœurs de tradition, à des institutions sorties du pays, et souvent défendues et sauvées au prix du sang des citoyens; à un système d'études plus général, mieux entendu, mieux approprié aux besoins du temps. Cela s'explique surtout par une répugnance prononcée pour les innovations purement matérielles, et dans lesquels le prin-

cipe intelligent et moral des nations n'a rien à gagner. Ce peuple, qui a touché aux bornes de toutes les sciences, qui a produit presque toutes les inventions essentielles dont l'impulsion a complété la civilisation de l'Europe, et qui s'occupe délicieusement, dans la douce possession d'une liberté sans faste, aux contemplations sédentaires de l'astronomie et à l'enrichissement des nomenclatures naturelles, méritoit de conserver long-temps le goût innocent et sensé des contes d'enfant. Grâces soient rendues à Musæus, à Tieck, à Hoffmann, dont les heureux caprices, tour à tour mystiques ou familiers, pathétiques ou bouffons, simples jusqu'à la trivialité, exaltés jusqu'à l'extravagance, mais remplis partout d'originalité, de sensibilité et de grâce, renouvellent pour les vieux jours de notre décrépitude les fraîches et brillantes illusions de notre berceau. Leur lecture produit sur une âme fatiguée des convulsions d'agonie de ces peuples inquiets qui se débattent contre une crise inévitable, l'effet d'un sommeil serein, peuplé de songes attrayants qui la bercent et la délassent. C'est la fontaine de Jouvence de l'imagination.

En France, où le fantastique est aujourd'hui si décrié par les arbitres suprêmes du goût littéraire, il n'étoit peut-être pas inutile de chercher quelle avoit été son origine, de marquer en passant ses principales époques, et de fixer à des noms assez glorieusement consacrés les titres culminans de sa généalogie; mais je n'ai tracé que de foibles linéaments de son histoire, et je me garderai bien d'entreprendre son apologie contre les esprits doctement prévenus qui ont abdiqué les premières impressions de leur enfance pour se retrancher dans un ordre d'idées exclusif. Les questions sur le fantastique sont elles-mêmes du domaine de la fantaisie. Dieu me garde de réveiller, à leur sujet, les misérables disputes des scolastiques des derniers siècles, et de transporter une querelle théologique sur le terrain de la littérature, dans l'intérêt de la grâce des féeries et du libre arbitre de l'esprit! Ce que j'ose croire, c'est que si la liberté dont on nous parle n'est pas, comme je l'ai craint quelquefois, une déception de jongleurs, ses deux principaux sanctuaires sont dans la croyance de l'homme religieux et dans l'imagination du poète. Quelle

autre compensation promettrez-vous à une âme profondément navrée de l'expérience de la vie, quel autre avenir pourra-t-elle se préparer désormais dans l'angoisse de tant d'espérances déchues, que les révolutions emportent avec elles, je le demande à vous, hommes libres qui vendez aux maçons le cloître du cénobite, et qui portez la sape sous l'ermitage du solitaire, où il s'étoit réfugié à côté du nid de l'aigle? Avez-vous des joies à rendre aux frères que vous repoussez, qui puissent les dédommager de la perte d'une seule erreur consolante, et vous croyez-vous assez sûr des vérités que vous faites payer si cher aux nations, pour estimer leur aride amertume au prix de la douce et inoffensive rêverie du malheureux qui se rendort sur un songe heureux? Cependant tout jouit chez vous, il faut le dire, d'une liberté sans limites, si ce n'est la conscience et le génie. Et vous ne savez pas que votre marche triomphante à travers les idées d'une génération vaincue n'a toutefois pas tellement enveloppé le genre humain qu'il ne reste autour de vous quelques hommes qui ont besoin de s'occuper d'autre chose que de vos théories,

d'exercer leur pensée sur une progression imaginaire, sans doute, mais qui ne l'est peut-être pas plus que votre progression matérielle, et dont la prévision n'est pas moins placée que celle des tentatives de votre perfectionnement social sous la protection des libertés que vous invoquez! Vous oubliez que tout le monde a reçu comme vous, dans l'Europe vivante, l'éducation d'Achille, et que vous n'êtes pas les seuls qui ayiez rompu l'os et les veines du lion pour en sucer la moelle et pour en boire le sang! Que le monde positif vous appartienne irrévocablement, c'est un fait, et sans doute un bien; mais brisez, brisez cette chaîne honteuse du monde intellectuel, dont vous vous obstinez à garrotter la pensée du poète. Il y a long-temps que nous avons eu, chacun à notre tour, notre bataille de Philippes; et plusieurs ne l'ont pas attendue, je vous jure, pour se convaincre que la vérité n'étoit qu'un sophisme, et que la vertu n'étoit qu'un nom. Il faut à ceux-là une région inaccessible aux mouvemens tumultueux de la foule pour y placer leur avenir. Cette région, c'est la foi pour ceux qui croient, l'idéal pour ceux qui songent, et

qui aiment mieux, à tout compenser, l'illusion que le doute. Et puis, il faudroit bien, après tout, que le fantastique nous revînt, quelques efforts qu'on fasse pour le proscrire. Ce qu'on déracine le plus difficilement chez un peuple, ce ne sont pas les fictions qui le conservent : ce sont les mensonges qui l'amusent.

DE L'AMOUR,

ET DE SON INFLUENCE,

COMME SENTIMENT,

SUR LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

DE L'AMOUR,

ET DE SON INFLUENCE,

COMME SENTIMENT,

SUR LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

La création n'auroit été qu'un spectacle brillant, mais éphémère, sous les yeux du grand esprit, s'il n'avoit trouvé bon de la perpétuer dans un ordre immuable par des reproductions éternelles.

C'est pour cela qu'il inventa l'amour, dans un mouvement d'affection ou dans un accès d'ironie.

Alors il déposa dans le sein des plantes un phénomène organique, au sein des brutes un instinct, au sein de l'homme un sentiment. Il dit à son ouvrage de croître et de multiplier, et il en est survenu le monde et la société que voici.

Ce que vous venez de lire est le sommaire de *la Genèse* ou de tel livre qu'il vous plaira de lui préférer.

Que l'amour soit éclos dans un paradis, décoré des mains de Dieu même, pour servir de palais nuptial à l'humanité, ce n'est pas là qu'est la question. La nature tout entière, dans les grâces de son innocence et de sa beauté, la nature jeune, virginale et fleurie, étoit un paradis pour l'homme. Que ne fut-elle pas pour l'amour?

Il arriva un temps où cette fleur se flétrit et tomba fanée sur la terre, où ce paradis se ferma, où les hivers s'accumulèrent sur les printemps, les siècles sur les années, où les ruines du temple croulèrent sur les cabanes, où

les ruines des royaumes ensevelirent les tribus.

L'amour seul vivoit au-dessus du monde social, ainsi que ces feux rêvés qui volent au-dessus des torches et des candélabres, quand la cendre qui les a produits se refroidit déjà.

Tout divin qu'il étoit, l'amour subit cependant les vicissitudes de l'espèce maudite dans laquelle il avoit été incarné. Il participa de ses infirmités et de ses misères; il s'avilit de ses opprobres, et pleura de ses angoisses. Comme, après Dieu et avec la liberté, il est la seule de nos pensées qui soit assurée de la même immortalité que la nature, il renaît, jeune et créateur, de toutes les révolutions des mondes, et les mondes renaissent avec lui. Mais aussi, comme il est l'expression de l'espèce, il est mobile et changeant comme elle. L'histoire de l'amour est l'histoire du genre humain. C'est un beau livre à faire.

Le premier de tous les amours, l'amour des deux premiers amants, qui a inspiré de si belles pages à Milton, devoit différer à jamais de tous les autres. Ève étoit la sœur d'Adam, puisqu'elle procédoit de la même origine; elle étoit sa fille, puisque Dieu l'avoit formée des

os, de la chair et du sang de son époux. On conçoit tout ce qu'un pareil sentiment comprenoit en lui de sympathique, de touchant, de grave et de solennel. Toutes les affections dont l'organisation de l'homme renfermoit le germe sublime y étoient représentées. Platon, qui étoit animé, sans le savoir, d'un esprit de précursion, approcha, dans ses merveilleuses rêveries, de ce mythe de *la Genèse;* mais il en est loin comme la pensée d'un grand homme est loin de la pensée d'un dieu. L'hypothèse du philosophe est la plus ingénieuse des hypothèses : la révélation de l'écrivain sacré est grande comme la création elle-même.

Il ne faut pas s'arrêter à ces amours, qui ne vivent plus pour nous que dans quelques lignes de Moïse et dans quelques vers du *Paradis perdu*. Je dirai plus. Leur attrait s'est tellement effacé à travers les âges qu'il ne peut pas rester d'intelligence pour les comprendre. Ils manqueroient aujourd'hui, pour une ame sensible, des deux séductions les plus précieuses et les plus saisissantes de l'amour. Ils attendent un autre nom.

Qui voudroit de l'amour sans mystère? et qui voudroit de l'amour sans rivalité?

Le bonheur d'être aimé consiste moins dans la possession d'un cœur qui se donne que dans la surprise douteuse, inquiète et graduée des secrets d'un cœur qui se défend. La rencontre que l'on se ménage, le regard triste et doux que l'on dérobe, le frémissement d'une main palpitante, qu'on a souvent effleurée d'une main timide avant d'oser la saisir, voilà ses suprêmes voluptés.

L'impression de desir, de respect, d'enthousiasme que produit l'objet aimé, l'attention idolâtre qui tient tous les esprits suspendus à ses paroles, toutes les pensées captives de ses mouvements; le trouble d'impatience qui émeut la foule au-devant d'elle seule, quand on l'attend; le murmure de joie qui s'élève autour d'elle seule, quand on la voit; l'anxiété confuse et jalouse qu'inspirent tour à tour, entretiennent, raniment ou consolent ses préférences, voilà ses triomphes suprêmes!

Les Latins se servoient du même mot pour exprimer l'idée d'*aimer* et celle de *choisir*.

Il n'y avoit rien de tout cela dans le paradis terrestre; il n'y avoit presque point d'amour.

Après cela il en vint un autre qui dut res-

sembler au premier par son caractère moral. Le mariage des frères et des sœurs, si long-temps nécessaire, conservoit le principe de l'amour dans sa chaste pureté, mais il n'excluoit plus ses promesses et ses espérances, ses défiances amères et ses brûlantes insomnies, ses troubles, ses orages et ses tempêtes. Un poète, qui n'auroit été que poète, auroit peut-être mis l'arme du premier homicide aux mains d'un amant trompé. L'histoire ou la fiction de l'Écriture est d'un plus haut enseignement. Il en résulte que Dieu étoit encore le premier amour, et puis que l'orgueil aigri, l'ambition trahie dans ses projets, l'hypocrisie démasquée dans ses calculs, les passions sans tendresse et sans grandeur, seroient à jamais le véritable véhicule des désordres et des infortunes de l'humanité.

Ce système d'alliance entre les membres d'une même famille, qui resserroit les liens naturels en les multipliant, et qui n'apportoit dans l'intérieur domestique d'autre changement que les grâces d'un berceau et les caresses d'un nouveau né, dut long-temps entretenir l'innocente félicité de l'âge patriarcal.

Cet amour, qui naissoit sous le même toit, dans les jeux de deux enfants, et qui aboutissoit, dans la même tombe, au sommeil de deux vieillards, ne pouvoit plus se renouveler sous une autre forme que dans des images imparfaites. Le génie lui-même, en se livrant de sa propre puissance à l'instinct qui lui permet de créer, n'a rien imaginé de tendre et d'enchanteur qui ne se ressentît de cette effusion native des premiers sentiments. Je ne parle pas de Longus, dont la fable naïve sans doute a besoin d'être naïve pour n'être pas obscène, et doit chez nous d'ailleurs la plus grande partie de son attrait au style inimitable d'un vieux traducteur; Longus n'étoit qu'un Grec, et un Grec du Bas-Empire : mais voyez les véritables poètes de l'amour, voyez Gesner, voyez Klopstock, voyez Bernardin de Saint-Pierre, qui enchaîne votre ame aux tendresses ingénues et presque fraternelles de son Paul et de sa Virginie, depuis la natte où ils confondoient leurs amitiés enfantines jusqu'à la fosse nuptiale qui les a réunis pour toujours sous l'ombrage des pamplemousses; voyez Chateaubriand, qui est entré plus hardiment dans

cette fiction de l'amour antique, et qui n'a fait que la voiler des passions atrabilaires de notre temps. — Hélas! quelle affection vaudra jamais cette sympathie de la sœur, formée au seuil de la maison paternelle, parmi de touchants soucis et de délicieuses espérances, dans un échange perpétuel d'inquiétudes et de joies? Et que seroit la femme de notre choix, une fois que les frivoles illusions du plaisir se sont évanouies, si elle ne venoit s'asseoir, comme une sœur, au chevet douloureux de l'infirme, et coller un baiser de sœur sur les joues glacées du mourant? — Quand Esther, émue de pitié pour son peuple, s'évanouit par l'excès de son trouble et de sa confusion devant la gloire d'Assuérus, il ne la releva pas, en la touchant de son sceptre d'or, au nom de maîtresse et d'épouse : « Je suis votre frère, et vous êtes ma sœur, lui dit-il; venez à moi, Esther, et ne craignez point!... »

Que la vieillesse de l'aïeul étoit heureuse et pure quand il voyoit s'accroître et se multiplier, dans une proportion qui échappe aux calculs de la science, des générations sorties de lui, toutes nourries des traditions récentes

qu'il avoit reçues de ses pères, et des doctrines qui lui avoient été communiquées par la bouche même du Seigneur, sous l'apparence symbolique d'un rêve, ou à travers ces lueurs errantes qui dansent et flamboient autour des arbustes du désert, ou à l'abri du dais de palmes et de roseaux dont il avoit ombragé la salle du banquet, pour fêter la bonne venue de quelque ange voyageur!

Les alliances de famille, œuvre de nécessité chez les peuples jeunes, furent long-temps maintenues dans les lois qui viennent de haut; et la seule police humaine, qui passe pour être immédiatement émanée de Dieu, fit aux homme une obligation religieuse de ce qui est devenu, par une étrange perturbation d'idées, un crime devant la morale.

Si l'on demande maintenant quelle est cette puissance long-temps inconnue aux sociétés primitives, qui auroit arraché la Moabite de la couche patriarcale de Booz, et qui substitua, d'une incompréhensible autorité, ses institutions capricieuses à celles de la religion, de l'amour et de la liberté, je répondrai qu'*elle se nomme*, comme presque tou-

tes les idées dont on cherche le sens dans les éléments de leur nom. La morale, c'est l'expression des coutumes et des préjugés d'un pays, car les mœurs ne furent jamais autre chose dans l'exacte acception de ce mot, et nos langues ont conservé la trace de cette usurpation profane des conventions sociales sur les sentiments naturels, puisque nous disons encore de bonnes et de mauvaises *mœurs*, ce qui comprend assez explicitement un aveu dont la pensée est obligée de prendre acte en frémissant, pour l'acquit de la vérité. C'est qu'il n'y a rien de positif, rien d'absolu, rien d'essentiellement vrai dans la *morale* et dans les *mœurs*. Jamais l'étymologie n'a révélé un mystère plus profond et plus effrayant.

A compter de ce jour, l'empire du caprice, de la mode et de l'usage, remplaça chez l'homme dégénéré la loi intime et pure qu'avoient gravée en lui l'instinct de son organisation, la tradition de ses pères, et les révélations de son Dieu. De ce monde innocent qui n'étoit plus, les vertus surgirent et se nommèrent aussi, étonnées de se connoître, parce qu'une vertu n'a d'existence réelle qu'en

raison de l'existence avouée du vice qui lui est contraire. L'amour, comme il étoit compris par ces races ingénues, s'enfuit de la tente avec l'ignorance; et la *chasteté*, qui n'avoit été jusque-là qu'une discrète pudeur de l'âme, apprit en rougissant les mystères de son voile et de sa ceinture. La plus chaste des sympathies, celle qui fait passer le frère et la sœur du coin de l'âtre paternel dans le lit des époux, fut proscrite sous le nom d'*inchaste* ou d'*inceste*, car c'est la même parole; et cette révolution emporta tout ce qui restoit de l'âge d'or. C'en étoit fait pour jamais de la candeur et de l'innocence du genre humain.

Il ne faut pas chercher l'amour dans les âges héroïques. Dominé par des religions impérieuses et farouches, par une théocratie toute-puissante ou par une tyrannie qui s'armoit de ses prestiges, par les illusions même de la gloire et de la liberté, ce ne fut qu'un dévouement fanatique et brutal stimulé par la haine et par la vanité; ce ne fut plus un sentiment.

L'amour fut moins encore chez ces grands peuples historiques parmi lesquels il auroit

été si pénible de vivre. Avez-vous lu ces romans insipides où de pâles intrigues, relevées de tous les efforts d'un style flasque et d'un génie presque éteint, se développent longuement en froides péripéties? Voilà le roman grec dans toute l'énergie de ses inventions, parce que voilà l'amour grec dans toute l'énergie de ses tendresses et de ses sacrifices. Ne lui demandez rien de plus. — Avez-vous vu l'amour grec, ce type idéal des plus belles créations de l'antiquité? C'est l'amour grec tout entier : des lignes droites et harmonieuses dont aucune émotion n'a encore altéré la suave sévérité; un galbe grave et doux, plus glacé que le marbre où le ciseau l'a cherché; un œil qui n'a jamais roulé les rayons du desir, de l'impatience ou de la colère; une bouche qui n'a jamais frémi de jalousie, de désespoir ou de dédain; un front où le doigt rongeur du souci n'a pas même passé une fois pour y tracer la place d'une ride; c'est l'amour grec, c'est ce qu'ils entendoient par l'amour! — La Vénus du statuaire grec est un miracle de formes. Admirez-la, vous le pouvez, sans crainte de l'adorer. Le feu qui anima

celle de Pygmalion n'a jamais touché cette image insensible, et on comprend à peine ce qu'elle feroit d'une âme, si par hasard elle venoit à vivre. C'est un chef-d'œuvre de l'art, une divinité de main d'homme, une pierre; ce n'est pas Vénus.

La littérature des anciens est si pauvre d'amour qu'il ne faut pas s'étonner que l'étude de leurs langues ait disparu depuis long-temps de l'éducation des femmes. Virgile seul a trouvé quelques-uns de ces accords qui vibrent dans le cœur, et des sophistes habiles pourroient tirer parti de cette induction pour lui refuser, avec le père Hardouin, les plus belles parties de l'*Énéïde*. Virgile réunissoit, heureusement pour sa gloire, toutes les conditions qui expliquent dans une âme d'homme la prescience d'un sentiment inconnu. Il étoit né pauvre, il avoit vécu malheureux. Une physionomie sans agréments, une irritabilité timide et soucieuse, une mélancolie sombre et solitaire, le rendoient peu capable d'inspirer de l'amour. Mais ajoutez à cela du génie, et vous aurez dans tous les temps un homme qui devine de l'amour ce que le vulgaire n'en sait

pas, ses enchantements, ses chimères, sa poésie. Les cœurs qui ont le plus aimé sont ceux qui ont été peu ou mal aimés. Ce n'est pas au confident de la loi que sont réservées les délices de la terre promise.

Et puis il y avoit déjà, selon toute apparence, au temps de Virgile, je ne sais quelle révélation d'un avenir prochain qui avoit dû se manifester plus vite aux bords du lac de Mantoue que dans les fêtes de Mécène. La forme de la société alloit changer, et ce changement immense ne survient jamais qu'il ne s'annonce par quelque phénomène moral dans la vie des peuples, et surtout dans l'organisation de certains hommes choisis qui pèsent plus que les peuples aux balances de la destinée. Quand le soleil se lève, il y a déjà longtemps que l'horizon blanchit à son approche; mais les cimes des hautes montagnes en sont frappées les premières. On croiroit qu'il s'est choisi un trône avant de s'élancer d'un berceau. — Il en est ainsi des civilisations nouvelles; heureuses celles qui ne naissent pas dans les ténèbres, car le jour qu'elles ont à durer sera nébuleux et funeste.

Le christianisme alloit naître, et c'est le christianisme qui a pour ainsi dire inventé tous nos sentiments. Les bergers de l'étable arrivèrent les mains pleines de fleurs, comme les bergers du poète, et les prodiguèrent au monde rajeuni comme le gage d'un nouveau printemps. Les plus précieux de ces bienfaits, aujourd'hui si cruellement méconnus, c'étoit la liberté, c'étoit l'amour.

Cet amour chrétien, éclos peut-être sous l'ombre des silencieuses contemplations de Pythagore, développé dans les sublimes rêveries de Platon, nourri par la foi rêveuse des esséniens, exalté par la sensibilité romanesque des thérapeutes, fut quelques siècles à sortir des épreuves du martyre et de l'exil des catacombes. Il en sortit chaste et doux, mais triste, pâle et souffrant comme l'agneau qu'on vient sacrifier pour le dernier festin des peuples. Après lui, en effet, c'est fini de tout amour ; l'imagination ne conçoit rien qui le remplace, et c'étoit raison qu'il fût né dans un tombeau, l'amour dont les dernières flammes devoient s'éteindre sur le tombeau éternel des nations.

Ce qui distingue le christianisme entre toutes les religions de l'homme, c'est qu'au lieu de placer son sanctuaire dans l'imagination il l'a placé dans le cœur; c'est qu'au lieu de venir pour les riches et pour les privilégiés de la vie, il est venu pour les pauvres et pour les malheureux; c'est qu'au lieu d'imposer un joug nouveau à l'avenir, il a brisé le joug de fer qui pesoit sur la tête des générations passées. Les hallucinations même de ses thaumaturges et de ses solitaires ont une douceur qui enchante et un éclat qui éblouit. A lui étoit réservé la mysticité, cette muse merveilleuse de la foi, qui soutient l'âme dans des régions sublimes, incompréhensible comme elle, comme son origine et comme sa destinée. A lui étoit réservé l'ascétisme, ce génie mélancolique des Thébaïdes qui se consume au-dessus de toutes les affections terrestres en effusions contemplatives, en tendresses peut-être imaginaires, parce qu'il n'a rien trouvé dans la création vivante et sensible qui valût d'être aimé comme il aime. A lui étoit réservée l'extase, cette volupté des saints où s'abîme, pour aimer Dieu et pour en jouir, la pensée dégagée de tous les

liens du corps. A sa voix, deux vertus encore innommées qui tiendroient lieu de toutes les autres, la tolérance et la charité, prenoient place dans le chœur vulgaire des vertus païennes. La liberté sonnoit devant lui ses premières fanfares de triomphe, et les peuples l'accompagnoient, joyeux, en faisant bruire autour d'elle les débris de leurs fers fracassés.

L'amour est si intime au christianisme qu'une âme affectueuse et passionnée peut aisément s'y méprendre, et que le moyen âge les a souvent confondus dans ses emblèmes. Ce géant Christophore qui révolte la honteuse et farouche ignorance de nos iconoclastes, c'est l'Hercule de la nouvelle civilisation, le Prométhée chrétien portant l'amour dans ses bras.

Et puis, qui comprendra jamais, dans toute la plénitude de ses grâces, le délicieux mystère de l'amour chrétien?...

« C'est une grande chose que l'amour, c'est
» le seul bien de la vie, c'est lui seul qui rend
» léger tout ce qui est pesant, lui seul qui sait
» supporter toutes les vicissitudes avec con-
» stance et avec égalité.

» Car il subit son fardeau sans en sentir le
» poids, et il change toutes les amertumes
» en douceur.

» Il est généreux, entreprenant, porté aux
» grandes choses, insatiable de perfection.

» L'amour veut s'élever toujours, et rien de
» ce qui est ici-bas ne lui suffit.

» L'amour veut être indépendant et dégagé
» de toute affection qui le distrait de celle qui
» le possède, afin qu'aucune illusion ne le sé-
» duise et qu'aucune douleur ne le rebute.

» Il n'y a rien de plus doux que l'amour,
» rien de plus fort, rien de plus élevé, rien de
» plus étendu, rien de plus gracieux, rien de
» plus parfait et de meilleur au ciel et sur la
» terre, parce que l'amour est né de Dieu et
» qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-des-
» sus de tous les objets créés.

» Celui qui aime court, vole et se réjouit;
» il est libre et rien ne l'arrête.

» Il donne tout pour tout; il possède tout
» dans ce qu'il aime, parce que ce qu'il aime
» est tout et renferme tout. Il ne craint pas de
» se donner tout entier, parce que tout lui est
» donné.

» L'amour ne connoît point de bornes; il » les franchit, il les laisse derrière lui.

» Nul obstacle ne l'inquiète, nul travail ne » l'épouvante; il tente plus qu'il ne peut, car » il ne connoît rien d'impossible. Il croit que » tous les efforts lui sont permis, et que tous » les succès lui sont assurés.

» L'amour est capable de tout; il entre- » prend, il poursuit, il accomplit des choses » qui découragent et qui abattent le cœur qui » n'aime pas.

» L'amour veille toujours, et il ne dort pas » dans le sommeil.

» Il se tourmente sans fatigue, se contraint » sans se mettre à la gêne, s'émeut et s'effraie » sans se troubler; mais, comme une flamme » vive, ardente et légère, il brûle, s'élève et » passe avec assurance.

» Il n'y a que ceux qui aiment qui puissent » entendre ce langage. »

J'ai toujours pensé comme l'incomparable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* le plus beau livre, disoit Fontenelle, qui soit sorti de la main des hommes, puisque la *Bible* n'en est pas; mais ce divin langage, ne le cherchez

pas dans les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome; ne le demandez pas à ces génies de l'antiquité dont l'exemple est encore la règle de vos règles et la lumière de vos écoles; ne l'attendez ni des naïves et pompeuses inspirations d'Homère, ni des touchantes mélancolies de cet autre Homère qui a chanté les amours de Didon, ni des voluptueuses confidences de Properce heureux, ni des regrets d'Ovide exilé. Il s'élève de la cellule d'un pauvre ermite chrétien tout mortifié de jeûnes, de privation et de douleurs, qui ne nous a pas même laissé son nom, et dont la savante perfectibilité du peuple-roi dévouoit l'autre jour les écrits aux flots et au feu dans la capitale du monde, avec les Épictète de l'Évangile et les Démosthène de l'Église.

La forme de l'amour chrétien ne fut pas immuable comme son principe. Elle suivit, selon sa nature, les diverses modifications de la société chrétienne, mais sans altérer, du moins jusqu'aux jours de décadence où nous sommes, l'imposant caractère qui révèle son origine... Je ne la suivrai pas à travers ces phases passagères dont l'influence n'affecte

que l'aspect et la superficie des sentiments. C'est le cadre d'un grand tableau dont l'exécution auroit de tout temps effrayé ma foiblesse, et la page qui me reste à couvrir dans les tablettes de ma vie est à peine assez large pour recevoir une esquisse. C'est le sujet d'une histoire vaste et sublime, et ma plume défaillante m'avertit, en s'échappant de mes doigts, qu'il ne me reste pas même le temps d'achever un sommaire. Il faut d'ailleurs à de jeunes impressions des âmes jeunes encore. Ce n'est pas quand le miroir qui répète la pensée est obscurci par tant de désabusements, qu'elle peut s'y réfléchir pure et brillante comme aux années de la force et de l'espérance. Les scènes riantes du bonheur exigent des couleurs riantes, et les peintres de ma génération n'ont sur leur palette que des larmes et du sang.

Dites, ô vous pour qui la beauté a toujours des inspirations, pour qui l'amour a toujours des regards et un langage, ce que la beauté et l'amour réunissent d'enchantements dans les chroniques du moyen âge, dans les suaves chansons des troubadours, dans les fables ro-

mantiques des paladins ; et si vous ne possédez pas le secret de ressusciter le passé, si vous ne savez pas ces paroles qui font relever les morts tout debout de leurs cercueils, dans la douceur de leur innocence et dans la verdeur de leur courage, avec des bouquets de fiancées et des armures de chevaliers, demandez à Victor Hugo, demandez à Vigny quelqu'une de ces palingénésies qui ne sont qu'un jeu pour leur baguette. Voici déjà la décoration qui se déploie avec ses tours presque cyclopéennes, ses ogives lancéolées, ses croisées voilées de lierre, ces hauts et larges balcons que le burin patient du sculpteur a couronnés d'un dais de feuillage qui semble frémir, ou enveloppés d'une ceinture de dentelle qui semble flotter. Voici la profonde galerie aux dalles sonores ; et cette jeune femme rêveuse qui la parcourt incessamment en s'arrêtant à chaque pas, c'est la châtelaine qui attend depuis deux ans un écuyer venu de Palestine, dont elle n'ose plus espérer le retour, car elle pleure. Ce soldat cependant ne doit lui apporter qu'un message incertain, une consolation trahie peut-être par cent ba-

tailles, un rosaire béni aux saints lieux, ou une écharpe sanglante; heureuse si ce n'est pas quelque fatal écrin où se dessèche insensible un cœur qui a cessé de battre pour elle! Est-ce Godefroy, est-ce Tancrède, est-ce Coucy? Je l'ignore, je ne sais plus rien de ces mystères; mais ce que je sais positivement, c'est que les amours d'Achille et d'Énée étoient de sottes amours.

Ou bien lisez Pétrarque; et faites-lui grâce des richesses fastidieuses de son esprit;

Ou bien lisez l'épisode de Françoise de Rimini, dans *l'Enfer* de Dante;

Ou bien lisez celui d'Isabelle et Zerbin dans l'*Orlando* de l'Arioste;

Ou bien lisez deux ou trois des ravissantes élégies de Marot;

Ou bien lisez tout entier le *Roméo et Juliette* de Shakspeare.

Et n'allez pas plus avant dans les temps modernes. L'Apollon gourmé des classiques avoit secoué tout-à-fait les cendres de la bibliothèque d'Alexandrie; il s'étoit caché dans les monastères, il venoit de prendre le bonnet en Sorbonne, et de soutenir thèse à l'Univer-

sité; il alloit s'asseoir à l'Académie, tout chargé de fourrures pédantesques et de lauriers postiches, sous la pourpre de Richelieu, entre La Mesnardière et Chapelain.

Elle ne tiendra pas une grande place dans l'histoire de l'amour, l'histoire littéraire des temps classiques. On croiroit qu'il n'a jamais existé d'homme plus antipathique avec l'amour que Malherbe *qui vint enfin*, et qui auroit pu sans inconvénient se dispenser de venir. C'est bien pis de Jean-Baptiste Rousseau, dont le nom hurleroit avec celui de l'amour, mais qui ne s'en est jamais avisé; et je vous laisse à penser ce que c'est qu'une lyre où l'amour ne vibra jamais. Pour arriver au dernier terme de cette progression négative, il n'y a heureusement que Voltaire à trouver. Otez-lui quelques lambeaux d'amour et de tolérance, dépouilles profanées du christianisme dont il faisoit ses beaux jours, vous verrez qu'il n'a, pour voiler sa triste philosophie, que les hideux haillons d'un athée aux entrailles de fer.

A part un petit nombre de scènes admirables de Molière, à part un petit nombre

d'effusions admirables de La Fontaine, quelques élans de *Phèdre* et d'*Ariane*, et quelques pleurs d'*Andromaque*, de beaux mouvements du *Cid*, et un hémistiche sublime de *Sertorius*, les classiques n'ont pas plus entendu l'amour que la liberté. Tout ce qu'ils savoient d'amour, vous l'enfermeriez en dix pages. Il y en a dix fois plus dans les *Confessions de saint Augustin* et dans les *Œuvres de sainte Thérèse*.

N'est-ce pas une révélation accablante pour un peuple qu'une littérature où toutes les fables du drame et du roman reposent sur l'amour, et où l'amour poétique n'est plus compris de ses interprètes naturels? N'est-ce pas un phénomène dans l'ordre social que l'existence de ce peuple, où les dernières étincelles du sentiment moral, étouffé dans son sanctuaire, ne consument plus que des cœurs d'enfants, désavoués, aigris, froissés par les coutumes et par les lois? Que ferez-vous de lui quand il sera viril, et de quels aliments nourrirez-vous ces passions généreuses que votre imbécille caducité a trahies?

C'étoit peu cependant! un cynisme effronté

vint flétrir ce qui restoit de l'amour, comme l'insecte rebutant qui souille de sa bave impure les débris d'une rose. Une métaphysique plus précieuse que subtile s'introduisit chez les gens bien nés dans le commerce du cœur. La sensibilité devint pédante comme la philosophie des encyclopédistes, et la volupté sale et brutale comme les spinthrées du Parc-aux-Cerfs. La question se réduisit alors à savoir ce qui vaut mieux pour le bonheur de la vie d'un adultère sophistiqué dans le style de la fée Moustache, ou d'une orgie de mauvais lieu, parfumée des fleurs factices de l'opéra, dans le *lupanar* doré de la Popelinière. Mais l'amour ne s'en mêla pas : il y avoit longtemps qu'il n'y étoit plus.

Où s'étoit-il réfugié ? Ce n'est pas un grand mystère !... Où se réfugient les hautes pensées de l'homme quand la société s'en va. Il étoit revenu au peuple, parce que c'est dans le peuple que se conservent, se développent et se raniment tous les éléments de la civilisation, comme c'est dans la terre que se cachent pour renaître tous ces germes créateurs, dont la florissante résurrection renouvelle au prin-

temps l'aspect de la nature. C'est là qu'il habitoit, inquiet, turbulent, passionné, tragique, ensanglantant les autels de Lyon du double suicide d'une modiste et d'un maître d'armes, et les théâtres de Londres du double assassinat d'Hackman; il étoit là, jeune et vivace comme au moyen âge, quand le dernier âge s'éveilla, déjà mûr pour la mort, au bruit d'une révolution.

On a demandé quelquefois d'où venoit cette révolution? Elle venoit d'où vient l'agonie de tout ce qui a vécu, de la nécessité de mourir, commune à tous les êtres créés, et dont le vain savoir des sophistes n'a préservé jusqu'ici ni l'individu ni l'espèce. Pour peu que vous la regardiez attentivement, vous lui trouverez toutes les conditions de cette dernière crise de la vie, les angoisses de la dissolution et les besoins du changement, des convulsions de douleur et des lueurs d'apothéose. C'est tout simplement que Dieu a écrit sur le front des espèces comme sur celui des individus : « Vous êtes nés de la poussière, et » vous retournerez à la poussière ! » —

Les peuples qui nous entourent, pendant

qu'il reste des peuples quelque part, sont arrivés, les uns plus tôt, les autres mieux que nous, au même résultat, peut-être parce qu'ils alloient moins vite. Il en est qui ont jeté un regard profond sur l'abîme, et le mesurent long-temps avant d'obéir à l'irrésistible nécessité qui nous y pousse tous ensemble. Ce qui nous reste en France d'idées solennelles, dans ce chaos que nous appelons la société par habitude ou par dérision, nous le devons à l'Allemagne, refuge assuré de tout ce qu'il y avoit d'âme encore dans notre civilisation expirante, et dont l'élan généreux fut deux fois, pendant les quinze premières années de notre siècle, une admirable leçon pour les nations opprimées. Klopstock, Schiller et Gœthe sont des génies sortis de ce moule inconnu dans notre littérature, dont Abbadonna, Charles Moor et Werther ont multiplié le type sur toute la terre, pendant qu'on faisoit à Paris de froids madrigaux, des parades graveleuses, et des élégies musquées. C'étoit vraiment bien le moment.

Le dernier chant du génie est un chant de désespoir. C'est cette clameur qu'on entendit

un jour au milieu de la mer, et qui annonça au monde épouvanté QUE DIEU ÉTOIT MORT.

L'amour ne pouvoit apporter à cette grande catastrophe qu'un tribut de mélancolie et de douleurs, et l'aspect sinistre sous lequel il apparut alors dans les sociétés qui n'étoient pas encore tout-à-fait incapables de le comprendre fut tel, qu'on ne s'étonnera point que le vulgaire ne l'y ait pas reconnu; car il n'auroit été donné ni à Moïse, ni à Hésiode, ni au Tasse, de le deviner. Toutes ses illusions avoient fait place à des regrets, toutes ses extases à des frénésies. Il ne brandissoit plus dans ses mains que des flèches de meurtre; il ne soulevoit plus dans le cœur que des pensées d'anéantissement, parce qu'il venoit animer les dernières générations de la terre, et que ces générations, condamnées avant que de naître, n'avoient plus rien à enfanter que le néant.

Tout ce qui lui restoit, c'est un langage; c'est la poésie, qui doit accompagner aussi le convoi du genre humain d'un dernier chant de deuil, comme elle a enchanté les fêtes de son berceau d'un hymne de tendresse et de

joie. Et cette voix éplorée s'attriste depuis plus d'un demi-siècle de l'agonie d'un monde prêt à se dissoudre. Elle se traîne en longues lamentations, avec Young, au tombeau de Narcisse ; elle gémit sur le marbre du cimetière avec Hervey ; elle murmure les refrains lugubres de l'*Apocalypse* avec Jean Paul ; elle hurle d'indignation dans les imprécations forcenées de Faust ; elle s'enivre d'une colère sardonique dans les vers de Byron ; elle exhale un cri amer et profond sur les degrés de l'échafaud d'André Chénier ; elle éclate en sanglots sur le bord des lacs d'Amérique, avec René ; elle pleure encore une fois, et puis s'éteint et meurt sur la lyre angélique de Lamartine.

Et vous voulez savoir d'où vient cela ? Et vous ne concevez pas pourquoi la plus haute expression du génie de l'homme est devenue convulsive comme un râle, et plaintive comme un soupir qu'un soupir ne suivra jamais ! Et vous dites : C'est qu'ils sont *romantiques* et fous, car la terre est jeune et riante. — Et si vous mettiez la main sur la place où palpitoit le cœur du corps social, vous sentiriez cependant qu'il ne bat plus ! —

Quand l'ange du dernier jour vient s'asseoir, pensif, dans la sublime tragédie d'*Adam*, à la natte du patriarche : « Eh quoi ! » lui dit le père des hommes, vous me semblez » aujourd'hui consumé de tristesse, vous que » j'ai vu rayonnant d'une volupté si pure lors- » que je promenois les regards d'Ève de mer- » veilles en merveilles, dans le jardin du Sei- » gneur !

— » C'est qu'aujourd'hui, lui répond l'ange, » et avant que le soleil disparoisse derrière la » montagne, vous devez mourir ! —

La réponse que je vous dis, c'est la poésie qui la fait aujourd'hui à toute la race d'Adam.

» Que nous importe, me répondrez-vous ? » N'avons-nous pas savamment reconstruit la » civilisation sur des bases toutes nouvelles ? » et si la conflagration que vous redoutez est » prochaine, manquerons-nous d'éléments » pour refaire ce que le temps a détruit ? Re- » posez-vous, rêveur atrabilaire, des soucis » qui vous consument, dans la contempla- » tion de nos œuvres ; et si vous vous obsti- » nez à rester infatué des formes sauvages de

» la composition biblique, écrivez du moins
» la genèse de la philosophie et de la perfec-
» tibilité. Voilà un sujet digne d'occuper les
» méditations des hommes !

» Et d'abord, nous n'avons pas eu l'avan-
» tage de TOUT faire de RIEN, qui laisse une si
» vaste latitude à l'esprit de création ; mais
» nous sommes parvenus à faire RIEN de TOUT,
» ce qui suppose bien une autre puissance,
» car il est fort douteux que votre Dieu lui-
» même se la soit réservée.

» Ensuite, au pivot sur lequel vous faisiez
» rouler la sphère politique, toujours fidèle à
» un axe immobile, et que vous aviez appelé
» l'*esprit social*, nous en avons substitué un
» autre, qui s'appelle l'*esprit d'association*, et
» qui vaut beaucoup mieux pour nous, vous
» en conviendrez, puisque tout segment de
» cette sphère que notre axe traverse en con-
» tient le noyau. Si elle se brise un jour en
» éclats, l'*esprit social* périra sans doute, mais
» l'*esprit d'association* survivra nécessairement
» à la grande consolation de l'avenir ; et nous
» deviendrons de droit, et sans contestation,
» les législateurs d'une nouvelle espèce que

» nous pourrons nous flatter aussi d'avoir
» créée à notre image[1].

» Le christianisme avoit du bon, mais il
» étoit timide; il se contentoit d'affranchir
» les esclaves, de proclamer les droits des
» peuples, et de consacrer l'égalité morale de
» tous, en subordonnant les devoirs de cha-
» cun aux formes de cette fiction sociale sous
» l'empire de laquelle il étoit né.

» Nous sommes allés bien plus loin. Ce que
» le christianisme a fait, nous l'avons défini.

» Nous avons LA LIBERTÉ, qui est le droit

[1] Jamais ma pensée ne s'attaquera ni aux espèces ni aux personnes. La conscience des hommes de bonne foi est un for inviolable. — Ceci est écrit deux mois avant le moment où il a été question pour la première fois de l'*association* proprement dite dont il n'est plus question aujourd'hui. Je n'avois en vue que le système d'*association* en général, parce que je le regarde comme essentiellement antipathique avec les conditions d'une société une, compacte et infrangible; ce qui ne m'empêcheroit pas, je l'avoue, de participer à une *association* nationale contre les excès du pouvoir, le jour où il se laisseroit dominer par l'ascendant d'une faction au point de rouvrir les *oubliettes* de l'empire, ou de relever la guillotine de la terreur. Hors de ces cas extrêmes, un être intelligent et agissant qui a ses volontés propres dans un être intelligent et agissant qui n'est plus maître des siennes, c'est ce que l'on appeloit autrefois une obsession et cela finit par la mort.

» de faire tout ce que l'on veut quand on est
» le maître, et qui impose le devoir de subir
» tout ce que l'on ne peut pas empêcher.

» Nous avons L'ÉGALITÉ, qui consiste à passer le premier, quand on est le plus fort, » ou quand on a fait croire qu'on l'étoit, ce » qui est absolument la même chose en politique.

» Nous avons LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, » qui est un dogme fort ancien et fort naturel, très-commode pour détruire, très-inopportun pour renouveler, et que toute » autorité sociale doit savoir rompre, quand » elle n'a plus besoin de le manier. Cela ne » regarde pas les autorités prudentes, pacifiques, tolérantes, consciencieuses, qui ont » subi son impulsion sans la solliciter. Cela » nous regarde.

» Nous avons LE SYSTÈME REPRÉSENTATIF, » qui est, comme vous savez, l'expression » des intérêts de quelques milliers de gens riches, plus ou moins librement choisis par » quelques centaines de milliers de gens aisés, » à l'exclusion de quelques millions d'honnêtes gens pauvres, dont nous ne faisons

» pas grand cas, bien qu'à vrai dire ils com-
» posent une certaine fraction du PEUPLE SOU-
» VERAIN dont nous parlions tout-à-l'heure.
» Mais les siècles ont leurs exigences, et, sans
» aller plus loin, on vous dira, sur la place
» de la Bourse, que l'argent est le véhicule
» du nôtre. Votre législateur, à vous, donnoit
» aux indigents le royaume des cieux. Il nous
» étoit bien permis, à nous, de donner aux
» opulents le royaume de la terre. Voilà de
» ces idées lumineuses, voilà de ces révéla-
» tions législatives dont Lycurgue et Jésus-
» Christ ne se seroient jamais avisés.

» Vous avez parlé du GÉNIE. Nous en par-
» lons beaucoup aussi, et avec une impartia-
» lité si désintéressée qu'elle ne peut se com-
» parer qu'à la vôtre, mais nous avons mieux;
» nous avons L'INDUSTRIE, qui est l'art de
» produire autant que possible avec peu, et
» voyez plutôt, pour vous en convaincre, ce
» que les révolutions font de nous!

» LA RELIGION, nous n'en manquerons pas!
» Nous en avons une toute prête, qui est
» moins mystique que la *Théophilantropie*,
» mais qui est bien plus raisonnable; une re-

» ligion matérielle, comprenez-vous cela, une
» religion positive, une religion d'intérêts,
» qui convient admirablement à notre épo-
» que, et à laquelle il ne manque plus qu'une
» bagatelle... Un dieu, peut-être!...

» Quant à l'AMOUR, c'est autre chose. Nous
» conviendrons qu'il est à haut prix aujour-
» d'hui, et que les grâces et les vertus d'une
» jeune fille sont peu de mise chez nous,
» quand elles ne peuvent pas compléter, en
» beaux deniers dotaux, un joli cens d'éligi-
» bilité; mais de quoi diable s'avisent les pro-
» létaires d'avoir des filles aimables et sages,
» et les petits propriétaires de s'enticher des
» enfants du pauvre, comme au temps du roi
» Pélage? Nous l'avons dit à la tribune sans
» être contredits : Quiconque n'est pas riche
» n'est pas digne de l'être. — Il est si aisé de
» le devenir!

» Heureusement, l'AMOUR moral, qui est
» bon à amuser l'oisiveté sentimentale d'un
» peuple arriéré sur la civilisation, n'est que
» le plus insignifiant des hors-d'œuvre chez
» les peuples positifs. Toutes ces fantaisies du
» cœur, propres aux âges de spéculation où

» l'on a le temps de sentir, passent pour folies
» dans les âges de supputation, où l'on n'a
» que le temps de compter. Ce que nous au-
» rons à vous offrir de mieux en ce genre,
» c'est la loi du divorce, qui est un adultère
» légal, et, au besoin, la communauté des
» femmes, qui est un adultère social beaucoup
» plus commode que tout ce qu'on avait ima-
» giné avant nous. Peut-être est-ce là de L'A-
» MOUR?... — »

Eh! non, messieurs, ce n'est pas plus de l'amour que votre liberté n'est de la liberté. Mais ne pensez pas qu'en recueillant, sous l'impression de vos œuvres, la juste définition des derniers ressorts de notre organisation politique, et en les réduisant à leur valeur sous les formes d'une ironie involontaire qui répugne à mon esprit, et qui est nouvelle sous ma plume, j'aie conçu le dessein de jeter la moindre défaveur sur vos intentions. Elles sont pures, sincères, naturelles, parce qu'elles sont l'expression essentielle de votre éducation et de votre expérience, qui sont l'expression essentielle de votre époque. Vous ne pouvez pas plus juger et agir autrement que vous

ne pouvez forcer le soleil à rétrograder vers les signes qu'il a parcourus dans sa jeunesse, et la mer à rentrer dans les limites contre lesquelles elle s'est brisée tant de siècles. Ce que vous dites est la vérité, parce que tout ce que nous connoissons de la vérité est mensonges appropriés au temps où ils viennent, et que le dernier temps est venu. Celui de nous qui parle un langage insolite, et qui marche dans des voies désertes, c'est moi, qui n'ai jamais vécu dans le monde que vous habitez, qui n'en ai jamais subi les influences, et qui ne sais plus de la société que ce qu'on en peut deviner dans la solitude. Il est donc évident que l'erreur relative est de mon fait, et cela n'est pas étonnant, car je n'ai pas vieilli d'un jour sans m'amender d'une erreur. Je me réduis donc à user de la seule liberté que vos institutions me concèdent, celle d'écrire et de publier ma pensée, et je ne fais qu'obéir en cela aux conditions rigoureuses d'une mission de malheur. Le danger n'en est pas grand, au poids qu'a ma parole. Rassurez-vous d'ailleurs, et sur son autorité, car je n'ai reçu ni la révélation qui a péri dans les livres de

Numa, ni celle qui expire dans la chaire des apôtres; et sur ses conséquences, car il n'y a pas cinq cents hommes à la surface du globe qui participent à ma douleur.

Ce qui nous consterne jusqu'au fond de l'âme, nous autres qui sommes sortis d'une génération si forte et si passionnée, c'est de voir que nos héritiers vivent sur nos théories, et qu'ils ont laissé nos souvenirs, nos sentiments, nos sympathies, nos enthousiasmes au rebut. Il y avoit de la naïveté dans notre foi politique, de la tendresse dans nos frénésies, de l'avenir et même du passé dans notre présent. Nous ne tournions pas autour d'une idée qui pouvoit n'être qu'un mot, à la volonté d'un sectaire qui pouvoit n'être qu'un imposteur, avec l'impassibilité mécanique de l'automate ou la soumission farouche du Séide. Nous nous égarions à la conquête incertaine du bonheur universel dans d'inépuisables espérances. Nous n'avions pas tous des bouches d'or apprises à proférer des paroles disertes; mais nous n'avions pas des cœurs de bronze. Nous débattions avec l'abandon du dévouement, avec l'impétuosité de l'âge, des ques-

tions où il alloit pour nous de la vie ou de la mort; mais nous nous serions bien gardés d'y toucher, si elles avoient intéressé le sort du peuple dans la responsabilité de nos passions. Ce qui distinguoit cette époque, ce n'étoit pas l'absence des émotions exaltées et des folies orageuses de la jeunesse, il faut bien en convenir! c'étoit moins encore l'aptitude à nous saisir des réalités matérielles de la vie, l'aplomb d'une philosophie sèche et positive, l'assurance impérieuse du savoir; c'étoit une effusion intarissable de tendresse pour le genre humain, un instinct de haine et d'horreur pour les méchants. Nous aurions frémi du contact de cette écume fangeuse et sanglante des grandes populations, où, de notre temps, le crime seul seroit allé chercher des auxiliaires. La solidarité inopinée d'un scélérat, dans la conspiration la plus généreuse, nous auroit condamnés à jamais au cloître et au désespoir. Enfants, notre expansion turbulente étoit celle d'une ferveur ingénue pour la vérité, en qui l'on croit long-temps, mais promptement aigrie par les déceptions de la vie, dont on se détrompe vite; c'étoit la fièvre aiguë de l'a-

mour trahi, du patriotisme abusé, du désenchantement de cette félicité sociale impossible, au lieu de laquelle nous n'avions trouvé derrière les voiles de la politique, soulevés par l'expérience, que la grimace d'une hypocrisie triomphante et ricaneuse. Nous avions vos erreurs, et bien d'autres encore; mais nous ne les convertissions pas en système, car nous obéissions à des inspirations spontanées et non à des enseignements. Nous ne luttions pas d'ailleurs, aux jours dont je parle ici, contre les tentatives d'un pouvoir bien intentionné qui s'efforçât de concilier la liberté avec l'ordre. Notre ennemie à nous, c'étoit cette fausse liberté qui cachoit tour à tour sous son masque la vanité d'un tribun ou l'ambition d'un soldat; et vous savez si nous nous sommes trompés. Nous aussi, nous avions à souffrir et de l'injustice des hommes, et de l'ingratitude des partis, et des inquiétudes naturelles du pouvoir, et de la cruauté officieuse de ses agens. Vous avez seulement sur nous un avantage inappréciable que les institutions ont conquis : nos prisons n'avoient point d'échos; elles étoient sourdes comme les tyrans.

Je ne vous ai rien dit des opinions qui nous divisoient alors. Qu'importent les opinions à qui a été, en dépit de lui, le témoin d'une histoire complète, à qui a vu de près les factions et leurs projets, les événements et leurs résultats, à qui a vécu?

Je ne vous conjure pas de rétrograder vers des siècles finis. La dernière vibration de leur glas funèbre expire dans les vagissements du tocsin qui appelle tant de peuples à la possession d'une courte et tumultueuse indépendance, patrimoine futur du despotisme, comme des troupeaux qui rêvent l'étable et qui vont au boucher! — Je ne vous conjure pas de sauver ni le sentiment religieux, qui n'est peut-être plus, ni la liberté, qui ne sera jamais! — Sauvez l'amour, si vous le pouvez! C'est un dieu de votre âge.

DE
QUELQUES PHÉNOMÈNES
DU SOMMEIL.

DE

QUELQUES PHÉNOMÈNES

DU SOMMEIL.

Je ne suis ni médecin, ni physiologiste, ni philosophe; et tout ce que je sais de ces hautes sciences peut se réduire à quelques impressions communes qui ne va-

lent pas la peine d'être assujetties à une méthode. Je n'attache pas à celles-ci plus d'importance que n'en mérite le sujet; et comme c'est matière de rêves, je ne les donne que pour des rêves. Or si ces rêves tiennent quelque place dans la série logique de nos idées, c'est évidemment la dernière. — Ce qu'il y a d'effrayant pour la sagesse de l'homme, c'est que le jour où les rêves les plus fantasques de l'imagination seront pesés dans une sûre balance avec les solutions les plus avérées de la raison, il n'y aura, si elle ne reste égale, qu'un pouvoir incompréhensible et inconnu qui puisse la faire pencher.

Il peut paroître extraordinaire, mais il est certain que le sommeil est non-seulement l'état le plus puissant, mais encore le plus lucide de la pensée, sinon dans les illusions passagères dont il l'enveloppe, du moins dans les perceptions qui en dérivent, et qu'il fait jaillir à son gré de la trame confuse des songes. Les anciens, qui avoient, je crois, peu de choses à nous envier en philosophie expérimentale, figuroient spirituellement ce mystère sous l'emblème de la porte transparente

qui donne entrée aux songes du matin, et la sagesse unanime des peuples l'a exprimé d'une manière plus vive encore dans ces locutions significatives de toutes les langues : *J'y rêverai, j'y songerai, il faut que je dorme là-dessus, la nuit porte conseil.* Il semble que l'esprit, offusqué des ténèbres de la vie extérieure, ne s'en affranchit jamais avec plus de facilité que sous le doux empire de cette mort intermittente, où il lui est permis de reposer dans sa propre essence, et à l'abri de toutes les influences de la personnalité de convention que la société nous a faite. La première perception qui se fait jour à travers le vague inexplicable du rêve, est limpide comme le premier rayon du soleil qui dissipe un nuage, et l'intelligence, un moment suspendue entre les deux états qui partagent notre vie, s'illumine rapidement comme l'éclair qui court, éblouissant, des tempêtes du ciel aux tempêtes de la terre. C'est là que jaillit la conception immortelle de l'artiste et du poète; c'est là qu'Hésiode s'éveille, les lèvres parfumées du miel des muses; Homère, les yeux dessillés par les nymphes du Mélès; et Milton, le cœur

ravi par le dernier regard d'une beauté qu'il n'a jamais retrouvée. Hélas ! où retrouveroit-on les amours et les beautés du sommeil ! — Otez au génie les visions du monde merveilleux, et vous lui ôterez ses ailes. La carte de l'univers imaginable n'est tracée que dans les songes. L'univers sensible est infiniment petit.

Le cauchemar, que les Dalmates appellent *Smarra*, est un des phénomènes les plus communs du sommeil, et il y a peu de personnes qui ne l'aient éprouvé. Il devient habituel en raison de l'inoccupation de la vie positive et de l'intensité de la vie imaginative, particulièrement chez les enfants, chez les jeunes gens passionnés, parmi les peuplades oisives qui se contentent de peu, et dans les états inertes et stationnaires qui ne demandent qu'une attention vague et rêveuse, comme celui du berger. C'est, selon moi, de cette disposition physiologique, placée dans les conditions qui la développent, qu'est sorti le merveilleux de tous les pays.

On s'imagine mal à propos que le cauchemar ne s'exerce que sur des fantaisies lugubres et repoussantes. Dans une imagination riche

et animée, que nourrissent la libre circulation d'un sang pur et la vitalité robuste d'une belle organisation, il a des visions qui accablent la pensée de l'homme endormi par leurs enchantements, comme les autres par leurs épouvantes. Il sème des soleils dans le ciel; il bâtit pour en approcher des villes plus hautes que la Jérusalem céleste; il dresse pour y atteindre des avenues resplendissantes aux degrés de feu, et il peuple leurs bords d'anges à la harpe divine, dont les inexprimables harmonies ne peuvent se comparer à rien de ce qui a été entendu sur la terre. Il prête au vieillard le vol de l'oiseau pour traverser les mers et les montagnes; et auprès de ces montagnes, les Alpes du monde connu disparoissent comme des grains de sable; et dans ces mers, nos océans se noient comme des gouttes d'eau. — Voilà tout le mythisme d'une religion, révélé depuis l'échelle de Jacob jusqu'au char d'Élie, et jusqu'aux miracles futurs de l'Apocalypse.

Pour opposer à ceci une théorie plus vraisemblable, il faudroit d'abord établir que la perception, éteinte par le réveil, ne peut ni

se prolonger ni se propager dans la pâle et froide atmosphère du monde réel. C'est la véritable place de la question.

Eh bien ! cela seroit démontré dans l'état de rationalisme étroit et positif auquel le long désenchantement de la vie sociale nous a réduits, que cet argument ne vaudroit rien contre l'impression toute naïve des premières sociétés, qui ont toujours regardé le sommeil comme une modification privilégiée de la vie intelligente; et d'où procède le merveilleux, je vous prie, si ce n'est de la créance des premières sociétés ?

La Bible, qui est le seul livre qu'on soit tenu de croire vrai, n'appuie ses plus précieuses traditions que sur les révélations du sommeil. Adam lui-même dormoit *d'un sommeil envoyé de Dieu*, quand Dieu lui donna une femme.

Numa, Socrate et Brutus, qui sont les plus hauts types des vertus antiques, ces deux-ci surtout qui n'ont jamais eu besoin de tromper les peuples, parce qu'ils n'étoient ni législateurs ni rois, ont rapporté toute leur sagesse instinctive aux inspirations du sommeil. Marc-

Aurèle, qui date d'hier dans l'histoire philosophique de la société, Marc-Aurèle témoigne qu'il a dû trois fois à ses songes le salut de sa vie, et le salut de Marc-Aurèle étoit celui du genre humain.

Si la perception du sommeil s'est prolongée à ce point dans les intelligences les plus puissantes d'un âge intermédiaire, quelle immense sympathie ne dut-elle pas émouvoir au berceau du monde, sous la tente du patriarche révéré, qui racontoit, en se levant de sa natte, les merveilles de la création et les grandes œuvres de Dieu, comme elles lui avoient été montrées dans le mystère du sommeil?

Aujourd'hui même, la perception du sommeil vibre encore assez long-temps dans les facultés de l'homme éveillé pour que nous puissions comprendre sans effort comment elle a dû se prolonger autrefois dans l'homme primitif, qui n'étoit pas éclairé du flambeau des sciences, et qui vivoit presque entièrement par son imagination. Il n'y a pas long-temps qu'un des philosophes les plus ingénieux et les plus profonds de notre époque me ra-

contoit, à ce sujet, qu'ayant rêvé plusieurs nuits de suite, dans sa jeunesse, qu'il avoit acquis la merveilleuse propriété de se soutenir et de se mouvoir dans l'air, il ne put jamais se désabuser de cette impression sans en faire l'essai au passage d'un ruisseau ou d'un fossé. A la place du savant qui a studieusement approfondi les secrets de l'intelligence, et qui subit toutefois cette préoccupation avec tant d'abandon, placez le pasteur des solitudes qui ne juge de la réalité des choses que par des sensations également frappantes dont il n'a jamais fait le départ, et qui a cependant remarqué en lui deux existences diverses, dont l'une s'écoule en faits matériels, sans poésie et sans grandeur; dont l'autre est emportée hors du monde positif dans des extases sublimes. Il en conclura nécessairement qu'il contient deux êtres infiniment disproportionnés l'un à l'autre, dont les attributions sont séparées par le réveil. Il s'élancera de cette seule idée à la théorie de l'âme; il pénétrera, sur la foi de ce guide que le sommeil lui donne, dans les régions les plus reculées du monde spirituel; et, s'il a de l'enthousiasme et du

génie, vous aurez un prophète, et peut-être un dieu.

Comme il n'y a rien de plus difficile et de plus périlleux à dire que ce qui n'a jamais été dit, je n'affirme pas, sans trembler, ce que je crois fermement : c'est que toutes les religions, à l'exception de celle dont la vérité ne peut pas être mise en doute, nous ont été enseignées par le sommeil.

Les narrateurs des choses insolites et merveilleuses ont conservé à la postérité le nom de certains hommes qui n'avoient jamais rêvé. N'est-il pas remarquable que ces hommes fussent des athées, et que cette liste qui finit à Lalande commence à Protagoras?

Nous redescendrons de ce principe à des applications qui ne sont pas moins nouvelles; mais ici, tous les éléments de la discussion deviendront assez sensibles pour la faire sortir de la catégorie des propositions vraies ou vraisemblables, qui n'ont pas eu le bonheur d'obtenir l'approbation de l'école, ou le sauf-conduit des académies. C'est ce que l'on appelle en France des paradoxes.

Le somnambulisme naturel, la somniloquie

spontanée, sont des phénomènes du sommeil, aussi incontestés que le cauchemar. Personne n'a jamais douté qu'il y eût des hommes qui pouvoient parler leur pensée en dormant, qui pouvoient en dormant l'exécuter, et qui en venoient à bout, grâce à l'état de puissance où le sommeil fait parvenir quelquefois les organisations les plus communes, par des moyens qui auroient échappé à la méditation du philosophe, et avec une facilité qui auroit déjoué la subtilité des adroits ou effrayé l'audace des téméraires. La mémoire des hommes et leurs livres sont pleins de semblables histoires.

Je ne crois pas qu'on puisse avancer qu'aucun de ces phénomènes, le somnambulisme, la somniloquie, le cauchemar, exclut les autres; et comme ils sont, au contraire, essentiellement congénères, il n'y aura rien de surprenant à les trouver réunis dans le même individu. Cette accumulation de facultés excentriques se sera rencontrée plus souvent dans les circonstances que j'ai supposées, c'est-à-dire dans un état de la société où l'homme ne touche aux formes générales de

la civilisation que par un très-petit nombre de points, et où l'âme, qu'un commencement d'éducation lui a révélée, n'a de développement qu'en elle, et d'exercice que sur elle-même.

Le célibataire isolé du monde entier, dont toute la pensée monte, descend, et remonte sans cesse, du troupeau de ses brebis au troupeau innombrable de ses étoiles,

La vieille femme inutile et repoussée, qui ne soutient sa pauvre vie qu'à recueillir dans les bois des racines insipides pour se nourrir, et des branches sèches pour se préserver du froid de l'hiver,

La jeune fille amoureuse et souffrante, qui n'a pas trouvé une âme d'homme pour comprendre une âme de jeune fille...

Vous verrez que ceux-là sont plus sujets que les autres à ces aberrations contemplatives que le sommeil élabore, transforme en réalités hyperboliques, et au milieu desquelles il jette son patient comme un acteur à mille faces et à mille voix, pour se jouer à lui seul, et sans le savoir, un drame extraordinaire qui laisse bien loin derrière lui tous les caprices de l'imagination et du génie !

Le voilà, cet être ignorant, crédule, impressionable, pensif, le voilà qui marche et qui agit, parce qu'il est somnambule; qui parle, qui gémit, et qui pleure, et qui crie, parce qu'il est somniloque; et qui voit des choses inconnues du reste de ses semblables, marchants et parlants, parce qu'il a le cauchemar. Le voilà qui se réveille aux fraîcheurs d'une rosée pénétrante, aux premiers rayons du soleil qui perce le brouillard, à deux lieues de l'endroit où il s'est couché pour dormir; c'est, si vous voulez, dans une clairière de bois que pressent entre leurs rameaux trois grands arbres souvent frappés de la foudre, et qui balancent encore les ossements sonores de quelques malfaiteurs. — Au moment où il ouvre les yeux, la perception qui s'enfuit laisse retentir à son oreille quelques rires épouvantables; un sillon de flamme ou de fumée qui ne s'efface que peu à peu, marque à sa vue effrayée la trace du char du démon; l'herbe foulée en rond autour de lui conserve l'empreinte de ses danses nocturnes. Où voulez-vous qu'il ait passé cette nuit de terreur, si ce n'est au sabbat? On le surprend, la fi-

gure renversée, les dents claquetantes, les membres transis de froid et moulus de courbature; on le traîne devànt le juge, on l'interroge : il vient du sabbat; il y a vu ses voisins, ses parents, ses amis, s'il en a; le diable y assistoit en personne, sous la forme d'un bouc, mais d'un bouc géant aux yeux de feu, dont les cornes rayonnent d'éclairs, et qui parle une langue humaine, parce que c'est ainsi que sont faits les animaux du cauchemar. Le tribunal prononce; la flamme consume l'infortuné qui a confessé son crime sans le comprendre, et on jette ses cendres au vent. Vous avez vu les phénomènes du sommeil vous ouvrir le ciel; maintenant ils vous ouvrent l'enfer. Si vous convenez que l'histoire de la sorcellerie est là dedans, vous n'êtes pas loin de penser avec moi que celle des religions y est aussi.

Quel homme accoutumé aux hideuses visites du cauchemar ne comprendra pas, du premier aspect, que toutes les idoles de la Chine et de l'Inde ont été rêvées?

Souvent le pasteur, préoccupé de la crainte des loups, rêvera qu'il devient loup à son

tour, et le sommeil lui appropriera ces instincts sanglants si funestes à ses troupeaux. Il a faim de chairs palpitantes, il a soif de sang, il se traîne à quatre pattes autour de l'étable, en poussant cette espèce de hurlement sauvage qui est propre au cauchemar, et qui rappelle si horriblement celui des hyènes affamées. Et si quelque funeste hasard lui fait rencontrer un pauvre animal égaré, trop jeune encore pour s'enfuir, vous le trouverez peut-être les mains liées dans sa toison, et menaçant déjà d'une dent innocente le plus cher de ses agneaux. — Ne dites pas que le loup-garou n'existe pas. La lycanthropie est un des phénomènes du sommeil ; et cette horrible perception, plus sujette à se prolonger que le grand nombre des illusions ordinaires du cauchemar, a passé dans la vie positive sous le nom d'une maladie connue de vos médecins. Je ne sais toutefois s'ils en ont reconnu l'origine, car je n'ai jamais lu un livre de médecine moderne ; mais je regretterois que cela ne fût point, parce qu'il me semble que cette théorie, approfondie par un philosophe, ne seroit pas inutile au traitement et à la cu-

ration de la plupart des monomanies, qui ne sont probablement que la perception prolongée d'une sensation acquise dans cette vie fantastique dont se compose la moitié de la nôtre, la vie de l'homme endormi.

Que si, par hasard, le monomane rentroit, en s'endormant, dans les réalités de sa vie matérielle, comme je ne suis pas éloigné de le croire, car toutes nos fonctions tendent perpétuellement à s'équilibrer, il seroit, relativement à l'exercice de sa pensée, aussi *raisonnable* que le médecin qui le soigne, si celui-ci rêve toutes les nuits. Ce qui me confirmeroit dans cette idée, c'est que je n'ai jamais vu de monomane éveillé subitement dont la première impression ne fût parfaitement lucide. Sa perception s'obscurcit en s'étendant, comme la nôtre s'éclaircit. — Qui sondera jamais, grand Dieu! ces mystères impénétrables de l'âme, dont la profondeur donne le vertige à la raison la plus assurée?

Il y a vingt-quatre ans que je voyageois en Bavière avec un jeune peintre italien dont j'avois fait la rencontre à Munich. Sa société convenoit à mon caractère et à mon imagina-

tion de ce temps-là, parce qu'il se trouvoit une douloureuse conformité entre nos sentiments et nos infortunes. Il avoit perdu quelque temps auparavant une femme qu'il aimoit, et les circonstances de cet événement, qu'il m'a souvent racontées, étoient de nature à lui laisser une impression ineffaçable. Cette jeune fille qui s'étoit obstinée à le suivre dans les misères d'une cruelle proscription, et à lui déguiser l'altération de ses forces, finit par céder, dans une des haltes de leurs nuits vagabondes, à l'excès d'une fatigue parvenue à ce point où elle n'aspire qu'au repos de la mort. Le pain leur manquoit depuis deux jours, quand ils découvrirent un trou de roche où se cacher. Elle se jeta sur son cœur quand ils furent assis, et il sembla qu'elle lui disoit : « Mange-moi si tu as faim. » — Mais il avoit perdu connoissance; et quand il lui revint assez de forces pour la presser dans ses bras, il trouva qu'elle étoit morte. Alors il se leva, la chargea sur ses épaules, et la porta jusqu'au cimetière du premier village, où il lui creusa une fosse qu'il couvrit de terre et d'herbes, et sur laquelle il planta une croix

composée de son bâton, qu'il avoit traversé de son épée. Après cela, il ne fut pas difficile à prendre, car il ne bougeoit plus. — Quelqu'un de ces événements si communs alors lui rendit la liberté : le bonheur, c'étoit fini.

Mon compagnon de voyage, qui ne conservoit à vingt-deux ans que les linéaments d'une belle et noble figure, étoit d'une extrême maigreur, peut-être parce qu'il mangeoit à peine pour se soutenir. Il étoit pâle, et, sous son épiderme un peu basané, la pâleur de l'Italien est livide. L'activité de sa vie morale sembloit s'être réfugiée tout entière dans deux yeux d'un bleu transparent et bizarre, qui scintilloient avec une puissance inexprimable entre deux paupières rouges, dont les larmes avoient, selon toute apparence, dévoré les cils, car ses sourcils étoient d'ailleurs très-beaux.

Comme nous nous étions avoué l'un à l'autre que nous étions sujets au cauchemar ; nous avions pris l'habitude de coucher dans deux chambres voisines, pour pouvoir nous éveiller réciproquement, au bruit d'un de ces cris lamentables qui tiennent plus,

comme je le disois tout à l'heure, de la bête fauve que de l'homme. Seulement il avoit toujours exigé que je fermasse la porte de mon côté; et j'attribuois cette précaution à l'habitude inquiète et soupçonneuse d'un malheureux qui a été long-temps menacé dans sa liberté, et qui jouit depuis peu du bonheur de se remettre à la garde d'un ami. Un soir, nous n'eûmes qu'une chambre et qu'un lit pour deux. L'hôtellerie étoit pleine. Il reçut cette nouvelle d'un front plus soucieux que de coutume; et quand nous fûmes dans le galetas qui nous étoit assigné, il divisa les matelas de manière à en faire deux lits, délicatesse dont je me serois peut-être avisé, et qui ne me choqua point. Ensuite il s'élança sur le sien, et, me jetant un paquet de cordes dont il s'étoit muni : — Viens me lier les pieds et les mains, me dit-il avec l'expression d'un désespoir amer, ou brûle-moi la cervelle.

Je raconte, je ne fais pas un épisode de roman fantastique; je ne rapporterai pas ma réponse et les détails d'un entretien de cette nature : on les devinera.—

— L'infortunée qui m'a dit de la manger pour soutenir ma vie, s'écria-t-il, en se renversant avec horreur et en couvrant ses yeux de ses mains..., il n'y a pas une nuit que je ne la déterre et que je ne la dévore dans mes songes...; pas une nuit où les accès de mon exécrable somnambulisme ne me fassent chercher l'endroit où je l'ai laissée, quand le démon qui me tourmente ne me livre pas son cadavre! juge maintenant si tu peux coucher près de moi, près d'un vampire!...

Il seroit plus cruel encore pour moi que pour le lecteur d'arrêter son attention sur ce récit. Ce que je puis faire, c'est d'attester sur l'honneur que tout ce qu'il a d'essentiel est exactement vrai; qu'il n'y a pas même ici cette broderie du prosateur, qui accroît les dimensions de l'idée en la couvrant de paroles, et que, si j'y ai modifié quelque chose, ce n'est pas ce qui contrarie une vaine hypothèse, abandonnée comme elle le mérite, aux amateurs d'hypothèses; mais ce qui en aggraveroit l'affreuse réalité par des détails que la plume ne peut écrire.

Cinq ans plus tard, j'abordois aux fron-

tières des Morlaques, avec un ardent desir de connoître ce peuple si curieux et si spécial, que ma destinée, toujours opposée, ne m'a pas permis de voir comme je l'aurois voulu. Je n'avois jamais raconté mon anecdote, parce que je la regardois comme une anomalie effrayante, et peut-être unique, dans la bizarre histoire de l'intelligence humaine. Quand j'eus passé les frontières de la Croatie, je m'étonnai d'apprendre que cette prétendue anomalie étoit, sur toute la face d'une grande province, une maladie endémique.

Il n'y a guère de hameaux des Morlaques où l'on ne compte plusieurs *vukodlacks*, et il y en a certains où le *vukodlack* se retrouve dans presque toutes les familles, comme le saint ou le crétin des vallées alpines. Ici, la maladie n'est pas compliquée par une infirmité dégradante qui altère le principe même de la raison dans ses facultés les plus vulgaires. Le *vukodlack* éveillé subit toute l'horreur de sa perception; il la redoute et la déteste, comme mon peintre italien; il se débat contre elle avec fureur; il recourt pour s'y soustraire aux remèdes de la médecine, aux priè-

res de la religion, à la section d'un muscle, à l'amputation d'une jambe, au suicide quelquefois; il exige qu'à sa mort ses enfants traversent son cœur d'un pieu et le clouent à la planche du cercueil, pour affranchir son cadavre, dans le sommeil de la mort, de l'instinct criminel du sommeil de l'homme vivant. Le *vukodlack* est d'ailleurs un homme de bien, souvent l'exemple et le conseil de sa tribu, souvent son juge ou son poète. A travers la sombre tristesse que lui impose la perception de souvenir et de pressentiment de sa vie nocturne, vous devinez une âme tendre, hospitalière, généreuse, qui ne demande qu'à aimer. Il faut que le soleil se couche, il faut que la nuit imprime un sceau de plomb sur les paupières du pauvre *vukodlack*, pour qu'il aille gratter de ses ongles la fosse d'un mort, ou inquiéter les veilles de la nourrice qui dort au berceau d'un nouveau-né; car le *vukodlack* est vampire, et les efforts de la science et les cérémonies de l'église ne peuvent rien à son mal. La mort ne l'en guérit point, tant qu'il a conservé dans le cercueil quelque symptôme de la vie; et comme sa

conscience, torturée par l'illusion d'un crime involontaire, se repose alors pour la première fois, il n'est pas surprenant qu'on l'ait trouvé souvent frais et riant sous la tombe : l'infortuné n'avoit jamais dormi sans rêver!

Presque toujours cette aberration mentale se borne à l'illusion intuitive du malheureux qui l'éprouve. Elle a pu aussi s'accomplir dans toutes ses circonstances, car il ne falloit pour cela que le concours du cauchemar et du somnambulisme. Là commence le domaine de la philosophie médicale, qui n'a pas remarqué deux faits bien essentiels que je regarde comme certains : — Le premier, c'est que la perception d'un acte extraordinaire, qui n'est pas familier à notre nature, se convertit facilement en rêves; — le second, c'est que la perception d'un rêve souvent répété se convertit facilement en actes, surtout quand elle agit sur un être débile et irritable. —

Ainsi, les monomanies que j'ai observées affectent ordinairement les femmes, et les femmes dont elles s'emparent sont, pour la plupart, frappées d'avance d'une extrême débilitation intellectuelle; il ne faudroit pas leur

demander en justice comment elles ont vécu, mais comment elles ont dormi, car le secret de leur crime est bien moins le secret de leur vie positive que celui de leur sommeil. C'est que la perception, je le répète, se prolonge surtout dans l'isolement, et que l'hébétation se fait une espèce de solitude où cette perception se développe sans obstacles, et finit par absorber toutes les facultés de la pensée. En veut-on une preuve singulière et sans réplique? Nos annales judiciaires n'ont heureusement fourni que deux exemples du crime incompréhensible d'anthropophagie, celui de Ferrage et celui de Léger : ces deux monstres étoient stupides et solitaires.

Les savants qui savent les langues n'ignorent pas que les anciens n'avoient qu'un mot pour désigner le *solitaire* et l'*idiot*.

En supposant établi ce prolongement indéfini des perceptions du sommeil qui fait le monomane, et je n'ai pas ici assez de place pour élaborer cette idée de manière à la porter au dernier degré d'évidence, j'arriverois à une autre théorie qui ne me paroît pas moins démontrée, celle de la propagation de ces

perceptions de la vie nocturne entre les auditeurs ou les témoins qui ont quelque disposition à se les rendre propres. Celle-ci expliqueroit l'endémie du vampirisme des Hongrois et des Morlaques, et de quelques autres aberrations de cette nature qui se reproduisent infailliblement partout où elles ont éclaté, mais avec une intensité relative, suivant les conditions infiniment modifiables du temps, du lieu, de l'âge, du sexe et de l'éducation des sujets. Le somnambulisme, la somniloquie, le cauchemar surtout, sont contagieux. Les enfants, les femmes, les malades, rêvent plus volontiers les impressions d'un rêve qui leur a été raconté, que les impressions les plus vives de la vie réelle, parce qu'il y a une sympathie plus énergique entre les sensations de l'homme endormi qu'entre les sensations de l'homme éveillé, et je n'ai pas besoin d'en dire la raison aux physiologistes. Dans notre France, et dans tous les pays où j'ai pénétré par les voyages ou par l'étude, j'ai entendu dire par le peuple que la communication du rêve *à jeûn*, c'est-à-dire tant que la perception du rêve a pu se prolonger dans l'homme

éveillé, devenoit funeste à lui ou aux autres. L'idée de l'extensibilité contagieuse de la perception du sommeil n'est donc pas précisément nouvelle, puisqu'elle est vieille comme le monde. C'est une superstition sans doute, et j'en suis persuadé; mais oserois-je vous demander quelle vérité locale n'est pas une superstition, et quelle superstition universelle n'est pas une vérité?

Je n'ai pas la prétention de rien apprendre à personne; mais on m'expliqueroit difficilement, à moi, la propagation d'une monomanie qui n'auroit pas eu le sommeil pour intermédiaire. Tous ceux qui visitoient l'antre de Trophonius en sortoient mélancoliques ou fous, quand ils y avoient dormi.

Je descends de ces hauteurs, où la société royale de médecine ne me pardonneroit pas de m'être élevé, si le bruit de mon existence pouvoit parvenir jusqu'à elle, et je retourne à mes histoires. En voici une que Fortis racontoit dans son *Voyage en Dalmatie*, une dizaine d'années avant ma naissance, et que je retrouvai, quarante ans plus tard, assez différente de la sienne en quelques points de dé-

tails, pour que je dusse imaginer qu'elle s'étoit reproduite plus d'une fois. — Les sorcières ou les *ujèstize* du pays, plus raffinées que les *vukodlacks* dans leurs abominables festins, cherchent à se repaître du cœur des jeunes gens qui commencent à aimer, et à le manger rôti sur une braise ardente. Un fiancé de vingt ans qu'elles entouroient de leurs embûches, et qui s'étoit souvent réveillé à propos, au moment où elles commençoient à sonder sa poitrine du regard et de la main, s'avisa, pour leur échapper, d'assister son sommeil de la compagnie d'un vieux prêtre, qui n'avoit jamais entendu parler de ces redoutables mystères, et qui ne pensoit pas que Dieu permît de semblables forfaits aux ennemis de l'homme. Celui-ci s'endormit donc paisible, après quelques exorcismes dans la chambre du malade qu'il avoit mission de défendre contre le démon; mais le sommeil étoit à peine descendu sur ses paupières qu'il crut voir les *ujèstize* planer sur l'oreiller de son ami, s'ébattre et s'accroupir autour de lui avec un rire féroce, fouiller dans son sein déchiré, en arracher leur proie et la dévorer avec avidité, après

s'être disputé ses lambeaux sur des réchauds flamboyants. Pour lui, des liens impossibles à rompre le retenoient immobile sur sa couche, et il s'efforçoit en vain de pousser des cris d'horreur qui expiroient sur ses lèvres, pendant que les sorcières continuoient à le fasciner d'un œil affreux, en essuyant de leurs cheveux blancs leurs bouches toutes sanglantes. Lorsqu'il s'éveilla, il n'aperçut plus que son compagnon, qui descendit du lit en chancelant, essaya quelques pas mal assurés, et vint tomber froid, pâle et mort à ses pieds, parce qu'il n'avoit plus de cœur. Ces deux hommes avoient fait le même rêve, à la suite d'une perception prolongée dans leurs entretiens, et ce qui tuoit l'un, l'autre l'avoit vu. Voilà ce qui en est de notre raison abandonnée aux idées du sommeil.

Il n'y a personne en lisant cela, si on le lit, et après l'avoir vérifié aux pages 64 et 65 du *Voyage* de Fortis, dans l'édition italienne, qui ne se rappelle que la même histoire fait le sujet du premier livre d'Apulée, qui n'étoit probablement connu ni du pauvre Morlaque, ni du vieux prêtre. Ce n'est pas

tout : cette histoire d'Apulée, qui ressemble à certaines histoires d'Homère, est rapportée dans Pline comme particulière aux peuples de la Basse-Mysie et aux Esclavons, dont je parle; et Pline s'appuie, à son sujet, du témoignage d'Isigone. Le fameux voyageur Pietro della Valle l'a retrouvée aux frontières orientales de la Perse; elle a fait le tour du globe et des siècles.

L'impression de cette vie de l'homme que le sommeil usurpe sur sa vie positive, comme pour lui révéler une autre existence et d'autres facultés, est donc essentiellement susceptible de se prolonger sur elle-même et de se propager dans les autres; et comme la vie du sommeil est bien plus solennelle que l'autre, c'est celle-là dont l'influence a dû prédominer d'abord sur toutes les organisations d'un certain ordre; c'est celle-là qui a dû enfanter toutes les hautes pensées de la création sociale, et initier les peuples aux seules idées qui les ont rendus imposants devant l'histoire. Sans l'action toute-puissante de cette force imaginative, dont le sommeil est l'unique foyer, l'amour n'est que l'instinct d'une brute,

et la libertéque la frénésie d'un sauvage. Sans elle, la civilisation des hommes ne peut soutenir de comparaison avec celle qui règle la sage police des castors et la prévoyante industrie des fourmis, parce qu'elle est privée de l'invariable instinct qui en maintient le mécanisme sublime. — Voyez ce que la réforme a fait du christianisme, en se rapprochant du principe positif! — Voyez ce que la philosophie du dix-huitième siècle a fait de la science de Pythagore et de Platon! — Voyez ce que la poétique des pédants a fait de l'art divin d'Orphée, d'Homère et de David! — Voyez ce que l'égoïsme économique et la statistique praticienne des modernes ont fait de la magnifique politique des anciens! — Voyez ce qu'ont gagné la morale et l'intelligence de l'espèce à ce monstreux *perfectionnement* représentatif, qui a tarifé la valeur individuelle du citoyen par sous et deniers, et qui feroit rougir de honte et d'indignation la plus vile des peuplades barbares! — Je ne voulois faire aucune application de ces idées à la politique; mais je ne peux me soustraire tout-à-fait aux inductions qui en sortent malgré moi.

Comme il y a deux puissances dans l'homme, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, deux âmes qui régissent, comme l'homme, les peuples dont il est l'expression unitaire, et cela suivant l'état d'accroissement ou de décadence des facultés qui caractérisent l'individu ou l'espèce, il y a aussi deux sociétés, dont l'une appartient au principe imaginatif, et l'autre au principe matériel de la vie humaine. — La lutte de ces forces, presque égales à l'origine, mais qui se débordent tour à tour, est le secret éternel de toutes les révolutions, sous quelque aspect qu'elles se présentent.

L'alternative fréquente et convulsive de ces deux états est inévitable dans la vie des vieux peuples, et il faut la subir dans tous les sens quand le temps en est venu.

Les paysans de nos villages qui lisoient, il y a cent ans, la légende et les contes des fées, et qui y croyoient, lisent maintenant les gazettes et les proclamations, et ils y croient.

Ils étoient insensés, ils sont devenus sots : voilà le progrès.

Quel est le meilleur de ces deux états? Le décidera qui pourra.

Si j'osois en dire mon avis, comme l'homme ne peut échapper par une tangente inconnue à l'obligation d'accepter et de remplir les conditions de sa double nature, ils sont tous les deux impossibles dans une application exclusive.

Le meilleur, c'est celui qui tiendroit de l'un et de l'autre, ainsi que l'homme, et tel à peu près que le christianisme nous l'avoit donné. Quand la possibilité d'une pareille combinaison n'existera plus, tout sera dit.

Dans un pays où le principe imaginatif deviendroit absolu, il n'y auroit point de civilisation positive, et la civilisation ne peut se passer de son élément positif.

Dans un pays où le principe positif entreprend de s'asseoir exclusivement au-dessus de toutes les opinions, et même au-dessus de toutes les erreurs—s'il est une opinion au monde qui ne soit pas une erreur—, il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est de se dépouiller du nom d'homme, et de gagner les forêts avec un éclat de rire universel; car une semblable société ne mérite pas un autre adieu.

M. DE LA METTRIE,

OU

LES SUPERSTITIONS.

M. DE LA METTRIE,

OU

LES SUPERSTITIONS.

« Quoique le soleil touche à la fin de son cours, il n'est pas encore jour
» chez Nyctale; gardez-vous de le réveiller.
» Son sommeil a probablement été retardé

» par les croassemens d'un oiseau de mauvais
» augure ou par les hurlements d'un chien
» perdu. Les songes qui lui sont survenus de-
» puis sortoient tous de la porte d'ivoire, et
» il attend encore ceux du matin, qui ne
» manquent jamais d'apporter d'utiles ensei-
» gnements pour la conduite de la vie. N'es-
» pérez pas l'entraîner d'ailleurs dans quelque
» divertissement, car c'est aujourd'hui ven-
» dredi, un jour fâcheux, un jour contraire
» et néfaste, *nigro notanda lapillo*. Mais voilà
» NYCTALE qui vous suit tout pensif, quoiqu'il
» ait chaussé son premier escarpin du pied
» gauche, et qu'il vienne de buter, en sortant,
» contre le seuil de sa porte. Vous avez pour
» le maîtriser quelque pierre constellée ou
» quelque talisman sympathique, puisque vous
» le décidez à prendre part à votre banquet
» dans cette maison, qui est la seule du quar-
» tier où les hirondelles n'aient pas fait leur
» nid dans les travées des fenêtres et entre les
» solives du plafond. Tout à coup cependant
» son visage se rembrunit. Ne s'est-il pas assis
» par mégarde en face du méchant miroir de
» Bohême, qu'un lourdaud de valet rompit

» l'autre jour; ou bien auroit-il trouvé son » couvert d'argenterie en croix à côté d'une » salière renversée? Je me trompe : il est oc- » cupé d'un soin vraiment sérieux, il compte » les convives un à un; et maintenant que » vous le voyez pâlir et trembler, il vient de » s'assurer pour la troisième fois qu'ils étoient » treize. A compter de ce moment il n'y a » plus de repos pour NYCTALE. Les mets les » plus délicats se changent en poison sous sa » main comme au festin des harpies, et il ne » cherche qu'un prétexte pour sortir, quand » la couronne de lumignons brûlans qui fait » pencher les mèches négligées, l'avertit heu- » reusement qu'il doit recevoir aujourd'hui à » son logis une visite ou un message. Il s'es- » quive subtilement, sans que personne ait pu » deviner la cause de sa tristesse et de son impa- » tience. NYCTALE est homme de bien, de savoir » et de bon conseil, dont les honnêtes gens font » état, qui s'est montré propre aux affaires, et » qui se porte avec prudence et fermeté dans » l'occasion, mais NYCTALE est superstitieux. »

Je disois l'autre jour, en m'appuyant d'une expression de Montaigne, qu'on ne rebattroit

jamais assez l'oreille des hommes du nom de la superstition, pour les forcer à comprendre qu'ils sont absurdes dans les acceptions qu'ils attachent aux mots, insensés dans le jugement qu'ils portent des idées, et plus présomptueux encore qu'ignorants. C'est cette fantaisie qui m'avoit décidé à charger d'un long commentaire l'étopée classique dont je viens de vous donner connoissance, et que vous seriez bien fondés à regarder comme la plus mauvaise de notre grand peintre de caractères, si je vous la donnois pour autre chose que pour un détestable pastiche.

Mais, tout réfléchi, j'aime mieux vous raconter ce que me disoit à ce sujet mon vieil et respectable ami Jacques Mauduyt, un soir de vendémiaire an VIII, que nous dînions ensemble chez Legacque, dans un cabinet particulier, car il avoit la bonté d'aimer à s'entendre causer devant moi, quoique je ne fusse alors qu'un jeune écolier très-novice en philosophie; et comme j'étois fort avide de science, j'y prenois de mon côté un singulier plaisir.

Or, si vous avez oublié M. Jacques Mau-

duyt, ce qui pourroit bien être arrivé au train que vont les réputations, je me félicite de pouvoir vous apprendre que c'étoit un homme studieux, savant, modeste, parfait d'esprit et de mœurs, qui avoit concouru tout jeune, sans sortir d'une sage et méritoire obscurité, aux travaux de l'académie de Berlin, où il fut le confrère et l'élève de Voltaire, de Maupertuis, de Forney, du marquis d'Argens, du roi de Prusse, d'une foule de gens de lettres plus ou moins célèbres dont les principaux sont ici classés par ordre de talens; et qu'il exerçoit, à l'époque dont il est actuellement question, les honorables fonctions de président d'une école centrale, dans laquelle je me formois, sans le savoir, à grossoyer des feuilles bonnes ou mauvaises pour la *Revue de Paris*, quand je ne serois plus d'âge à commencer l'apprentissage d'un métier plus utile et plus sûr.

Un jour donc qu'il me donnoit à dîner chez le Lointier du directoire, sur la terrasse des Tuileries : — Voici qui mérite attention, me dit-il quand il fut arrivé au troisième ou quatrième chapitre de la carte. J'écoutois de toutes mes oreilles, parce que c'étoit le moment où

il avoit coutume de développer devant moi toutes les richesses de son érudition et de sa mémoire.

— Manges-tu du pigeon roti? — reprit-il en consultant ma pensée d'un regard scrutateur.

Je ne sais quel effet auroit produit sur vous une pareille question ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut pour moi l'objet d'une de ces opérations de l'esprit qui s'exécutent spontanément, mais d'une manière très-logique, dans l'intelligence, et qui la tiennent comme suspendue un moment sur un nouvel abîme qu'elle vient de découvrir dans le monde moral.

Non, je ne mange pas du pigeon rôti.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé du pigeon rôti.

Pourquoi ne mangerois-je pas du pigeon rôti si on en servoit maintenant?

Quel mal y a-t-il à manger du pigeon rôti?

De cet enchaînement de pensées je ne livrai à M. Mauduyt que la solution matérielle du problème. Je restai indécis sur les motifs déterminants de ma réponse, ou plutôt je n'essayai pas même de les débrouiller.

— Non, monsieur, répondis-je à M. Mauduyt en rougissant un peu, je ne mange pas de pigeon.

— Alors, continua-t-il avec une intention marquée de m'embarrasser, nous pourrons nous faire servir, si cela te convient mieux, un salmis d'hirondelles ou une brochette de moineaux.

— Eh! qui s'est jamais avisé, m'écriai-je, de manger des moineaux à la brochette et des hirondelles en salmis?

—Ce n'est pas l'usage, continua M. Mauduyt, quoique la chair de ces petits animaux soit fine, délicate, exquise et d'une facile digestion. Mais tu ne m'a pas dit si cette répugnance te vient du défaut d'habitude, ou si elle est systématique. —

Puis il se retourna du côte du garçon qui nous servoit, et lui demanda, sans m'interroger davantage, la moitié d'une poularde au cresson.

— C'est ce que j'ignore entièrement, repartis-je, car je n'y ai jamais réfléchi. Ce n'est peut-être qu'un caprice.

— Voilà ce qui te trompe, dit-il. Le ca-

price est une explication bonne pour les esprits paresseux qui ne prennent pas la peine de chercher en eux-mêmes une explication plus rationnelle de leurs choix et de leurs résolutions. L'arbitre de l'homme ne s'arrête jamais à un dessein sans y être porté par quelque mouvement qui lui est propre et qui résulte, ou de son instinct naturel, ou de l'instinct auxiliaire que lui a fait son éducation, ou de l'empire d'un raisonnement occulte qui s'est développé en lui à son insu, mais dont il retrouveroit, en s'étudiant soigneusement, les principes et les corollaires.

— Cela est probable, répondis-je tout haut; — mais, ajoutai-je en moi-même, voilà bien de la philosophie à propos de l'usage de manger du pigeon !

— Cela est si probable que cela est sûr. Le pigeon, l'hirondelle et le moineau sont les hôtes volontaires de la maison de l'homme. On croiroit que la nature les a produits tout exprès pour entretenir dans sa pensée le souvenir de son premier état, et pour ne pas lui laisser perdre de vue ses anciens rapports avec le reste du monde créé. Ils ne sont pas ses

vassaux par droit de conquête; seulement ils aiment à vivre dans les bâtiments qu'il a édifiés, et y accourent à l'envi comme s'ils étoient faits pour eux. Ils l'enchantent des grâces variées de leur vol, de leurs chants et de leurs couleurs, car le pigeon plane avec élégance et avec noblesse, il roucoule tendrement, il déploie au soleil les richesses de sa robe nuée de mille reflets, il reproduit tous les jours sous nos yeux ces miracles d'amour et d'inconsolable constance dont les poètes sont obligés de lui emprunter le modèle. L'hirondelle, au vêtement plus sévère, comme il convient à une exilée, file, s'égare et disparoît dans l'air. Elle va au loin pour nous préparer à la perdre; elle vient de loin pour nous consoler par l'idée de la revoir. Elle ne sait que susurrer et se plaindre, et son murmure inquiet ressemble à des pleurs, parce qu'elle a le soin d'une famille. Tu sais de quels enseignements elle est chargée pour nous : elle annonce la pluie, elle annonce le beau temps, elle annonce le deuil de l'année, elle annonce le retour de la bonne saison; elle porte sur ses ailes noires le calendrier du laboureur. C'est elle qui ap-

prit à nos pères l'art de l'architecture rustique ; c'est elle qui apprend à nos filles les sollicitudes et les joies de la maternité. Le moineau, habillé comme un simple paysan pauvre, mais robuste, de bonne humeur, et tout dispos pour une fête, le moineau, vif, indiscret, curieux, pétulant et bouffon, vole, sautille, bondit au milieu de nos troupeaux et de nos enfants. Il babille, il jargonne, il siffle, il porte partout la gaieté. Libre habitant du toit domestique, où il paie sa bienvenue en plaisirs, on lui doit tout ce qu'il dérobe, on lui donne tout ce qu'il demande, et il le sait si bien qu'il ne manque jamais, quand la neige couvre la terre où dorment les semences que nous lui avons confiées, de venir frapper du bec, avec un air résolu, à la vitre de la salle à manger, pour réclamer les miettes du festin. En vérité, n'imagines-tu pas que le premier homme qui fit servir sur sa table le pigeon de ses tourelles, l'hirondelle de ses corniches et le moineau de ses murailles, viola outrageusement les saintes lois de l'hospitalité?

— Je sais maintenant, lui répondis-je, pourquoi je ne mange point de pigeons, d'hi-

rondelles ni de moineaux; et je tiens que c'est un crime qui prend place tout de suite après celui de l'anthropophage!...

— Il en est de cette idée comme de presque toutes celles que la pratique des honnêtes gens t'a inculquées depuis l'enfance, et dont tu n'as pas encore développé le sens mystérieux dans ta petite cervelle, car je doute qu'il se soit accrédité parmi les peuples quelque prétendu mensonge qui ne soit pas fondé sur une vérité morale fort essentielle. Aurais-tu entendu parler par hasard de M. de La Mettrie?

— Il n'est personne qui n'ait entendu parler de M. de La Mettrie. C'étoit l'athée à titre d'office du roi de Prusse, précisément comme Bébé étoit le nain du roi de Pologne.

— Athée en toutes choses, reprit M. Mauduyt : médecin qui ne croyoit pas à la médecine; moraliste qui ne croyoit pas à la vertu; psychologiste qui ne croyoit pas à l'âme; courtisan qui ne croyoit pas à la royauté. Je l'ai vu entrer plus d'une fois, par une chaude journée de l'été, dans le cabinet de Frédéric, se laisser tomber sur un canapé après un petit salut assez brusque, camper ses pieds pou-

dreux sur un tabouret, jeter sa perruque sur un fauteuil, se débarrasser de sa cravatte, et s'éventer sans façon de son mouchoir de poche, pendant que le despote philosophe rioit à part et entre ses dents de ses sottes incartades. C'est que l'athée du roi se trompoit un peu sur ses véritables attributions à Potsdam. Les temps étoient changés, et non pas les choses, depuis Brusquet et Langeli. La Mettrie se croyoit l'égal de son maître, et il n'en étoit que le fou.

Tout fou qu'il étoit, il entroit, je pense, quelque secrète combinaison dans son extravagance. La Mettrie avoit du bon ; je le connoissois fort peu, mais je préférois de beaucoup son entretien au verbiage diffus du directeur général de l'académie et à l'expansion cynique du vieux Formey, l'étourdi le plus fécond en *spropositi* que j'aie entendu de ma vie. L'originalité vraie ou fausse de La Mettrie étoit du moins féconde en aperçus piquants et nouveaux, en paradoxes ingénieux qu'il savoit énoncer d'une manière saisissante, et qui, après avoir fait sourire la raison, lui laissoient toujours à penser. Il avoit le bonheur de se

convaincre de ses idées en les développant; et comme il n'étoit pas dénué d'une certaine verve d'imagination, il s'élevoit souvent jusqu'à l'éloquence quand il étoit contredit. La bizarrerie est un fâcheux travers de l'esprit; mais les hommes bizarres, et tu auras plus d'une occasion de t'en apercevoir, ont un immense avantage dans la conversation sur les hommes simplement sensés. Ils n'ennuient presque jamais. — Dans je ne sais quelle occasion où nous devions rejoindre le roi à quelques journées de Berlin, je proposai à La Mettrie de partir avec moi le lendemain à frais communs.

— C'est demain vendredi, répondit-il, et je ne me mets pas en route le vendredi. Pour samedi je suis des vôtres.

Je le regardai fixement pour m'assurer qu'il ne plaisantoit pas. Il étoit fort sérieux.

Nous partîmes le samedi. Le hasard avoit réuni à la couchée deux ou trois voitures suivant la cour. Je m'étois arrangé pour souper à table d'hôte.

— C'étoit aussi mon intention, me dit La Mettrie; mais je viens de vérifier que ces

messieurs seroient onze ; nous ferions treize à nous deux, et nous souperons chez nous, s'il ne vous convient mieux que je soupe seul, car je suis bien décidé à ne pas m'asseoir à une table de treize couverts, quand il me sera possible de faire autrement.

Je souris et je fis servir dans ma chambre. Il la parcourut d'un coup d'œil à la clarté des flambeaux qui nous précédoient.

— Une araignée! s'écria-t-il en tirant sa montre d'un air soucieux — Bon, bon, reprit-il aussitôt, le soleil n'est pas tout-à-fait couché.

Il prit ensuite sa place, après avoir rétabli soigneusement le parallélisme symétrique de sa fourchette et de son couteau, qui étoient tombés en croix l'un sur l'autre de la main du domestique. — Nous restâmes long-temps sans rien dire. Je ne pouvois voir dans les circonstances qui m'avoient frappé que le caprice d'un esprit singulier ou l'ironie trop prolongée d'un esprit supérieur qui se joue des folles erreurs du vulgaire, en les exagérant à dessein ; mais, comme j'avois à cœur de m'éclaircir de ce doute, je rompis enfin le silence :

— Pourrois-je vous demander sans indiscrétion, mon cher confrère, dis-je à La Mettrie, pourquoi vous ne vous mettez jamais en route le vendredi, si toutefois ce que vous m'en avez dit l'autre jour est autre chose qu'un prétexte en l'air ou qu'un malin persiflage?

— Il n'y a rien de plus vrai, répondit La Mettrie, et je vous en dirai volontiers la raison. Je ne ferai pas valoir l'autorité des vieilles traditions de tous les pays sur la fatalité des jours: elle est universelle, elle est probable, elle s'appuie sur des exemples tellement multipliés qu'ils lui donnent presque la certitude de l'histoire. Mais vous savez que je n'admets, en matière de raisonnement, que ce qui repose sur des faits sensibles. Je ne vous demanderai pas s'il est des jours de votre vie dont vous voyez revenir l'anniversaire avec douleur, au bout d'un quart de siècle que vous avez déjà vécu; mais s'il en étoit autrement, vous ne seriez pas homme, ou vous ne seriez pas digne de l'être. Il faut seulement que vous admettiez que ce sentiment naturel à l'individu n'est pas moins naturel à l'espèce, et qu'il y a des anniversaires

calamiteux dans l'histoire des nations comme dans celle de l'homme. Eh bien! avez-vous réfléchi quelquefois sur ce qui s'est passé aux yeux de la terre, il y a plus de dix-sept siècles, dans le petit pays de Judée, et dont l'impression s'est perpétuée jusqu'à nous, surtout chez les classes naïves de la société, à travers une soixantaine de générations? Si vous l'avez oublié, je vous dirai ce que c'étoit. Il y avoit un homme alors, un pauvre et digne homme, un ouvrier nazaréen, qui avoit lu avec fruit dans son enfance, qui avoit voyagé pour s'instruire et pour cacher sa vie, qui avoit pénétré le secret moral de tous les mythes des religions surannées, et qui revenoit après vingt ans dans le pays de ses pères à la tête d'une douzaine de sages aussi misérables que lui, proclamer le premier la vérité en face de toutes les tyrannies et de toutes les religions de l'ancien monde. Ce n'étoit pas une petite affaire, car on n'a jamais révélé aux esclaves qu'ils étoient les égaux de leurs maîtres, sans leur donner l'envie de s'en faire des esclaves; mais il enveloppoit ses leçons d'une morale si conciliante et si douce que

les plus superbes et les plus irrités se laissoient façonner, en dépit d'eux-mêmes, à l'indulgence de sa pensée. Il ne fut tiré qu'une épée dans son histoire, et il l'a maudite. Les riches de la terre se soulevèrent contre lui, l'aveugle populace le chargea d'ignominies, les prêtres le firent fouetter de verges, et il se trouva, comme cela se trouve toujours, un traître pour le vendre et des juges pour le condamner. On le pendit un vendredi entre deux voleurs, auxquels il adressoit en mourant des paroles d'amour et de charité, de la bouche qui venoit de pardonner à ses bourreaux. Ce fut un grand malheur pour le genre humain, qui ne méritoit d'ailleurs ni une telle loi ni une telle victime, mais dont il auroit avancé les affaires de plus de deux mille ans s'il avoit vécu âge d'homme, comme sa bonne constitution et ses bonnes mœurs sembloient le lui promettre. On refera bien des révolutions avec ses principes, mais j'ai peur qu'on n'en fasse plus avec ses sentiments, et c'est ce qui imprimera aux révolutions à venir une tache indélébile de scandale et de frénésie. Vous reconnoissez l'homme dont je vous parle, et

vous savez que je ne crois pas sa divinité plus légitime que celle d'aucun des innombrables dieux d'Alexandre Sévère, mais ce n'est pas ma faute; et quand nous ferons un dieu à la majorité, comme un académicien de Berlin, sous le bon plaisir du roi de Prusse, il faudra bien se garder d'en prendre un autre que le charpentier de Bethléem.

— Vendredi ! continua La Mettrie avec exaltation, vendredi à jamais exécrable, où le généreux patron de l'humanité souffrante a rendu son dernier soupir dans l'opprobre et dans les tortures ! Vendredi fatal, où le soleil auroit dû réellement se voiler de ténèbres, comme le racontent les historiens ecclésiastiques, s'il avoit été autre chose qu'un soleil, c'est-à-dire qu'une masse inorganique, insensible aux douleurs de notre matière organique et sensible ! Vendredi qu'il faudroit effacer du nombre des jours, suivant l'expression de Job, sauf à doubler un autre jour de la semaine, s'il y en avoit un qui fût pur de crimes ! Oh ! qu'il meure éternellement le vendredi où le juste est mort, emportant avec lui dans son suaire toutes les vertus de

l'espèce et toutes ses libertés! — Ne pensez-vous pas d'ailleurs, mon ami, que ce soit assez de la conviction amère et profonde de cent millions de familles qui gémissent tous les vendredis sur la mort du Christ, depuis Berlin jusqu'au Japon, pour exciter dans une âme d'homme quelque triste sympathie? Vous n'oseriez sourire dans la famille affligée où la petite fille pleure la perte de sa poupée, et la grand'maman la mort de son sapajou, et vous seriez sans compassion pour les regrets de cette famille immense qui pleuroit hier sur la mort d'un Dieu ! Quant à moi, pour prendre part aux angoisses de tant d'âmes navrées, je n'examine pas si elles sont fondées en raison, mais si elles sont vives et sincères ; et voilà pourquoi je n'entreprends rien le vendredi.

J'écoutois émerveillé cette déclamation de La Mettrie, dont je n'ai pas retranché un mot, parce que je voulois, avant tout, te donner une idée des formes habituelles de sa logique et de son élocution, pour t'épargner la peine de lire les ouvrages inutiles ou dangereux qu'il a laissés, et dont le moindre dé-

faut est d'être écrits sans goût, sans critique et sans conviction. Je tâcherai d'être plus laconique dans le reste de mon récit.

— C'est sans doute la même idée, lui dis-je, qui vous fait répugner à voir l'image de la croix figurée par une fourchette et un couteau? Ces deux superstitions — passez-moi le mot — se touchent du moins de fort près dans l'imagination du peuple.

— La même idée et d'autres encore, repartit La Mettrie. Image d'un supplice parricide que la populace de Jérusalem a fait subir au plus sage et au plus doux des philosophes; image plus vivante et plus commune d'un supplice moderne, horrible dans sa cruauté quand il est infligé au coupable, et pour lequel l'indignation n'a pas assez d'anathèmes quand il frappe l'innocent, comment voudriez-vous que cette croix odieuse n'attristât pas pour moi l'appareil du repas où deux amis viennent échanger leurs pensées, et goûter le plaisir d'être ensemble? Si je fuis la croix au théâtre sanglant de nos exécutions homicides, pourquoi me condamnerois-je à la retrouver dans l'intimité du souper? Ce

n'est pas tout. Cette figure hideuse est choquante pour un œil amoureux de l'ordre, qui se complaît au repos d'une image régulière, et qu'offusque et révolte la confusion des lignes superposées. Il faut que cet instinct nous soit bien naturel, puisque Pythagore en a fait une des bases de sa philosophie; et c'est pourquoi toutes les théogonies s'accordent à voir l'emblème de la divinité dans le triangle parfait, depuis les bergers astronomes jusqu'aux théologiens scolastiques, depuis le *delta* des Grecs jusqu'à la trinité de Tertullien et de Bossuet. Notre goût universel pour les équilatères et pour les parallèles est d'ailleurs le principe fondamental des beaux-arts, et l'homme qui ne le comprendroit pas seroit inférieur à l'abeille même, si invariable dans la construction uniforme de son pentagone. Oui, je conçois qu'un génie chagrin, que cette anarchie linéaire et cette violation du parallélisme affligent trop amèrement soit réputé superstitieux; mais je soutiens qu'une organisation que ne remue pas un peu ce barbarisme de laquais n'a rien au-dessus de la brute.

— Avec cette facilité d'émotions et de sou-

venirs, mon cher philosophe, il ne vous sera pas malaisé de m'expliquer votre antipathie pour le nombre treize, que le peuple, avec son expression pittoresque et figurée, appelle le *point de Judas?*

— Il vous fait horreur comme à moi, et j'en rends grâces à votre raison. N'est-il pas pénible de se rappeler, dans une société de treize hommes, composée par le hasard, que, dans un nombre pareil de frères choisis par le juge le plus intelligent du cœur humain qui ait jamais existé, il se trouva un bandit capable de livrer aux bourreaux son bienfaiteur, qu'il regardoit comme son Dieu? Quel sentiment doit s'éveiller en vous alors, à la vue de vos convives? Le moins qu'on puisse se demander, c'est lequel seroit, au besoin, délateur et assassin? Ce nombre se soustrait d'ailleurs à toutes les idées d'ordre, car il exprime le premier des chiffres extra-numéraux du calcul duodécimal, dont le type est emprunté, comme vous le savez, aux douze *lignes* des phalanges de nos quatre doigts, qui sont représentées à leur nombre concret par le cinquième doigt ou par le *pouce*. Or, ces chiffres

hétéroclites répugnent à notre esprit de méthode et d'harmonie, comme les lignes qui se détournent de la perpendiculaire. Mais ce n'est pas tout que cela. Les calculs de la probabilité de la vie nous ont prouvé que, sur treize hommes de différens âges qui s'égayent autour d'une table, la nature en doit un tous les ans à la mort, sauf le bonheur de la chance. Dans un nombre plus grand, ce sentiment s'atténue; il se perd dans la multitude, il a ici tout le rigorisme d'une proposition arithmétique et toute l'exigence d'un problème qui attend sa solution. Le cadavre est assis au banquet, comme aux fêtes des Egyptiens. Qu'un tyran qui pousse un million d'hommes à la conquête de la Grèce réfléchisse douloureusement sur le destin qu'aura subi avant un siècle cette brillante génération de soldats, vous le comprenez: et vous voulez que je me réjouisse à la table ronde où j'échange, entre mes camarades de vie et d'habitudes, un toast d'espérance et de plaisir, que dans un an je ne rendrai plus à tous, ou qui ne me sera plus porté par personne!

— Ma foi, docteur, lui dis-je, ce n'est pas

moi qui serai si exigeant maintenant. Je passe condamnation sur tout; mais je parierois cent contre un que vous n'aurez pas aussi bon marché de moi sur l'apparition d'une araignée après le soleil couché. J'avoue qu'une araignée est un animal fort désagréable à voir; mais je suis un grand sot si l'heure y fait quelque chose.

— Attendez, répondit La Mettrie en riant; ne faisons pas si légèrement les honneurs de notre esprit, et surtout ne pariez pas, car vous pourriez perdre. Le peuple est l'élève du temps passé, et la superstition en est la philosophie; ils sont plus savants que vous et moi sur ces matières. — Vous n'ignorez pas que la nombreuse nation des araignées se distribue en différents corps d'arts et métiers, voués à des industries diverses, mais également hostiles, et parmi lesquels on distingue des filandières, qui saisissent leur proie dans des réseaux comme l'oiseleur, et des chasseresses, qui la poursuivent partout où elle peut se trouver, comme le chien courant; celles-ci exécutent leurs évolutions dans la maison du pauvre à la piste des insectes nocturnes, et

leur rencontre clandestine, aux heures de l'absence du soleil, n'a rien d'alarmant pour l'observateur. Il en est autrement de celles qui tendent leurs filets pendant le jour aux mouches des appartements et aux myriades de petits volatiles qui dansent dans un rayon du midi. On ne les voit s'éloigner du trou qu'elles habitoient que lorsqu'elles y sont fatiguées par l'obsession de la chambrière dont le balai a brisé plus d'une fois leur tissu industrieux, et cette transmigration s'opère bientôt après, quand il leur reste encore le temps de suspendre ailleurs la trame où leur gibier vient se prendre. L'araignée que j'ai remarquée en entrant, et que vous trouveriez maintenant à la même place, car la lumière artificielle de l'homme fascine presque tous les animaux, appartient à cette habile tribu d'araignées stationnaires qui veillent patiemment au-dessus de leur piége, comme un bourgeois de campagne aux gluaux de sa pipée ou un braconnier à son affût; et je n'ai pas été étonné, en y réfléchissant un peu, qu'elle courût contre son usage, à la manière des Bédouins, sur ces murailles où elle n'a rien à faire, notre

installation dans votre chambre ayant dû être précédée de quelque mesure de propreté tardive et paresseuse, assez inaccoutumée dans ces taudis. Quand le soleil est couché, le vagabondage de cette voyageuse dépaysée n'a plus de signification naturelle. Ce n'est plus l'heure du travail ni celle du guet. Il indique alors quelque perturbation inconnue dans son étroit domicile. Vous ne coucheriez pas volontiers dans une vieille maison d'où les rats s'enfuient par légions, parce que vous savez que ce phénomène a toujours annoncé la chute prochaine du bâtiment. Je ne vous expliquerai point les circonstances toutes matérielles qui les en avertissent, et qui se présentent d'elles-mêmes à votre esprit. N'en est-il pas de même de l'araignée?.....

— De l'araignée, plus intelligente encore et plus irritable, dis-je en l'interrompant; de l'araignée, si sensible aux moindres ébranlements qu'à la vibration d'un instrument ou d'une voix qui fait frémir sa toile, elle se précipite, ou plutôt se laisse tomber au centre où convergent tous ses rayons, ce qui lui a valu assez ridiculement, selon moi, la réputation de

musicienne. Je conçois aisément que, dans la case étroite dont les parois la pressent de toutes parts, elle soit prévenue long-temps avant l'homme de l'accident qui menace sa demeure.

—Puisque vous prenez à votre compte cette superstition du peuple en la développant, reprit La Mettrie, je n'ai plus besoin de la justifier. Je me contenterai d'ajouter qu'il n'est pas bien prouvé que la prescience de l'araignée se borne à lui annoncer l'accident dont nous parlions. Nous n'avons pas compté tous les sens et tous les instincts secrets qu'elle peut avoir acquis, selon sa nature, pour la conservation de son espèce. Exposée, dans les interstices de la cloison ou sous le chaume des masures, aux dangers de toute espèce qui assiégent incessamment les habitations précaires des pauvres gens, qui nous dit qu'elle n'est pas avisée par quelque organe inconnu des lents progrès d'un incendie qui se cache encore, comme les oiseaux de marine ou comme nos amies les hirondelles, de la tempête qui dort, dans une nue à peine visible, au milieu d'un pur horizon ?

— Il faudroit ignorer les mystères les plus communs de l'organisation des animaux, répondis-je à La Mettrie, pour nier cette possibilité, qui a même à mes yeux tous les caractères de la vraisemblance ; mais puisque nous voilà aux hirondelles, dont je ne conteste pas l'infaillible prévoyance, attestée déjà par Virgile, m'expliquerez-vous aussi aisément le ridicule préjugé populaire qui leur attribue une heureuse influence sur le bonheur intérieur des maisons où elles daignent bâtir leurs nids?

— Beaucoup plus aisément, me dit le philosophe; et vous m'épargneriez cette explication, si vous aviez pris la peine de la chercher un instant vous-même. Heureuse, et mille fois heureuse la maison aux nids d'hirondelles! Elle est placée, entre toutes les autres, sous les auspices de cette douce sécurité dont les âmes pieuses croient avoir obligation à la Providence. Et en effet, sans chercher dans l'hirondelle un instinct merveilleux de prophétie que les poètes lui accordent un peu trop libéralement, n'est-il pas permis de supposer du moins qu'elle n'est point privée de l'instinct commun à tant d'autres espèces, qui

leur fait deviner le séjour le plus assuré d'une famille en espérance? Ne craignez pas qu'elle se loge sous la paille inflammable d'un toit champêtre ou sous les fragiles soliveaux d'une baraque nomade! Elle a si grand'peur des mutations qui bouleversent nos domiciles d'un jour, qu'on la voit se fixer de préférence aux édifices abandonnés dont nous nous sommes fatigués de remuer les ruines, et que n'inquiète plus le mouvement d'une population turbulente. Les hommes n'y sont plus, dit-elle, et elle construit paisiblement sa demeure au lieu qui a déjà vu passer plus d'une génération sans s'émouvoir de leurs ébranlements. Si elle redescend aux villes et aux campagnes, elle ne se fixe qu'à la maison paisible où nul bruit ne troublera sa petite colonie, et à l'abri de laquelle la hutte solide qu'elle s'est si soigneusement pratiquée peut subsister assez long-temps pour lui épargner l'année prochaine de nouveaux labeurs. Si vous l'avez observée, notre hirondelle se prévient volontiers en faveur des figures bienveillantes; elle se fie, comme une étrangère de lointain pays, aux procédés du bon accueil; elle aime

qu'on ne la dérange pas, et s'abandonne à qui l'aime. Je ne suis pas sûr que sa présence promette le bonheur pour l'avenir, mais elle me le démontre intelligiblement dans le présent. Aussi je n'ai jamais vu la maison aux nids d'hirondelles sans me sentir favorablement prévenu en faveur de ses habitants. Il n'y a là, j'en suis sûr, ni les orgies tumultueuses de la débauche, ni le fracas des querelles domestiques. Les valets n'y sont pas cruels; les enfants n'y sont pas impitoyables; vous y trouverez quelque sage vieillard ou quelque tendre jeune fille qui protége le nid de l'hirondelle, et j'irois, un million sur la main, y cacher ma tête proscrite, sans souci du lendemain. Les gens qui ne chassent pas l'oiseau importun et sa couvée babillarde sont essentiellement bons, et les bons sont heureux de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

— Vous vous appropriez de si bonne foi et avec de si bonnes raisons toutes ces croyances du vulgaire, que je serois étonné de vous trouver des objections contre la superstition la plus universelle du genre humain. Cepen-

dant, je n'ai surpris en vous qu'un sourire de pitié et un léger haussement d'épaule, quand le garçon de l'auberge a renversé tout à l'heure la salière sur la table. Voilà au moins un préjugé dont votre philosophie ne daigne pas absoudre le peuple?

— Un préjugé! s'écria La Mettrie, un préjugé! répéta-t-il en insistant énergiquement sur le mot. Savez-vous, mon ami, ce que c'est qu'un préjugé? C'est, ainsi que l'indique son nom, une chose qui étoit jugée avant nous, un principe consacré par l'aveu unanime des nations, et contre lequel il ne reste d'arguments que dans la tête d'un rêveur étourdi et suffisant qui se croit appelé à casser sans nouvel appel les arrêts de l'expérience. Vous ne vous êtes pas trompé sur le mouvement que m'a fait éprouver la maladresse brutale de ce maroufle; mais vous en avez mal saisi l'interprétation. Ce pauvre diable, qui n'est peut-être pas méchant de sa nature, fera nécessairement une mauvaise fin. Il est marqué d'une prédestination fatale, dont l'accomplissement ne peut faillir : il a renversé la salière.

— En vérité! m'écriai-je à mon tour, en restant immobile de stupéfaction.....

— Vous n'avez pas remarqué qu'à son entrée dans la chambre, il avoit lourdement heurté du pied contre la traverse d'un pouce de hauteur qui garnit la porte, et qu'il tenoit la salière de la main gauche, quoiqu'il ne soit pas gaucher. Quiconque n'a pas prévu l'obstacle qui se présente devant son pied, dans une maison qu'il pratique depuis long-temps, n'en doit jamais prévoir aucun. Il manque de mémoire pour se souvenir des accidents, et de jugement pour s'y soustraire; il ne jouit pas même de la finesse de tact qui dédommage une rosse aveugle de la perte d'un de ses sens. Les Romains rentroient chez eux quand ils avoient buté en sortant, et c'étoit une précaution fort bien entendue contre les événements de la journée. Un homme qui bute a mal dormi, ou se porte mal, ou se trouve dans un état fortuit de préoccupation qui le livre à tous les dangers. S'il emploie sa main gauche, sans y être exercé, à des soins qui exigent de la précision et de la délicatesse, il achève de me révéler le défaut radical de sa malheu-

reuse organisation. Il joint à l'imprévoyance grossière d'un automate l'insolente confiance d'un sot. Toutes les chances favorables de la vie appartiennent à la prévoyance et à la dextérité; car l'habileté n'est que la dextérité de l'esprit. Comme la main est l'outil essentiel de la fortune, l'infortune est le lot infaillible de l'homme disgracié qui manque d'adresse et d'exactitude dans les opérations matérielles de la main. Les latins étoient si pénétrés de cette idée, qu'ils n'avoient qu'un mot pour représenter ce qui est gauche et ce qui est sinistre; et je pose en fait qu'on pourra reconstruire, par la seule étymologie des mots, tout l'édifice de la sagesse humaine, quand nos stupides logomachies auront achevé de le ruiner. Quoi qu'il en soit, vous me citerez d'ici à demain, si vous consultez vos souvenirs, des sourds, des borgnes, des boiteux, qui sont devenus de grands hommes, des artistes recommandables, d'illustres citoyens, d'heureux pères de famille, et je vous avoue que je suis encore à en trouver un qui soit né manchot.

Quant au présage fâcheux qu'on peut tirer du renversement de la salière, continua

La Mettrie, c'est une question plus commune et plus facile, et je doute, à vrai dire, que vous me l'ayez proposée sérieusement. —

Comme j'insistois par un sourire qui témoignoit probablement que ma conviction n'étoit pas complète, il poursuivit en ces termes :

—Le sel a été dans tous les temps l'emblème de la sagesse, et je ne vous dirai pas aujourd'hui pourquoi; mais je sais qu'un emblème est une raison, et qu'on n'y portera jamais d'atteinte qui n'aille derrière lui blesser une vérité. C'est au point que je partagerois volontiers la prévention désobligeante du peuple contre une jeune fille qui a omis le sel dans le service de la table; car il est rare qu'on se souvienne d'un devoir de conduite quand on a l'esprit assez négligent pour en oublier la figure. L'usage du sel n'est pas circonscrit comme celui du pain; il est de première nécessité partout où il y a une famille, et c'est pour cela qu'il est devenu le signe de l'hospitalité parmi ces tribus ingénues ou ingénieuses que nous appelons sauvages. L'action de répandre le sel indique chez elles le refus de protection et d'amitié à des étrangers suspects, en qui on

redoute des ravisseurs et des assassins; et cette pensée m'attristeroit à un festin de Lucullus, dans le cabinet d'Apollon. Vous ne voyez ici que la balourdise d'un mal-appris de valet, et je suis de votre avis ; car cet affront indirect d'un hôte mercenaire n'est pas le fait de sa volonté. Mais serez-vous sans commisération envers l'être disgracié qui ne sait ni se servir de son pied pour éviter le heurt du seuil, ni se servir de sa main pour trouver le juste équilibre d'une salière, ni se servir de la portée et de l'exercice de son rayon visuel pour la mettre à peu près à sa place ? L'infortuné n'a plus qu'à s'aller pendre, s'il lui reste assez de sens pour calculer l'action d'un corps qui gravite au bout d'une corde, et dont la pesanteur s'augmente en raison du carré de sa vitesse.— Et si vous parcourez, dans votre pensée, l'interminable série des accidents plus difficiles à éviter que peut occasioner sa pétulante étourderie, n'éprouverez-vous aucune sympathie pour une pauvre famille qui a de tels domestiques? — Pour moi, je ne craindrois pas d'assurer que la maison où l'on renverse le plus souvent le sel est de toute nécessité la

plus malheureuse du monde, parce que c'est celle où l'on a le moins d'ordre, d'économie, d'adresse et de prévoyance, et que les choses que je viens de dire sont les principaux éléments du bien-être des ménages!

— Il n'y a rien de plus véritable, mon bon ami, et j'admets d'avance la même interprétation pour le fâcheux pronostic que les bonnes femmes tirent de la rupture d'une glace.

— Ce présage est encore plus grave, reprit La Mettrie, parce qu'un miroir, fixé entre des châssis solides, est bien moins sujet aux hasards, et que l'éclat de son poli avertit de fort loin la vue des plus distraits. Sa matière oppose d'ailleurs une résistance suffisante aux percussions légères, et on ne le brise guère sans user de violence. Or, on ne peut attendre que d'affreux malheurs partout où l'imprudence et la gaucherie se compliquent avec la force et le pouvoir. On étendroit ce principe à des applications plus importantes, et l'histoire prouveroit qu'il est de mise dans l'économie des états comme dans celle du foyer; mais je vous dois une autre observation qui s'éloignera moins de notre sujet : c'est qu'il

étoit tout naturel que les lésions du miroir réveillassent une idée de fatalité dans l'imagination des hommes qui se sont transmis ces vérités d'expérience et de sentiment, que les philosophes ignorants appellent des superstitions. La répétition limpide et correcte de l'image de l'homme a par elle-même quelque chose de fantastique, singulièrement propre à frapper les esprits d'une sorte de vertige; et la mutilation qui multiplie l'effet du miroir en détruisant son unité produit, de l'aveu de tout le monde, un effet qui sort de l'ordre des sensations communes. Ceci n'est pas seulement une superstition, pour me servir de leur langage, c'est une impression.

— Je l'avois éprouvée sans m'en rendre raison, répondis-je à La Mettrie, mais vous m'avez fait revenir de l'habitude des jugements précipités, et j'oserois à peine vous proposer de regagner maintenant le salon des onze convives, puisque notre souper est fini, si la mêche de nos chandelles, qui plie sous un chapelet de disques ardents, ne m'annonçoit pas que le cercle de la table d'hôte a dû s'agrandir d'un nombreux surcroît de compagnie.

— Vous me faites penser, répliqua La Mettrie en éclatant de rire, que l'homme à la salière a oublié de nous donner des mouchettes; et je reconnois bien le génie pernicieux qui le domine à ce défaut de précaution. C'est peu pour lui de déshonorer la maison de ses maîtres par sa maladresse, s'il ne l'expose à être brûlée par sa négligence. L'induction dont vous me parlez n'est au reste, dans le langage du peuple, qu'une de ces périphrases figurées qui lui sont familières, et qui presque toujours enveloppent un sens exquis. Quand sa chandelle ou sa lampe l'avertit d'une visite prochaine, elle lui fait sentir la nécessité de retrancher le superflu de la mèche, ce qui est à la fois un soin d'ordre et un soin de propreté. Si la visite n'arrive pas, le moucheur de chandelles en est quitte pour un office indispensable que la tradition lui a remis fort à propos en mémoire, et qui sauve peut-être à son toit le malheur d'un incendie. Supposez que cela ne soit arrivé qu'une seule fois depuis qu'on répète à la veillée les vieux enseignements de la sagesse populaire, et dites-moi si vous connoissez beaucoup de théories philosophiques qui aient

rendu de pareils services au village. C'est une question que nous soumettrons, quand vous voudrez, à l'académie de Berlin. — A présent, poursuivit-il en jetant sa serviette, je vous accompagnerai d'autant plus volontiers au salon que je suis depuis long-temps fatigué des hurlements d'un chien dont le râle funèbre semble menacer le quartier.

— Bon, bon, vous n'êtes pas homme à redouter cet augure, pour lequel la science au moins n'a point d'explication.

—La science en trouveroit dix, si elle cherchoit bien, dit La Mettrie. Vous me direz sans doute qu'il est tout naturel qu'un chien égaré vienne se lamenter à la porte du gîte hospitalier où il a plus d'une fois suivi son maître avant d'en être séparé par quelque fatal accident, et réclamer à sa manière quelque débris d'aliments, rebuts de la table d'hôte et de l'office. J'en conviens très-volontiers, pourvu que vous conveniez à votre tour qu'il en est autrement du chien errant, que son instinct originel appelle de loin sous les murs d'un hôpital, ou à la croisée d'un moribond. Pourquoi ne seroit-il pas pourvu de l'organe qui lui pro-

met une proie, et qui étoit si bien assorti à sa destination, dans les combinaisons presque providentielles de la nature, que l'on voit partout impatiente et attentive à faciliter la décomposition des êtres dont la vie s'est retirée, comme pour rendre plus vite les éléments qui les composoient au laboratoire éternel de ses créations? Le vautour descend de bonne heure de ses montagnes à la suite des armées; il marque les champs de bataille d'un œil plus sûr que les capitaines; et long-temps avant l'effusion du sang, il plane avec une horrible joie autour de ce peuple de vivants qui lui doit des montagnes de morts pour sa curée. Le corbeau s'abat au sommet d'une potence neuve, et il en prend possession aussitôt que le bourreau. Le goëland bat des ailes sur les pas du pêcheur, et prélève en espérance la dîme de ses filets. Dans les villes de l'Orient, l'enterreur public se trouve souvent précédé par la hyène, qui rôde, avec son bâillement affreux, à travers les fosses vides. Dès le commencement de la nuit, elle s'introduit par troupeaux dans les murailles où des fléaux contagieux exercent leurs ravages, et attend,

la gueule béante, qu'on lui jette des cadavres. Chez nous, le bœuf est à peine tombé sous la massue du boucher que l'air s'obscurcit d'un nuage d'insectes dévorants, de scarabées noirs et tannés, et de mouches vertes et bleues qui viennent recueillir sur le lieu du sacrifice leur part de chair et de sang. Si vous aviez jamais tué une taupe dans votre petit jardin, vous n'auriez pas tardé à voir se ruer autour d'elle un essaim bourdonnant d'escarbots à la robe lugubre, bardée de raies fauves comme celle des panthères, qui s'empressent d'enterrer le quadrupède tout palpitant, pour confier à ses entrailles encore tièdes le dépôt de leur hideuse postérité. Et vous vous étonneriez que le chien, rendu à son état primitif, par une circonstance fortuite qui l'a dégagé des devoirs de la domesticité en le privant de ses avantages, recouvrât la prévision funeste sur laquelle reposent à l'avenir tous ses moyens d'existence? Je ne sais si je me trompe, mais si je l'entends jamais sous la fenêtre du logis où j'aurai été surpris par une maladie soudaine, traîner en longs gémissements ce cri sauvage qui n'est plus familier à son espèce,

je comprendrai parfaitement ce qu'il demande.

— Ces mots achevés, La Mettrie se dirigea vers le salon où je l'accompagnai, et c'est là que finissent notre conversation et mon récit. Tout ce qu'il me semble à propos d'ajouter, c'est que ce fameux matérialiste mourut peu de temps après, et qu'il mourut chrétien.

— Je n'en suis pas étonné, répondis-je à M. Mauduyt.

Mais ces impressions sont aujourd'hui trop éloignées de moi pour que je puisse dire bien positivement si j'attachois à cette réponse le sens d'un corollaire logique, ou si je n'en faisois qu'une épigramme.

Ce dont je me souviens mieux, c'est que nous allâmes prendre du café chez Peyron, qui occupoit alors cet angle de la galerie septentrionale du Palais-Égalité, habité depuis par Lemblin, et qui a conservé, je crois, la réputation de son moka parfumé et de ses liqueurs délicates. La jeune et jolie personne qui siégeait au comptoir d'acajou auroit probablement fait perdre à La Mettrie lui-même

le fil de ses hautes spéculations philosophiques. J'y reviens pourtant un moment.

— Ce que vous m'avez dit, mon cher maître, m'a étrangement frappé; mais ce n'est jusqu'ici qu'une dissertation de sceptique à la manière de Bayle. Vous n'avez pas daigné me faire part de vos conclusions.

— J'en tirerois deux pour le moins, me répondit M. Mauduyt; et les voici, puisque tu les demandes :

— La première, c'est qu'il ne faut pas juger trop légèrement des choses les plus absurdes en apparence, parce qu'il y a beaucoup de vérités très-positives et très-faciles à démontrer qui échappent aux demi-savants.

La seconde, c'est que les gens d'esprit ne sont jamais embarrassés de prouver tout ce qu'ils veulent.

— Tant mieux, repris-je avec chaleur, les gens d'esprit n'ont d'intérêt qu'à faire valoir les idées bonnes et utiles, et le gouvernement représentatif que nous avons le bonheur de posséder nous a placés sous la direction des gens d'esprit.

M. Mauduyt me regarda fixement encore

une fois, replaça ses lunettes dans leur étui, et me tendit le *Journal du soir* des frères Chaigneau, qu'il venoit de parcourir, en m'indiquant du doigt la séance des conseils.

— Vois plutôt! me dit-il.

DE LA PERFECTIBILITÉ DE L'HOMME, ET DE L'INFLUENCE DE L'IMPRIMERIE SUR LA CIVILISATION.

DE LA

PERFECTIBILITÉ

DE L'HOMME,

ET DE L'INFLUENCE DE L'IMPRIMERIE

SUR LA CIVILISATION.

PERFECTIBILITÉ n'est pas un mot ancien, et j'en rends grâces à la raison de nos aïeux. Platon, Cicéron et Marc-Aurèle n'y entendroient rien ; Montaigne en riroit de

pitié, lui qui disoit avec une prescience si pénétrante à la fin du seizième siècle : « Nos » mœurs sont extrêmement corrompues, et » penchent d'une merveilleuse inclination » vers l'empirement de nos lois et usages ; il » y en a plusieurs barbares et monstrueuses ; » toutefois, pour la difficulté de nous mettre » en meilleur estat et le danger de ce croulement, si je pouvois planter une cheville à » nostre roue, et l'arrêter en ce poinct, je le » ferois de bon cœur. »

Dire que l'homme est perfectible, c'est supposer qu'il peut changer de nature; c'est demander la rose à l'hysope, et l'ananas au peuplier.

Donnez-moi un homme qui ait autant de sens que ce voyageur de Sirius qui fut rencontré par Micromégas ; donnez-moi seulement un homme que la nature ait pourvu d'un sens de plus que le reste de l'espèce, et je comprendrai facilement sa perfectibilité relative. Je ne dis pas qu'une grande révolution du globe, suivie d'une création intelligente ou d'une création spontanée, ne puisse produire, après une longue succession de siècles,

une espèce beaucoup plus heureusement organisée que la nôtre, et ce n'est pas dire beaucoup; mais cette espèce ne sera pas identiquement la nôtre : il y aura, comme je l'ai dit, création et non pas perfectionnement.

La seule partie de notre civilisation où quelque apparence de perfectibilité se révèle, c'est le travail mécanique, l'industrie manuelle de l'homme. La main de l'homme est en effet un instrument très-ingénieux dont les applications possibles ne sont jamais essentiellement finies. Cependant il est douteux que ses œuvres de ce genre puissent enchérir d'une manière bien sensible sur ces merveilles de l'adresse et de la patience qui faisoient l'admiration des temps intermédiaires, et ce seroit peut-être assez pour lui d'y revenir. Quant aux opérations morales de son intelligence, elles sont finies comme ses organes; il n'ira pas plus loin tant qu'il ne sera qu'homme.

On a parlé mille fois depuis quelques années du perfectionnement des sciences. C'est la plus abusive des extensions de mots. Les sciences spéculatives n'ont pas bougé; les

sciences positives sont inamovibles de leur nature; les sciences de faits s'augmentent et ne se perfectionnent pas. Tant que l'homme n'aura pas tout vu et qu'il sera curieux, il ne manquera pas d'occasions de voir encore, et il restera maître d'enregistrer ses découvertes et de publier ses descriptions. Cette latitude est même assez ample, car on peut supposer hardiment qu'il n'a vu que la plus petite partie des choses, et qu'il ne verra jamais tout. Il surprendra sur le fait de nouveaux accidents et de nouvelles propriétés; il reconnoîtra de nouvelles existences qui lui avoient échappé jusqu'à nous; il tentera de nouvelles analyses, de nouvelles synthèses, de nouvelles applications; il formera de nouvelles nomenclatures et de nouvelles méthodes; il n'inventera plus. Tout pauvres de notions qu'aient pu être les premiers maîtres des sciences de faits, la création de ces sciences leur appartient; tout riches d'observations que soient leurs successeurs, la création leur est interdite. Les premiers ont fait la physique, la chimie, l'histoire naturelle; les autres font des expériences, des combinaisons et des catalogues.

Si le livre des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes* remplissoit dans toute son étendue la promesse immense du titre, la part des modernes seroit bientôt faite. Il valoit mieux ne pas l'entreprendre et résumer ce plan, tout vaste qu'il est, dans une solution bien laconique et bien commune : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Le dix-huitième et le dix-neuvième siècles se sont crus découvreurs par une raison toute simple, c'est qu'ils étoient souverainement ignorants, et qu'à l'exception du charlatan qui proclamoit effrontément son plagiat comme une nouveauté dont la perception s'étoit dérobée avant lui à tous les efforts du genre humain, personne ne se seroit avisé de son temps de feuilleter l'auteur obscur dont il s'approprioit la découverte. Il en est presque de toutes les acquisitions de notre intelligence depuis les temps nouveaux, comme de l'invention des cartes à jouer placée sous Charles VI, et qui remonte aux époques les plus reculées de l'antiquité ; comme de celle du papier de chiffons, dont la fabrication étoit vulgaire avant la fondation d'Alexandrie ; comme de celle

de l'encre d'imprimerie, attribuée à Schoeffer, et dont la recette se trouve dans Dioscoride, liv. Ier, chap. LXVII; comme de celle de l'imprimerie elle-même, qui est presque immémoriale à la Chine. De Christophe Colomb à Polichinelle, dont le type grotesque s'est retrouvé dans les figurines égyptiennes presque aussi vieilles que les Pyramides, nous n'avons pas fait un pas sur un sol scientifique où les générations primitives n'aient laissé quelques-uns de leurs vestiges; car, à supposer même que l'Amérique n'ait pas été visitée et peuplée peut-être par les habitants de l'ancien monde, comme nous avons tant de raisons de le croire, la géographie et la philosophie antiques prouvent assez que l'existence de cet hémisphère a toujours été un fait rationnel. Il n'y eut qu'un cri d'admiration en France quand d'Alembert tira de son génie étroit et stérile une classification assez lumineuse des connoissances humaines. Elle étoit dans Bacon, qui l'avoit prise chez nous à un certain Savigny, dont le livre se vendoit au poids. Celui-ci l'avoit prise à un certain Bergeron, plus inconnu encore, qui l'avoit prise

je ne sais où ; et il ne seroit pas d'une grande importance de le savoir, puisqu'on la retrouveroit à peu de chose près dans Aristote, qui arriva certainement trop tard pour l'inventer. Ce n'est rien que cela : il n'y a pas jusqu'à l'allaitement des enfants par les mères qui n'ait passé pour une innovation dont les bonnes gens font honneur au génie philantropique de Jean-Jacques Rousseau, comme si Ève et ses filles avoient mis leurs premiers-nés en nourrice. A prendre que cette prétendue découverte n'ait consacré son nom qu'en qualité de suasoire éloquente et pathétique, il falloit au moins rendre justice aux beaux vers de Scévole de Sainte-Marthe, dont Rousseau n'est guère que le traducteur, et à la véhémente plaidoirie d'Érasme, qui a victorieusement résolu la même question en douze points, avec toute la force de logique et de talent qu'on lui connoît, dans le second livre de son commentaire de l'*Ecclésiaste*, plus de deux cents ans avant le philosophe de Genève.

Je me souviens d'avoir assisté fort jeune à une leçon de *mnémonique* ou mémoire artificielle, débitée dans le plus mauvais jargon

imaginable, par un pauvre philosophastre allemand nommé Feinaigle. C'étoit aussi une découverte. Cette belle science, dont la surprenante nouveauté ne fut contestée par personne, coûtoit deux louis d'or à chaque adepte. On l'auroit apprise en une heure et pour dix sous dans les bouquins triséculaires de Pierre de Ravenne, de Giordano Bruno, de Grattarol, de Paëp, et d'une douzaine d'autres dont le nom n'est ni plus ni moins recommandable aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à de sottes formules près dont ce plaisant inventeur l'avoit ridicument surchargée, elle est tout entière dans le troisième livre des *Rhétoriques* de Cicéron *ad Herennium,* que les littérateurs de ce temps-là ne se souvenoient pas d'avoir vues au collége. On parle maintenant de l'enseignement universel de M. Jacotot, qui menace de ruiner de fond en comble le monopole doctoral des hautes puissances universitaires. En tout cas, il faudra que ce grand homme restitue les plus beaux fleurons de sa couronne à un méchant pédant du dix-septième siècle, qui fit quelque temps métier et marchandise de ces

extravagantes pauvretés, au milieu de Paris, à la grande délectation des mauvais plaisants de son quartier, et dont les épiciers ont, depuis longues années, confisqué la gloire en feuilles. Rien ne nous manque plus, grâce au ciel, qu'une religion nouvelle, pour achever de parcourir en ce siècle de lumières la longue série des aberrations de l'esprit, et il n'y a qu'à lire et choisir pour en composer cent par semaine, avec le répertoire inépuisable des livres sacrés de tous les peuples, les relations des voyageurs, et les rêveries écrites ou traditionnelles de ces innombrables hérésiarques du moyen âge, qui sont, à proprement parler, les sophistes du christianisme. C'est une occupation fort innocente et qui a même un côté assez divertissant à l'époque éminemment religieuse où nous voilà parvenus. D'ailleurs, si le nouveau est possible, c'est dans l'absurde qu'il faut le chercher. La vérité est limitée, et l'absurde ne l'est pas.

Tranchons le mot une fois pour toutes : la société est un cercle vicieux et très-vicieux ; elle ne peut pas en sortir, parce qu'elle n'a pas dans son organisation les facultés excentriques qui

la jetteroient en dehors. Les esprits très-supérieurs seuls vivent sur une tangente de ce cercle qui n'est pas comprise en lui, mais qui adhère à lui par un point intime et insécable, et qui suit, bon gré mal gré, son mouvement. Il ne dépend pas plus d'un corps politique, et même d'un législateur en théorie qui s'amuse à fabriquer des utopies dans son cabinet, de créer un nouvel ordre de civilisation, qu'il n'appartient aux termites de la Nubie de créer de nouveaux ordres d'architecture, et à l'abeille de nos ruches d'ajouter un côté au polygone éternel de ses alvéoles. Ce que nous pouvions a été fait, et tout ce qui a été fait se fera. Le monde a été jeune, il est vieux; il a eu ses quatre âges, ou, comme disoient les anciens, ses quatre siècles; et il dureroit cent mille ans qu'il tourneroit perpétuellement sur le même axe, au gré des mêmes mobiles. Sa vie s'est écoulée comme s'écoule celle de l'homme pris individuellement, qui en est le prototype, traînant long-temps les langes d'une enfance imbécille, tourmentée par les passions furieuses de la jeunesse, poursuivant follement le but fallacieux des ambitions de

la virilité, et usant les restes d'une décrépitude aigrie par la perte de toutes les espérances en accès alternatifs de désespoir et d'inertie. Le *mieux*, en quelque chose qu'on l'imagine, est une illusion pour ceux qui apprennent, un prétexte pour ceux qui savent, un objet d'amertume et de dérision pour ceux qui meurent. Le pronostic infaillible des sociétés à venir est tout entier dans l'histoire des sociétés anéanties. L'antiquité a fleuri par l'institution de l'esclavage, les temps secondaires par celle du christianisme, qui a ouvert la porte à toutes les libertés et à toutes les révolutions. Voici l'âge de l'imprimerie qui est la dernière époque du possible, parce qu'elle a donné tout à tous. C'est la loi agraire de l'intelligence. Après les castes, les prêtres; après les prêtres, les avocats; après les lois purement humaines, l'Évangile; après l'Évangile, les journaux. Toutes les civilisations sont là, et quand cela sera fini, il n'y aura plus qu'à recommencer.

Il est vrai qu'un homme qui avoit certainement du génie, car on n'embrasse pas sans génie une combinaison d'idées propres à de-

venir populaires, Saint-Simon a dit textuellement : « L'âge d'or n'est pas derrière nous, » il est devant. » C'est là qu'il s'est trompé. L'âge d'or n'est ni devant ni derrière la société actuelle : il est dans le domaine imaginaire des vaines ambitions de l'homme, comme la plupart de ses croyances. Ce type idéal de perfectionnement est la plus vieille des rêveries sociales : et cette illusion doit suivre l'espèce jusqu'à sa décrépitude où nous sommes, et jusqu'à sa mort où nous touchons. Toutes les espérances de la race humaine se meuvent dans le vide. Sa seule destinée essentielle est de durer sous différentes formes, et de finir sans avoir atteint à son but, parce que le but qu'elle cherche est placé hors de sa destination naturelle. Les notions que nous avons sur notre bien-être futur sont tout au plus aussi exactes que celles qui nous restent du paradis terrestre. Celles-ci du moins reposent sur une espèce d'histoire dont le souvenir entre pour quelque chose dans les traditions de la foi religieuse. Celles-là ne s'appuient sur rien qui ait été avant nous, et qui puisse être jamais. Il n'y a que deux faits absolument vrais dans

le monde visible, le commencement, qui est au berceau, et la fin, qui est à la tombe. L'homme, que les anciens appeloient un microcosme ou petit monde, parcourt, dans son rapide passage sur la terre, toutes les périodes de la durée du monde collectif. Il naît, il croît, il vit, il vieillit, embrassant de plus en plus un avenir qu'il ne touche nulle part, et meurt sans avoir rien obtenu de ce qu'il avoit desiré. L'histoire de l'individu est celle des peuples.

Je sais bien qu'on me dira qu'au point où la civilisation est parvenue, sa marche est nécessairement progressive, puisqu'elle a trouvé dans l'âge de l'imprimerie un véhicule de progression dont les âges antérieurs étoient privés. L'imprimerie a pourvu, selon l'opinion générale, à tout retour possible à la barbarie. Cette proposition s'est même convertie en axiome, et il faut bien dire une fois que cet axiome est un mensonge. L'imprimerie est si peu une digue contre la barbarie, qu'on ne court aucun risque d'avancer qu'elle l'a rendue plus imminente et plus inévitable. Elle n'est pas l'aurore d'un jour sans fin; elle est

le crépuscule d'une éternelle nuit. Tous les siècles que la civilisation perdra sur sa longévité présumable lui ont été volés par Guttemberg.

Une opinion nouvelle passe toujours pour un paradoxe ; et si toutes les vérités latentes venoient à éclore aujourd'hui, je suis convaincu qu'il n'y auroit plus que le mensonge qui ne fût pas paradoxal. Celle-ci est d'une telle nature qu'elle se proclame d'elle-même. Elle ne se fait pas valoir par des hypothèses ; elle éclate dans les faits.

Quand l'imprimerie fut inventée en Europe, l'âge intermédiaire de notre vie sociale n'étoit pas fini. Loin d'en hâter la décadence, elle le prolongea. C'est elle qui rendit vulgaires les absurdes contestations de la scholastique, et qui transporta au milieu d'une société, éclairée jusqu'alors des simples lumières instinctives de son organisation naturelle, les doctrines ténébreuses et les aberrations stupides du monachisme. L'instinct de la raison se développa tout au plus en son temps, comme il l'auroit fait sans l'imprimerie, dont Socrate et Cicéron n'avoient pas eu besoin pour vaincre le

polythéisme, et pour réduire à leur valeur les rêveries hypocrites des augures. Comparez les époques de transition, et dites sincèrement si l'imprimerie a fait gagner du temps à la raison humaine dans la discussion des idées religieuses, ou si elle lui en a fait perdre.

L'influence la plus immédiate de l'imprimerie devoit se faire sentir dans le progrès des littératures. C'est là que l'ongle vigoureux du lion de la civilisation auroit laissé une empreinte immortelle, si ce privilége lui avoit été donné; mais cette empreinte caractéristique, où est-elle? Quel Homère a détrôné Homère? Quel poète lauréat de Léon X nous a rendu l'harmonieuse philosophie d'Horace? Où est l'historien qui a éclipsé Tacite, et le moraliste qui a fait oublier Marc-Aurèle? Voit-on, sans remonter si loin, que les siècles immédiatement antérieurs à l'imprimerie le cèdent de beaucoup à ceux qui l'ont immédiatement suivie? Le Dante est-il si fort au-dessous du Tasse, Boccace au-dessous de Bembo, de Castiglione et de Firenzuola, Pétrarque au-dessous de Sannazar? Les deux plus grands hommes, simplement lettrés des temps mo-

dernes, Érasme et Luther, sont nés eux-mêmes trop tôt pour former leur génie par la lecture des livres imprimés, plus rares dans leur enfance que les manuscrits, et qui les a surpassés? Abordons cette question dans le vif, car elle n'est inexpugnable d'aucun côté qu'on la prenne. Quand l'imprimerie fut inventée, pour qu'elle servît à quelque chose, il falloit probablement que l'époque fût déjà très-avancée, très-adulte et très-puissante. Si l'on remarque en effet que tous les classiques, à l'exception de deux ou trois qui n'étoient pas encore retrouvés, furent imprimés pendant le cours des trente premières années de la découverte, dans plus de cent cinquante villes différentes, au nombre de huit ou dix éditions pour chacun, ce qui suppose une production presque simultanée de dix millions de volumes, on conviendra qu'une telle entreprise supposoit une quantité presque innombrable de savants capables de choisir avec intelligence parmi les productions de l'esprit, d'éclaircir leurs difficultés, de comparer leurs variantes, de reconnoître et de rectifier leurs altérations, de suppléer à leurs lacunes, et on

ne dira pas qu'aucun de ces hommes doctes fût redevable de son savoir au génie inventeur d'un ouvrier de Mayence, qui ne pouvoit rien sans eux. Eh bien! je le demande à tous les esprits dégagés de préventions, admettons que l'imprimerie nous est donnée d'hier, comme la liberté illimitée de la presse, dans l'état actuel de notre doctrine et de nos lumières, et qu'on me dise sincèrement combien il faudra de siècles pareils pour accomplir de pareils travaux? Sont-ils si nombreux de nos jours, ces Lascaris, ces Chalcondyle, ces Démétrius de Crète, ces Monbritius, ces Trapezuntius, ces Manuces, ces Robert Gaguin, qui distribuèrent au genre humain avec une prodigalité si éclairée les trésors de l'antiquité savante? Hélas! l'Europe entière, en exceptant seulement l'Allemagne, dont la civilisation est restée stationnaire, de l'avis de tous les politiques, fourniroit à peine aujourd'hui de correcteurs intelligens, je ne dis pas la centième partie des presses du quinzième siècle, mais la seule presse polyglotte d'Alcala. Bien plus : des cent cinquante villes fécondes où les manuscrits se multiplièrent, comme les pains

miraculeux de l'Évangile, cent vingt au moins n'ont plus de presses, ou n'en conservent que pour la proclamation du préfet, la lettre pastorale du prélat ou l'ordonnance de police du bourgmestre. Elles ont oublié jusqu'à la gloire dont un art nouveau les avoit décorées, dans un temps que nous appelons barbare, et se complaisent innocemment dans ce qui leur reste de littérature, la dialectique de bureau et l'éloquence de sacristie.

La conversation matérielle des monuments de la pensée humaine paroît sans doute mieux assurée par un procédé qui peut les multiplier à l'infini ; mais cela même est-il bien sûr ?

Les Chinois ont détruit les livres dans une de leurs révolutions, qui remonte à une époque fort ancienne, et la moitié des livres sacrés, tout protégés qu'il étoient par le dévouement des peuples, périrent dans la conflagration universelle. Ce qui leur reste de cette histoire et de cette littérature de tant de siècles n'équivaut pas à la centième partie de ce que nous avons sauvé des ruines du moyen âge. Ils avoient cependant l'imprimerie.

Une révolution contre les livres, et elle est infaillible, puisque nous l'avons déjà vue au point de s'effectuer il y a une quarantaine d'années — hélas! il n'y en a qu'une! — sera d'autant plus animée à leur destruction qu'elle aura plus où se prendre.

On s'imagine mal à propos que les manuscrits étoient rares chez les anciens. Il y en avoit certains de plus multipliés que la plupart des ouvrages que l'impression a reproduits. La matière en étoit plus fixe et plus durable, la conservation garantie par des précautions plus attentives. Où sont cependant ces manuscrits d'Homère qu'Alexandre avoit renfermés dans les cassettes de Darius? Où sont ces chroniques de l'ancien monde qu'Énoch avoit gravées sur le rocher? L'empereur Tacite prescrivit à tous les citoyens romains de se munir d'un exemplaire des œuvres de l'immortel historien dont il portoit le nom; ce soin fut inutile. Nous n'en possédons que des lambeaux. La bibliothèque des Ptolémées étoit bien plus riche en trésors littéraires que la plus riche des bibliothèques modernes de l'Europe. Elle contenoit sept cent mille vo-

lumes. Que fallut-il pour l'anéantir? Une torche.

Quant à l'impulsion que l'imprimerie a communiquée aux lettres, je l'ai cherchée dans la sincérité de mon cœur, et j'avoue que je ne la trouve pas.

Le siècle de François I[er] et celui de Louis XIV étoient de grands siècles, et ils sont arrivés à la suite de l'invention de l'imprimerie; mais l'imprimerie n'y est pour rien. C'est que c'étoit là leur place. Ils ont été avec elle, et tout au plus, ce qu'ils auroient été sans elle. Le siècle de Périclès et celui d'Auguste ne l'ont pas attendue.

Si elle a exercé quelque influence sur les développements de notre littérature, tant pis; car cette influence ne pouvoit servir qu'à altérer sa naïveté. Elle ne lui a point communiqué de qualités nouvelles; mais elle a dû en restreindre l'essor en lui imposant les entraves d'une imitation bigote et méticuleuse, en la dépouillant du principal mérite des productions de l'esprit, qui consiste dans l'indépendance d'une pensée vierge et dans le tour d'une expression originale. C'est peut-être

elle qui a fait de deux pléïades d'hommes de génie un troupeau de plagiaires élégants.

Ce qu'elle a essentiellement multiplié, parce que ce genre de travail est une pâture toute assortie aux intelligences médiocres, ce sont les traductions et les dictionnaires, qui sont signes d'ignorance, comme la loterie est symptôme de misère, et qui annoncent d'une manière infaillible la décadence des lettres. Pays de traductions, pays d'impuissance et de mauvaises études. Il faut que les Latins aient fait bien peu de cas des métaphrastes pour ne nous avoir pas laissé une traduction du grec qui tienne place parmi les classiques. Ils ne toléroient ce métier pédantesque et servile qu'à l'usage des classes illétrées. En effet, si on excepte le *Daphnis et Chloé* d'Amyot, qui vaut cent fois mieux que le roman de Longus; le *Don Quichotte* de Filleau de Saint-Martin, qui ne vaut ni plus ni moins que le chef-d'œuvre inimitable de Cervantes, et deux ou trois autres tout au plus, quelle traduction a jamais fait passer dans notre langue l'ombre de l'original? La plupart des auteurs, et ce sont précisément ceux qui se

distinguent par un type individuel de talent, ne peuvent du tout se traduire. Horace, Perse, Juvénal, Catulle, Martial, Pline le jeune, Tacite, Lucrèce, Pétrone, Shakspeare, Dante, Arioste, Machiavel, Camoëns, sont lettres closes pour quiconque ne les connoîtroit pas sous leur forme naturelle. Sur dix traducteurs, il y en a neuf qui n'entendent pas la langue qu'ils traduisent. Sur dix traducteurs qui l'entendent, il y en a neuf qui n'entendent pas celle dans laquelle ils traduisent. Je ne dis rien de ceux qui n'entendent ni l'une ni l'autre. Pour trouver un traducteur excellent, il faut trouver d'abord un homme qui soit profond penseur et grand écrivain en deux langues. C'est une rareté. Il faut ensuite que cet homme, par modestie ou par caprice, ait consenti à subordonner son génie aux conceptions des autres. C'est un phénomène Notre fameuse traduction des *Géorgiques* ressemble au poème de Virgile comme une poupée de marchande de modes à une statue de Phidias.

Revenons aux bienfaits de l'imprimerie, et ne lui contestons aucun de ses avantages. Elle a préservé, dit-on, d'admirables écrits des ra-

vages du temps, et peut-être elle nous auroit conservé tous ceux des anciens si elle en avoit été connue. Je regrette probablement autant qu'un autre la perte du théâtre de Ménandre et celle de ces comiques latins parmi lesquels Térence ne tenoit que la sixième place, quoique Plaute n'y fût pas compté ;

> At nostri proavi plautinos et numeros et
> Laudavere sales, nimium patienter utrumque
> Ne dicam stulte mirati.
>
> — Hor., *de Art. poet.* —

Je jouirois avec délices de la lecture des décades perdues de Tite-Live et des poèmes de Varius; je paierois à haut prix l'édition la plus imparfaite du traité *de Gloria*, de Cicéron, et surtout du traité *de Virtute*, de Brutus, qui, parti d'une telle main, devoit être une œuvre de conscience et de génie comparable à ce que l'antiquité nous a transmis de plus digne de l'admiration des siècles; mais je me console quelquefois en pensant que la même fortune auroit perpétué jusqu'à nous les inepties de Bavius et de Mévius, et les impertinentes diatribes de Zoïle; heureux même si la barbarie que l'imprimerie traîne après elle, et

que la diffusion des idées écloses sous son influence doit rendre nécessairement plus intense et plus destructive, eût épargné autre chose!

Voilà le grand inconvénient de l'imprimerie : elle est passive et non intelligente ; elle obéit et ne juge pas ; elle a mis le bon en circulation, elle y a mis le mauvais ; elle a rendu plus faciles quelques jouissances délicates ; elle a fomenté des milliers d'erreurs et de folies ; et comme le nombre des esprits judicieux est infiniment plus petit que l'autre, elle a récréé les veilles du sage, mais elle a soulevé un ferment inextinguible de désordre dans la multitude ; elle a accéléré la civilisation pour la précipiter vers la barbarie, comme l'opium pris à forte dose accélère la vie pour la précipiter vers la mort.

Si cependant elle a été favorable aux lettres, on ne dira pas du moins qu'elle a été favorable aux lettrés. La multiplication vénale des mauvais écrits a déshonoré l'art d'écrire. Chez les anciens, le talent du style, que Pope appelle le chef-d'œuvre de la nature, revêtoit celui qui en étoit doué d'une espèce de sacer-

doce. Elle en a fait un métier. La culture de l'esprit conduisoit alors à tout ce qui est grand et honorable; on n'y voit aujourd'hui que la vaine occupation des oisifs, la ressource du pauvre et l'arme du méchant. On jettera pendant quelque temps encore un morceau de pain à la science et au génie, mais on ne les honorera plus. Ce n'est plus de nos jours que la pourpre ira chercher Tullius, et que Pétrarque montera en triomphe au Capitole. L'inspiration elle-même s'est glacée d'effroi dans les âmes les plus passionnées, au bruit de cette publicité turbulente qui n'est pas de la gloire. Les muses sont femmes, et leurs plaisirs ne peuvent se passer de mystère.

La question n'est pas épuisée sans doute, mais elle est jugée. Rien ne s'oppose au retour de la barbarie dans ce que vous appelez la marche progressive de la société moderne. Vous serez barbares comme vous l'avez été, vous le serez peut-être davantage, et il ne s'en faut guère que vous ne le soyez déjà; seulement votre barbarie différera de l'autre en un point, c'est qu'elle commencera son règne au nom de la civilisation et de la perfectibilité,

c'est-à-dire par le ridicule. Je ne vous conteste pas l'avantage d'avoir soulevé quelques-uns des voiles de la chaste Isis : il ne faut pour cela qu'une curiosité persistante et une vanité indéfessible, deux facultés qui n'ont manqué à aucun âge de la société, mais qui caractérisent particulièrement la société actuelle. Quant à ce voile éternellement impénétrable derrière lequel, depuis le commencement des temps, la nature dérobe ses mystères à tous les yeux mortels, vous ne le soulèverez jamais. La seule vérité qui vous appartienne en propre et qu'il vous soit permis de sonder dans toute sa profondeur, c'est que vous devez mourir de mort, et que toutes vos institutions doivent mourir comme vous.

Je voulois prouver que l'imprimerie elle-même ne changeroit rien, quoi qu'on en dise, à la condition indispensable de toutes les existences, et qu'elle n'étoit ni un préservatif pour la gloire contre l'oubli, ni un préservatif pour la civilisation contre la barbarie. Il m'auroit été plus doux de lui attribuer ce privilége qu'il faut malheureusement reléguer parmi les fables avec les secrets magiques de

Médée, la fontaine de jeunesse des poètes, et l'or potable des alchimistes. Quoique je sois loin d'être un de ses enfants les plus favorisés, je n'ai jamais compris le dépit dénaturé de l'ingrat qui ose offenser sa nourrice. J'aimerois à jouir de ses merveilles sans prévoir la catastrophe universelle qui les replongera dans peu, avec la société tout entière, dans une longue et profonde nuit. Ce n'est pas ma faute s'il en est de la contemplation de l'avenir des peuples comme de cet antre de Trophonius d'où l'on ne sortoit qu'avec un visage attristé, et si je ne puis que m'écrier sur les bords de l'abîme, avec les sages des temps écoulés :

. . . . Dum licet uti,
Utere deliciis; omnia mors adimit.

DE

L'UTILITÉ MORALE

DE L'INSTRUCTION

POUR LE PEUPLE.

DE

L'UTILITÉ MORALE

DE L'INSTRUCTION

POUR LE PEUPLE.

QUAND l'académie de Dijon posa pour sujet de discours cette question si favorable au génie de Rousseau : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à*

corrompre les mœurs? elle fit preuve de courage et de philosophie; car c'étoit la première fois qu'une académie s'avisoit de pareille alternative. Aujourd'hui, on crieroit à la barbarie, et le premier de nos écrivains seroit lapidé à Paris comme à Mottiers-Travers; seulement, ce ne seroit plus comme philosophe, ce seroit comme *obscurant.* Les peuples éclairés font ce que faisoit le cheval de Lénore : ils vont vite.

L'académie de Dijon manqua cependant son but, en ne prenant pas la question d'assez haut. Il falloit demander : *A quoi sert l'instruction, et quels avantages la civilisation a-t-elle retirés de l'invention de l'écriture?*

Le génie de Rousseau eût été plus à son aise dans la discussion ainsi élargie; et, si je ne me trompe, les motifs de sa solution seroient sortis de son sujet d'une manière plus claire. Il est heureux pour moi que leurs développements puissent se passer des ressources de l'imagination et de l'éloquence. C'est un thème si naïf qu'il y auroit scrupule à le charger des ornements de la parole, si on les avoit à sa disposition. La vérité y perdroit :

on la reconnoît à sa simplicité; et c'est pour cela que l'antiquité la peignoit toute nue.

L'invention de la lettre fut le chef-d'œuvre de l'homme civilisé; et j'entends ici par chef-d'œuvre, non pas ce qu'il avoit à faire de mieux, mais ce qu'il pouvoit faire de plus. La multiplication indéfinie de la pensée par l'imprimerie n'en est qu'un résultat. Arrivé à l'invention de la lettre, l'homme avoit parcouru tout le cercle de sa puissance intellectuelle; il étoit parvenu à matérialiser l'esprit. La civilisation, à ce degré, n'a plus qu'à finir, et tous les efforts qu'elle tenteroit pour se donner une nouvelle destinée seroient inutiles; elle est à la pente de sa décadence : il faut qu'elle descende.

Toutes les histoires de l'antiquité ont des mythes et des symboles pour exprimer cette idée, bien connue des premiers sages. C'est Prométhée qui dérobe le feu divin, et qui n'enfante que la mort; c'est Adam qui cueille le fruit de la science, et qui n'apprend que le malheur de sa race, à jamais condamnée; ce sont les descendants de Noé qui élèvent des tours vers le ciel, et qui arrivent à leur som-

met avec des langues confuses, comme pour étaler de plus près, sous les yeux du Dieu vengeur, le tableau de leurs folles ambitions et de leurs incurables misères.

Tant que la pensée de l'homme ne fut pas écrite, elle s'entretint jeune, brillante et sublime, comme le feu sacré qui vit sur un autel. C'étoit un hymne dans la parole; c'étoit une loi dans la tradition; c'étoit une religion dans les siècles.

Fixée avec des signes convenus, elle fut ce qu'est la monnoie aux trésors de la Providence; ce qu'est un morceau de cuivre empreint ou flétri d'une effigie d'homme, qui représente le travail du pauvre et le pain de ses enfants, mais qui ne le nourrit point : un algèbre stérile et froid pour ceux qui l'entendent, incompréhensible pour ceux qui n'en ont pas l'inutile et triste secret; quelque *je ne sais quoi* qui n'a pas plus de nom que d'âme, comme ce qui reste du cadavre dont parle Tertullien.

Voilà ce qu'est l'écriture; et les premiers peuples qui en firent usage le savoient si bien, car leur dégénération étoit encore peu avancée,

qu'ils n'osèrent de long-temps s'en servir pour exprimer des idées solennelles, de peur d'en avilir le sens moral, et que Pythagore désignoit Dieu, comme les Hébreux, par une périphrase respectueuse : *Celui dont le nom pourroit s'écrire en quatre lettres.*

A mesure que le principe matériel a prévalu, et que la chute des sociétés s'est accélérée vers son terme inévitable, cet artifice profane est devenu la science des nations. L'homme imaginant et pensant n'est plus distingué entre les hommes ; c'est l'homme écrivant, c'est-à-dire l'automate que de stupides études ont amené au point d'exprimer des besoins aussi grossiers que lui avec des barres, des ronds, des diagonales, des horizontales, des pleins, des déliés, et à tourner un style ou un tube entre ses doigts, comme le bâton d'un singe ou la baguette d'un perroquet.

Combien, sous le rapport de l'intelligence, les premiers temps du genre humain l'emportoient cependant sur les nôtres ! L'imagination cède, accablée sous le poids des impressions qu'elle éprouve, quand elle voit avec quelle rapidité ces Briarées de la civilisation

s'emparèrent de toutes les idées et de toutes les grandeurs de l'avenir, pour ne lui laisser que l'humiliation de l'impuissance.

Alors se creusoient ces lacs immenses qui assainissoient de vastes régions ; alors s'ouvroient les irrigations salutaires, alors se mesuroient les débordements périodiques des fleuves qui les enrichissent ; alors se construisoient les premiers vaisseaux qui allèrent conquérir, sur des rives inconnues, des fruits et des toisons d'or ; alors se dressoient superbes ces obélisques, vainqueurs du temps, ces etonnantes pyramides qui sont encore, comme autrefois, la merveille du monde; alors le berger chaldéen, qui ne savoit lire que dans le ciel, qui ne savoit écrire qu'en peignant ce qu'il voyoit, confioit aux rochers le portrait de l'univers; et l'homme, qui traçoit dans ces images immortelles l'histoire des révolutions des astres, l'homme qui vous donnoit, en se jouant, plus de tourbillons et de créations inconnues que les navigateurs fantastiques n'ont rêvé d'îles et de ports, n'imaginoit pas que sa découverte pût être un jour transportée dans un livre ou sur une carte par l'encre du typo-

graphe ou le lavis de l'enlumineur. Le découvreur étoit barbare, et le poète aussi. On n'avoit inventé alors ni l'alphabet ni l'almanach.

On peut dire que c'est à l'invention des lettres qu'expire l'âge poétique du genre humain. En effet, ce qui imprimoit à la pensée une sorte de caractère divin, c'est qu'elle sembloit tenir de la divinité même par son essence toute intellectuelle; c'est qu'elle ne résidoit que dans l'âme et ne se communiquoit qu'à l'âme; c'est que son expression, comme celle de toutes les idées suprêmes dont la perception nous distingue de la brute, ne pouvoit se manifester par des signes; c'est que, propre et intime à la partie élevée de notre double nature, elle échappoit, insaisissable, à nos organes de chair, comme le mystère de la création, comme la conscience des rémunérations futures, comme l'infini dans l'espace, comme l'éternité dans la durée; c'est qu'elle révéloit en nous, avec ses dérivations, la présence assidue d'un Dieu, sous les trois formes qui sont ses trois noms : la pensée, la parole et l'esprit.

Le premier qui s'avisa de matérialiser tout

cela, de réduire à des figures sensibles les opérations de l'intelligence, et de donner, comme dit Brébeuf, *du corps et de la couleur aux pensées*, fit une grande chose sans doute, mais incomparablement plus grande qu'il ne pouvoit l'imaginer : le malheureux tua l'âme.

Ce dut être une chose horrible pour le génie qui venoit de créer les sociétés, que de se voir emprisonner dans des linéaments creusés au poinçon sur une tablette de cire, ou empreints avec une liqueur colorante sur une feuille de roseau.

Le siècle de vie étoit fini, le siècle de mort commençoit. La nature entière subit l'influence dégradante de l'homme *matière* substitué à l'homme *intelligence* par la grande révolution de l'écriture. Dieu, qui lui permet d'être puissant pour lui prouver qu'il est malheureux, abandonna la création à ses essais sacriléges. Tout s'avilit sous l'empire de notre funeste perfectibilité, jusqu'aux êtres qu'il avoit placés au plus bas degré de l'échelle de ses ouvrages. Le taureau mutilé courba sa noble tête sous le joug; le coq, notre vieil emblème national, devint,

comme on l'a sottement répété en oubliant son type, un oiseau de *basse-cour*. Sans le luxe et sans la guerre, qui, cette fois du moins, furent bons à quelque chose, nous n'aurions plus d'idée du cheval de Job. Une honteuse éducation flétrit l'instinct presque moral du chien. Les fleurs même, les fleurs, violées dans la pudeur de leurs mystères et dans la naïveté de leurs grâces, étalèrent au milieu de nos jardins ces fausses et hideuses beautés, où l'œil du naturaliste et du poète ne voit que le symptôme d'une infirmité repoussante. Encore quelque temps, et que sera le diamant? Une verroterie vulgaire pour le joaillier, un charbon limpide pour le chimiste.

Voilà le produit net de nos découvertes, qui sont le produit net de l'écriture. L'homme matériel auroit été trop déplacé au sein de l'univers créé, s'il n'en avoit altéré le sublime caractère. Il se composa l'univers monstre.

Je sais qu'au temps où nous sommes parvenus, il faut accepter cette création falsifiée comme une nécessité. Ce n'est pas avec des émeutes de carrefours qu'on peut régénérer

un monde usé qui s'est trompé dans sa destination. La révolution qui le renouvellera couve sous une main plus puissante que ces mains d'enfants qui remuent inconsidérément les royaumes; et, quand le jour sera venu, elle s'en échappera immense, formidable et décisive, avec des cataractes et des tonnerres.

En attendant, nous nous débattrons comme des insectes sur le terrain que nous nous sommes fait, dans l'étendue de notre ruche ou de notre fourmillière d'hommes. C'est bien aussi *de l'utilité morale de l'instruction dans notre société actuelle* que je me proposois de parler; car je n'ai pas l'habitude de me dérober, à travers le vague des hypothèses, aux difficultés d'une question. — J'y arrive.

Et d'abord, à quoi l'instruction universelle est-elle bonne, si vous n'admettez pas l'égalité impossible des capacités morales? à quoi, je vous le demande, sinon à multiplier par millions des ambitions insensées, et à faire peser sur le troupeau des peuples, déjà si misérables, une infirmité de plus, l'insatiable et vain besoin de participer à l'œuvre commune par les acquisitions de l'esprit?

Ce que vous avez voulu faire de nous autres pauvres depuis près d'un demi-siècle que vous êtes aux affaires, ce n'est pas tout-à-fait, j'en conviens, des ilotes comme à Sparte; ce n'est pas tout-à-fait des esclaves comme à Rome : c'est ce que vous appelez plus élégamment des prolétaires, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf parties d'une nation dont la centième a le privilége exclusif de gouverner le pays, et qui ne sont bonnes, quant à elles, qu'à le peupler, à le cultiver, à le défendre et à mourir pour sa sainte cause, en embrassant les étendards ingrats de la gloire et de la liberté !

Je ne poursuis pas ici la nue d'Ixion, comme disent vos classiques. Ce que j'écris, vous l'avez fait, et je suis convaincu que vous avez bien fait, parce que c'étoit une question vitale pour le monde, tel qu'il est aujourd'hui, que de savoir, par sous et deniers, ce que valoit un homme chez les peuples libres au dix-neuvième siècle. Maintenant la question est décidée; et si elle ne l'étoit pas, il faudroit la décider comme elle l'est. Mais puisque vous l'avez fermé, ce compas de Po-

pilius, dont le cercle nous enveloppe tous, à l'exception de deux cent mille fortunes qui jouent gaiement à la bascule sur la tangente, ne nous forcez plus à savoir lire.

Pourquoi lire, je vous prie? Vos discours, peut-être?

Je sais que vous ne me passerez pas tous mes principes; mais je vous mets au défi de me contester un fait. Et savez-vous ce que c'est que les principes? C'est la raison des faits.

Tout prolétaire qui sait quelque chose de plus que lire et écrire est un infortuné que vous tenez arbitrairement captif aux limbes de la civilisation.

Tout prolétaire qui ne sait que lire et écrire est pis encore : c'est un esprit faussé.

L'instruction universelle produit donc deux résultats d'un coup; elle partage vingt-cinq millions d'hommes en deux classes. — Les malheureux et les sots.

La lecture n'a pas introduit une idée saine dans l'esprit de l'homme. Elle y a jeté toutes les aberrations et tous les mensonges de la société.

Que lit le peuple quand il sait lire? — S'il est pieux, des livres d'ascétisme et de mysticité qui le fascinent; — s'il est déjà émancipé des enseignements de la religion, des livres obscènes et impies qui l'énervent et l'abrutissent. — Cherche-t-il à se rendre compte de ses intérêts et de ses droits? Il s'adresse aux gazettes. — Aspire-t-il à perfectionner seulement les applications les plus communes de son travail journalier? Sa science est dans le *Petit Albert* et l'*Almanach de Liége*. —

Voilà de merveilleux instruments d'instruction!

Et s'il n'en étoit pas ainsi, si tous étoient propres à tout; si les bulletins de l'Académie des Sciences, que peu de personnes comprennent, et les amplifications de l'Académie Françoise, que personne ne comprend, se développoient pour la première fois avec clarté devant toutes les intelligences, permettez-moi de vous demander où seroient vos prolétaires? Autrement dites-moi comment on fait une nation sans prolétaires, dans laquelle tout le monde paie le cens, et où il n'y a si mince individu qui ne puisse exhiber

thèse de docteur ou diplôme de bachelier ès-lettres?

Les bons livres sont bonne chose. J'en ai lu quelques-uns, et je ne les ai que trop aimés pour ma fortune et pour mon bonheur. L'instruction est le besoin inné de quelques âmes choisies qui s'y élèvent malgré tous les obstacles, et qui parviennent avec une puissance qui leur est propre à ses résultats les plus élevés. Celles-là vous dispensent de vos soins; elles grandissent sans maîtres.

Il n'est pas certain, à ce qu'on dit, qu'Homère sût lire et écrire; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne pouvoit ni lire ni écrire. Il étoit aveugle.

Croyez-vous par hasard que Rousseau soit devenu Rousseau en vertu de quelque grâce spéciale attachée aux leçons de mademoiselle Lambercier? Jamais, au contraire, occasion si opportune ne s'est rencontrée pour faire d'un grand homme un homme nul ou pervers. L'école de la nature vous a seule donné le plus éloquent des philosophes. L'école de mademoiselle Lambercier n'avoit produit qu'un voleur de rubans.

Est-ce l'instruction primaire qui a fait poètes Shakspeare, le valet du maquignon, et Bloomfield, le valet du fermier? — Est-ce l'instruction primaire qui a révélé la muse à un vitrier de Marseille, auquel les journaux accordent du talent; à un boulanger de Nîmes qui a du génie? — Il y a une quinzaine d'années que trois de mes amis, Benjamin Constant, Jouy et Montègre, me mirent en rapport avec un cordonnier nommé M. François, dont les tragédies cornéliennes avoient épouvanté la police de l'empire. Cette excursion hors des voies de sa destinée naturelle m'inquiéta dans un homme que je commençois à aimer. Il s'en aperçut. « Tranquillisez-vous, » me dit-il en riant; pour m'amuser je fais » des tragédies, et pour vivre je fais des » bottes. »

Ceux-là du moins ont eu le bon sens admirable de ne pas quitter leur état. Que seroient-ils devenus, hélas! s'ils n'avoient consulté que le penchant d'une extravagante vanité? Ils attendroient, dédaignés, les faveurs de la renommée du caprice d'un critique imberbe, tout gonflé de la suffisance du collége, ou de

la tutelle impérieuse d'un parti, ou de la faveur d'une cour! Mais cette haute sagesse à laquelle une haute organisation les a fait parvenir n'est pas le privilége de la foule. Si la gloire elle-même n'est pas plus précieuse, le génie lui-même n'est pas plus rare.

Cependant, direz-vous, ne faut-il pas mettre le peuple en garde contre les déceptions de la fraude? Et d'où vient la fraude, s'il vous plaît, si ce n'est de l'instruction?

Une instruction fausse et mal appliquée a détourné quelques hommes de leur vocation nécessaire. Incapables d'y rentrer, incapables de s'élever au-dessus de cet étage factice où l'artifice de l'éducation les a portés en dépit d'eux, les misérables se sont servis de l'instrument captieux dont ils devoient l'usage à votre philantropie imprudente. La nature en avoit fait des ignorants de village. Vous en avez fait des charlatans et des escrocs. Dans l'ordre positif, c'étoient d'utiles manœuvres et d'honnêtes artisans; dans l'ordre que votre sagesse a établi, se sont des voleurs, des imposteurs et des faussaires. Il n'y a rien de plus conséquent.

Eh bien! ajoute-t-on, si cela étoit ainsi, l'instruction y pourvoiroit, en fournissant à chacun les moyens de se prémunir contre le mensonge et la duplicité!

Justement comme on prémunit un jeune homme qui entre dans les salons contre les embûches du jeu, en lui apprenant à faire sauter la coupe et à piper les dez. Quand tout le monde saura tricher, il n'y aura plus de filous. C'est la dernière expression, le *caput mortuum* de la perfectibilité.

Faites mieux, si vous le pouvez encore; rendez au peuple son instruction orale, ses souvenirs, ses traditions, le tombeau du vieillard scythe ou de l'enfant canadien! laissez finir cette génération lisante, écrivante et chiffrante, et ne nous en parlez plus.

Ou donnez-nous une bonne fois LA LOI AGRAIRE, contre laquelle je n'ai pas d'objections intéressées. Point d'égalité possible dans les aptitudes, sans égalité fondamentale dans les propriétés. — L'égalité des propriétés seroit cependant une grande catastrophe, n'est-il pas vrai, car il faudroit bien que l'arithmétique du cens reculât devant la répartition du

territoire ? Ne nous proposez donc pas l'autre, puisqu'elles sont inséparables en fait, comme les deux membres de la proposition, les deux lignes du parallélisme, les deux triangles du quadrilatère, et les deux points du tréma.

Pour l'égalité d'aptitudes, à voir ce que je vois, je ne m'en effraie pas. On y parviendroit.

Aux idées simples et communes les applications ne manquent pas. La multitude se compose de gens qui savent lire et de gens qui ne savent pas lire. Comparez et choisissez.

On a dit que les crimes étoient en raison directe de l'ignorance des lettres. Ils ont donc bien changé de physionomie depuis que je les ai vus de près sur la paille des prisons, et même depuis que j'ai pu en étudier la statistique si dramatique et si vivante dans l'histoire quotidienne des tribunaux ! Les héros du crime lisent à merveille, écrivent correctement, parlent quelquefois latin, et font d'assez bons vers pour des vers de Bicêtre. Les illettrés sont là en majorité, parce qu'ils sont en majorité partout ; mais je vous proteste qu'ils n'y jouissent pas d'une plus grande

considération qu'à l'Université, et que la nécessité de l'enseignement n'y est pas moins en honneur qu'à l'Académie. Vous ne mettrez pas le pied dans une maison de détention sans y entendre parler d'un club de voleurs, un peu moins gourmé que l'Athénée, mais tout aussi spirituel et beaucoup plus amusant.

Ce n'est pas l'ignorance qui fait les pervers. C'est une instruction incomplète et viciée dans sa source, qui exerce nécessairement sur les masses la funeste influence dont nos absurdes systèmes d'éducation populaire ont armé les méchants. Ce n'est pas l'instinct brutal des passions abandonnées à elles-mêmes qui excite l'épouvante et l'horreur dans les cachots et dans les bagnes. C'est la logique épouvantable d'un esprit dégrossi qui a conquis tout juste ce qu'il lui faut d'essor pour se perdre et de lumières pour s'aveugler. Les anciens, qui savoient tout et qui ont tout dit, avoient mis la fraude et le brigandage sous le patronage du dieu des lettres et de l'éloquence. Le Sphynx proposoit des énigmes; le sauvage Caliban n'inspire que de la pitié.

Le premier et le plus tendre de mes amis

étoit un digne magistrat qui avoit passé quarante ans de sa vie dans l'exercice de la judicature, et qui n'a jamais fait déshabiller un forçat pour le reconnoître. Il le devinoit à l'adresse de ses réponses, aux raffinements de son esprit, à la souplesse insidieuse de son élocution ; et il ne s'est pas trompé une fois.

Nos anciennes provinces transrhénanes se souviennent de Schinderhannes et de sa troupe, et je ne suppose pas qu'on ait imputé les forfaits de ces malheureux à un défaut d'éducation primaire. Ils refusèrent le secours de cent soixante avocats qui s'étoient présentés pour les défendre, et ils étonnèrent leurs juges. La lettre dans laquelle ce farouche aventurier demandoit à Bonaparte le commandement d'une troupe d'*enfants-perdus* contre les ennemis de la France est un modèle inimitable de style et de mouvement oratoire.

Sbogar, dont je n'ai pas emprunté le type à un poème de lord Byron—j'en demande pardon à de savants critiques—, par l'excellente raison que je n'avois jamais entendu parler de lord Byron, et que son poème n'étoit pas fait ;

Sbogar, dont j'ai pris le type où il étoit, c'est-à-dire en Sbogar lui-même, n'est sans doute qu'un personnage fort commun dans mon roman, mais c'est ma faute et non la sienne. Autre chose il parut dans sa vie privée, autre chose dans ses excès tragiques, autre chose devant le tribunal qui le condamna.

La série d'attentats la plus exécrable dont il soit fait mention dans les annales de la justice, c'est probablement celle que développa la procédure des *chauffeurs*. Relisez cette procédure, si vous en avez le courage. Les *chauffeurs* exerçoient tous des états moyens; ils avoient reçu tous, plus ou moins, ce que vous appelez *le bienfait de l'instruction*. Il y en avoit tout au plus deux d'illétrés. Un de leurs chefs étoit maître d'école !

Jusques à quand vous tromperez-vous, et le genre humain avec vous, sur la vaine foi des théories?

Il n'est peut-être pas nécessaire de voyager long-temps en Europe avant de traverser quelque ville *éminemment éclairée* où presque tout le monde sait lire. — Si vous y arri-

vez, ne vous arrêtez pas à la politesse élégante de la classe élevée, à l'érudition solide et profonde de la classe libérale, à l'industrie féconde et habile de la haute classe ouvrière, car la question n'est pas là. Passez à la dernière classe de la société, à cette classe *modèle* aux formes de laquelle vous voulez plier notre éducation publique, et n'allez pas plus loin! — Vous avez trouvé la race d'hommes la plus égoïste, la plus avare, la plus rusée, la plus turbulente, la plus destituée de principes moraux qui se meuve sur la face de la terre!

J'ai parcouru, quant à moi, de tristes et pauvres pays où personne ne sait lire dans le peuple, et où les savants sont à peine parvenus à fixer, par des signes certains, l'expression de la parole en trois ou quatre alphabets aussi indéchiffrables pour le vulgaire que l'étoit celui des hiéroglyphes pour l'antiquaire et l'érudit, avant d'être à peu près éclairci par l'ingénieuse critique du docte et modeste Champollion. — Si vous y arrivez, n'allez pas plus loin cette fois. — Vous avez trouvé la plus douce, la plus bienveillante, la plus hospita-

lière, la plus généreuse des populations. Respirez en paix cette atmosphère d'innocence et de jeunesse, d'enthousiasme et de poésie que le souffle de la science n'a pas altérée. Vous êtes chez les Morlaques, et ils ne savent pas lire.

La civilisation n'est jamais parvenue que deux fois à son plus haut degré de perfectionnement possible : la première fois c'étoit chez les Égyptiens, qui ne savoient pas lire la haute langue. Au moins ceux-ci en avoient plus d'une, et cette appréciation immense des besoins d'une société composée parle plus haut que tous les raisonnements.

La seconde fois, c'étoit chez les Chinois, na tion extraordinaire, qui a inventé tout ce que nous inventons, qui invente tout ce que nous inventerons, qui jouit depuis bien des siècles avant notre ère des droits de la seule égalité vraie, de la seule égalité sociale ; nation sublime par sa morale, sublime par sa raison, où les aberrations religieuses ne sont que des anomalies respectueusement tolérées; où les principes généraux de crédibilité ne sont déduits que du cœur de l'homme et des instincts

moraux que Dieu lui a donnés. La population s'y compte par millions ; les Chinois qui savent lire se comptent tout au plus par centaines.

Faites après cela de l'instruction universelle !

J'avoue que je ne suis pas d'accord en ces idées avec des hommes éminents de mon temps dont l'opinion est presque en toutes choses la règle de la mienne; et Dieu m'est témoin que je leur en ferois volontiers le sacrifice aujourd'hui si je ne préférois la vérité à Platon. Je crois ce que je dis sur la foi d'une vie expérimentale qui m'a appris que le travail étoit bon, que le savoir étoit mauvais, et qu'honnête labeur vaut mieux que médiocre science. Il est aisé à un écrivain honorable, dont personne n'estime plus que moi la vaste érudition et la noble conscience, d'obombrer de teintes obscures quelques provinces où le prétendu *bienfait* de l'enseignement n'a pas encore obtenu tous ses résultats. C'est ainsi qu'on auroit signalé Smyrne, ou Cos, ou Salamine, ou Colophon, du temps de l'auteur de l'*Iliade,* si la statistique à l'en-

ere de la Chine avoit été alors inventée; mais quand cette région tout entière seroit sortie du laboratoire du philosophe plus blanche que les neiges du mont Hémus, qu'auroit-elle produit de plus grand qu'Homère ?

C'est une malheureuse méthode, en vérité, que de mesurer les intelligences sur les calculs de la capitation; mais après la notabilité de l'argent, les peuples ne sont que ridicules, parce que la notabilité de l'argent n'est au moins que ridicule. Après la notabilité de l'instruction universelle, les peuples seront absurdes, parce que l'instruction universelle est absurde. Elle arrivera cependant infailliblement, parce que tout ce qui est ridicule et absurde doit arriver.

Ce qui assure aux provinces un bienfait plus efficace que celui de l'instruction universelle, c'est l'instruction naturelle. C'est l'amour du pays, le respect des aïeux, l'affection pour les jeunes, l'enseignement des vieillards, et la parole des sages C'est avec cela que les états s'instituent, se constituent, se relèvent des ruines du passé, et se recomposent pour l'avenir. On fera bien des révolu-

tions dans la rue et sur le papier avant de passer la portée de l'esprit social, qui est tout autrement savant que la statistique et l'Institut.

Je conçois qu'on juge le monde en raison des convenances de sa vie, quand on le parcourt en chaise de poste avec 20,000 livres de rentes. C'est une disposition favorable à l'optimisme et aux combinaisons de la philantropie spéculative. Mais le ciel vous garde, ô mes amis, de n'avoir un jour, pour dérober votre tête à la fureur des passions, que le pays où l'instruction universelle déborde de toutes parts avec ses inévitables conséquences! Réfugiez-vous alors, je vous en prie, au fond de ces contrées que vous avez innocemment maculées d'ombres ignominieuses! C'est là seulement que vous trouverez chez presque tous les hommes le respect du malheur, la religion de la pitié, l'hospitalité antique, le *priscus pudor* du poète.

A vrai dire, ils ne vous ont pas lus; ils ne vous liront jamais, et vous savez pourquoi; mais ils vous accueilleront avec cette compassion tendre qui oblige sans humilier; ils se

dévoueront pour vous par intérêt pour vos malheurs, sans s'informer de vos opinions et de vos fautes ; ils vous aimeront si vous les aimez ! — Et le bonheur d'être aimé, c'est, vous le savez, la seule indemnité de la cruelle obligation de vivre !

On vous le demande à genoux ! Laissez-nous nos prolétaires ignorants, notre peuple illétré, nos provinces *noires !* Laissez-nous cette dernière garantie contre l'envahissement de la perfectibilité, contre le triomphe des doctrines, puisque doctrines et perfectibilité n'entraînent après elles que le dégoût de toutes les croyances, l'abnégation de tous les sentiments, le désabusement de toutes les joies ; — laissez-nous marquer nos journées de travail avec un cran sur le bois, comme faisoient nos pères ; étudier la hauteur du soleil et les phases de la lune dans la page immense du firmament ; pratiquer nos industries nourricières, selon les leçons éprouvées de la tradition et de l'exemple ; apprendre l'histoire dans les récits naïfs et quelquefois épiques de nos soldats, qui la racontent mieux que les bulletins ; admirer la puissance de la nature dans ses ou-

vrages, qui l'attestent mieux que les déclamations et les systèmes. —

Nous n'avons pas besoin de la politique, puisque la discussion de ses droits les plus précieux nous est interdite au nom des lois. Ses vicissitudes parlent d'ailleurs assez éloquemment pour nous instruire. —

Nous n'avons pas besoin de savoir lire pour nous élever à la science ingénue du bon sens, et pour recevoir la nourriture de la morale évangélique. Celui qui nous en a ouvert le trésor, et qui, humainement parlant, seroit encore *un Dieu fait homme*, n'a jamais dit qu'il se communiqueroit à nous par le pain de la lecture. Le pain qu'il nous annonce partout, c'est celui de la parole. — Oubliez-vous, chrétiens, qu'il a promis le bonheur éternel aux ignorans? Ne convenez-vous pas, philosophes, avec Montaigne et Montesquieu, que, si les savants ne s'étoient mêlés de son ouvrage, les fruits de sa promesse ne seroient pas même entièrement perdus pour la terre? —

Vos intentions sont pures, nous n'en doutons pas! Mais l'expérience nous a détrompés

du fatal bienfait que vous réclamez si ardemment en notre faveur. Nous avons accepté le livre que vous nous apportiez pour satisfaire à la faim de notre intelligence, et ceux d'entre nous qui l'ont dévoré n'ont pas tardé à s'écrier, comme saint Jean :

« Cet aliment est doux à la bouche comme » le miel, mais il a porté dans nos entrailles » un feu qui dévore et qui tue. »

Reprenez, reprenez ce livre ! il est amer.

DE

LA FIN PROCHAINE

DU GENRE HUMAIN.

DE

LA FIN PROCHAINE

DU GENRE HUMAIN.

On parle beaucoup de l'amélioration de l'espèce humaine et de sa destinée progressionnelle; on ne parle jamais de sa fin. C'est une erreur qui caractérise singu-

lièrement la vanité de l'homme que de croire la race d'Adam immortelle au milieu de tout ce qui meurt, et d'imaginer que le principe de destruction qui mine les soleils ménagera respectueusement l'organisation du triste quadrupède vertical auquel appartient maintenant l'empire du monde. Si on vient vous parler en philosophe ou en théologien de la dernière catastrophe du globe, voilà tout à coup la catastrophe des dernières familles qui se figure à votre pensée; des peuples luttant contre l'invasion d'un déluge ou d'un incendie; des femmes qui gémissent en emportant leurs nouveau-nés dans leurs bras; des vieillards qui reprochent à l'univers son empressement à mourir, parce qu'ils avoient, eux, quelques jours à vivre encore. J'aime à croire, si notre planète vit âge de planète, que cela ne sera pas si tragique, au moins pour notre noble race d'anthropomorphes, dont la durée générique est loin d'être essentiellement mesurée sur celle d'une sphère minérale de neuf mille lieues de circonférence. A moins d'accident, car les planètes n'en sont pas exemptes, il y aura long-temps alors que des

espèces nouvelles s'amuseront à recomposer de débris fossiles le squelette de l'homme, et à lui chercher une place convenable à côté de ceux du singe et de la chauve-souris. C'est la marche de la nature; il n'y a rien à y faire.

Je me souviens peu de ce que je savois de philosophie physique et d'histoire naturelle quand je croyois savoir quelque chose; mais il me semble qu'il y a des principes si rationnels dans les sciences de faits qu'on peut mettre les académies au défi d'y rien changer. Ceux-là sont tels que vous avez le droit de les convertir en axiomes, et de leur imprimer le même sceau d'infaillibilité qu'à une addition de deux chiffres exactement faite. J'en rapporterai quelques-unes pour prouver à quel point cette proposition est naïve; j'ai peur qu'elle ne le soit trop.

Et d'abord les corps les plus simplement organisés sont les plus durables.

Et secondement les premières combinaisons élémentaires qui aient produit l'être ont été les plus simples.

Et troisièmement, à mesure que les élabo-

rations permanentes de l'agent créateur se compliquent, elles perdent en vitalité ce qu'elles gagnent en perfection.

Et voilà pourquoi les huîtres de Lucrin, si estimées d'Apicius, seront probablement belles encore, et vermeilles, et succulentes, quand elles n'auront plus à redouter depuis des siècles, dans la race d'Apicius, le plus insatiable des animaux ostréophages.

Et voilà pourquoi les algues de la mer verront finir des générations de coquillages ; et les rochers qu'elles embrassent des générations de plantes marines ; et le monde ses rochers dissous ; et le tourbillon ses mondes, et l'infini ses tourbillons.

Tout passe du simple au composé en s'enrichissant graduellement de nouvelles acquisitions organiques, et tout retourne du composé au simple pour lui rendre ses éléments.

Ainsi une existence complète c'est une existence qui commence à mourir.

Les développements d'une existence complète ont cependant des limites inconnues devant lesquelles ils reculent tout à coup comme la sève du chêne ou le vol du condor ; et ce

qui est vrai des individus après soixante siècles d'observation est également vrai des espèces. Au moins faut-il convenir que cette induction est universellement reçue, car il n'y a point d'autre preuve de la mort.

Autrement, si l'on admettoit la perfectibilité indéfinie des espèces, qui n'est qu'une théorie, et que l'on ne contestât pas la décadence indéfinie des espèces, qui est un fait; ce seroit l'huître qui finiroit par manger Apicius.

Il n'y a qu'un moyen de défendre le système de la perfectibilité humaine; c'est de faire intervenir au dénouement de la discussion la machine tragique des Grecs, un dieu. Alors le paradoxe change de nom, il devient dogme, et je ne m'en mêle plus. Vous en savez plus que la science, et je ne suis pas même savant.

Sous l'aspect philosophique et scientifique de la question, et je ne vois pas sous quel autre aspect on oseroit la considérer aujourd'hui, elle va se réduire presque à rien :

Les espèces finissent; donc l'espèce *homme* doit finir.

Elles finissent après avoir accompli les conditions possibles de leur développement ; reste-t-il à l'homme des conditions possibles de développement à remplir ?

S'il ne lui en reste plus, quelles sont les marques de sa décadence, et à quel âge en est-il arrivé ? Voilà ce que je voudrois éclaircir en m'affranchissant de ce fatras technique des méthodes où l'on retombe toujours malgré soi quand on a eu le malheur de lire. Si l'on m'y reprend quelquefois, ce n'est pas ma faute, car je me débats contre lui avec plus d'horreur que la pythonisse contre les énigmes de son démon. C'est que les logogriphes de ce temps-là étoient des jeux d'enfants auprès de ce qu'on appelle des vérités dans le nôtre !

D'après ce que j'ai dit — et je n'exclus pas ici la puissance d'un esprit créateur, comme on voudra le nommer, car il n'auroit pas fait autrement — surgirent l'un après l'autre, du chaos ou de la matière confuse, les cieux, la terre et les eaux ; puis les herbes qui vêtirent le monde ; puis des habitants dans ces eaux, des animaux à cette terre, et par-dessus tout l'homme.

Cette cosmogonie n'est pas difficile à trouver, me dira-t-on ; elle est dans la *Genèse*.

Elle est encore ailleurs heureusement ; elle est dans les découvertes des sciences, qui n'ont pas eu le bonheur qu'envioit Alphonse de Portugal. Elles ne sont pas parvenues à faire leur univers avec plus de bon sens et d'habileté que Dieu. Je vous donne ce système à votre choix, au nom de Moïse et de la révélation, ou au nom de M. Cuvier et de la géologie.

Il est vrai que tout ceci s'accomplit en six jours dans la *Genèse*, et cela n'est pas trop philosophique, au calcul de l'Observatoire ; mais qui sait à quel astre inconnu le Dieu de Moïse, blanchissant le firmament de cette poussière d'étoiles dont il l'a semé, daignoit mesurer les jours de sa création ? Ce soleil des soleils, ce flambeau inextinguible de l'espace, dont rien n'indique ni l'orient ni l'occident, dont aucune créature n'a salué ni l'aube ni le crépuscule ; ce luminaire de l'éternité dont le cours embrasse à jamais un cercle qui n'a ni centre ni circonférence, l'avez-vous vu ?

Quoi qu'il en soit, en laissant de côté tout

ce qui n'est que fables aux yeux de l'incrédule, et qu'hypothèses aux yeux de l'ignorant, voici l'homme, résultat culminant d'une œuvre de providence ou de hasard; l'homme soumis à toutes les vicissitudes du temps, qui altère, qui détruit, qui décompose tout; et condamné à les subir avec plus de promptitude et d'intensité en raison même de la complication de ses organes et du pouvoir de son intelligence; l'homme presque aussi vital que les anges, et moins vivace que les reptiles. C'est la condition essentielle de sa supériorité.

A lui finit, selon vous, l'échelle ascendante de l'organisation animale; il ne lui reste plus qu'à descendre vers la mort.

La religion seule a le droit de supposer qu'il étoit réservé à une autre destination; elle l'a fait, mais en reconnoissant qu'il l'avoit perdue, tant se manifestoient déjà sensiblement les progrès de sa dégénération inévitable, au temps des premières religions écrites! Ainsi, aux yeux du chrétien comme aux yeux du philosophe, l'espèce est appelée à mourir de mort; car ce n'est pas au père

des hommes lui seul que s'est adressée cette terrible et profonde révélation de Dieu ; ce n'est pas seulement à chacun de ses descendants pris dans son individualité mortelle : c'est à tout le genre humain, qui doit aussi mourir un jour comme un seul homme.

Ce phénomène de la destruction des êtres au bout d'un certain période n'étoit plus un nouveau mystère, selon toute apparence, dès le sixième des grands jours de la création. La terre avoit dû voir se renouveler plusieurs fois et les animaux qui la parcourent, et les plantes qui la décorent. La demeure de l'homme naissant étoit le tombeau d'une multitude d'existences qu'Adam ne put nommer dans le Paradis terrestre, parce qu'elles avoient cessé d'être avant qu'il fût. Sous ses pieds gisoient, réunies à l'*humus* reproducteur, ces immenses forêts de juncacées gigantesques, et restituées en fossiles à la forme minérale de la matière, ces familles de sauriens incommensurables qui livrent encore aujourd'hui à l'investigation du savant les vestiges authentiques de plusieurs créations successivement rendues au foyer des créations éternelles.

Parmi les belles pages du *Génie du christianisme* il y en a d'admirables, où M. de Châteaubriand revêt des brillantes couleurs de sa palette le tableau de la nature génésienne, déjà riche des solennelles magnificences d'une nature antérieure. Si un géologue avoit à se placer aujourd'hui dans la même hypothèse, il en diroit les mêmes choses, au talent près. Ce n'est pas que ce poète ait cherché avec beaucoup de soin ce qu'il y avoit de philosophique et de vrai dans son anachronisme volontaire ; c'est que tout ce qu'il y a de philosophie et de vérité sur la terre appartient aux inspirations du poète.

Les premières générations d'hommes, qui duroient long-temps et qui avoient des loisirs pour observer, parce que la terre n'étoit pas encore une arène — c'étoit toujours un spectacle — ne tardèrent pas sans doute à reconnoître, sous l'œuvre annuelle des reproductions, le travail sourd et permanent de la destruction, qui modifie, oblitère, transforme tout, et puis fait tout disparoître à son jour. Elles n'ignoroient peut-être pas que les oiseaux avoient broyé les fruits sous des dents

aiguës ; que les serpents s'étoient tracé un chemin sur le sable avec des pieds agiles ; qu'au temps de leurs pères de noires volées d'autruches couvroient quelquefois le désert de l'ombre de leurs ailes. Une tradition perpétuée d'âge en âge, et qui subsiste encore dans leurs livres sacrés, entretenoit chez eux le souvenir du béhémoth et du léviathan, ces colosses du monde vivant, et celui du griffon au bec et au vol d'aigle, qui avoit quatre pieds de lion. Dans la race même de l'homme, elles purent déjà observer une déclivité menaçante. Ce ne furent bientôt plus ces géants millénaires dont il est question dans toutes les histoires, et dont tant de monuments presque indestructibles attestent la puissance. Leur mission d'ascendant et de conquête s'étoit accomplie en peu de temps, soit qu'il entre dans l'essence des espèces jeunes d'épuiser rapidement, en luxe inutile, le feu surabondant qui les vivifie, soit qu'il ait convenu à Dieu de hâter sous les regards de sa seule créature raisonnante les scènes qui pouvoient lui faire comprendre le secret de son organisation et de sa décadence. Il est probable qu'il

ne fut pas question alors de la perfectibilité indéfinie de la race humaine. Ce ridicule étoit réservé à des nains de cinq pieds entassés dans des cloaques odieux pour souffrir et pour mourir, et qui expirent tout caducs, à soixante ans, dans une atmosphère de sang et de boue, sur la page où ils délaient dans quelques gouttes d'encre ce dernier mensonge de la vanité.

Il n'y a plus de sophismes dans tout cela; car, à force de nous rapprocher de la matière et d'y chercher notre origine, nous y avons trouvé du moins les ruines de ce qui étoit avant nous. Il n'y a point de dendrite qui ne conserve l'empreinte d'une plante inconnue. Vous verrez des fleurs enchâssées dans le cristal laiteux de l'agathe, comme le bouquet merveilleux de la fiancée d'un génie. Cet ambre, aussi pur et aussi transparent que la topaze, s'est durci sur un insecte que Dejean ne pourroit nommer; ce fragment de marbre que vous touchez n'enrichira jamais les métopes de vos monuments adulateurs; c'est le tombeau d'un batracien ignoré dont la renommée se fait jour pour la première fois

sous le ciseau du statuaire. Ce sable que vous roulez sous vos pieds et qui étincelle de reflets de nacre, ce sont les débris d'un nautile qui n'est plus ; celui-là qui se maintient en disques solides et dorés, parce qu'il s'est revêtu, comme les courtisans habiles qui savent survivre aux révolutions, de la couche la plus solide des métaux, c'est un ammonite dont l'espèce est perdue.

Et puis cherchez ce qui adviendra de l'espèce humaine tout entière : un sable à rouler sous les pieds !...

Pour établir un fait aussi absolu, aussi important, aussi essentiel que la perfectibilité, ce seroit bien le moins que de pouvoir l'appuyer de quelques faits. Ici toutes les inductions tirées des faits, je n'en excepte pas une, sont en opposition avec le principe. Si l'homme tendoit à la perfectibilité par l'état de civilisation, les civilisations très-avancées se reconnoîtroient à des avantages extérieurs très-prononcés de conformation, de vigueur, de vitalité ; et c'est précisément le contraire. Voyez ce qu'étoient la race d'hommes dont Nestor conservoit le souvenir, et les Latins

de Turnus, et les Écossois de Wallace, auprès de ce troupeau d'animaux dégradés que la civilisation a soumis! Ce qui reste même aujourd'hui de plus propre à retracer imparfaitement le type de l'espèce adulte, irez-vous le chercher dans ces grandes étables d'hommes grêles, lurides, contrefaits, cadavéreux, que vous appelez des villes! Il faudra vous en informer dans les anneaux les plus cachés des chaînes alpines du vieux monde, et surtout il faudra vous dépêcher, car la civilisation y est peut-être.

On n'oseroit pas soutenir, puisque le monde fossile ne l'a pas encore prouvé, qu'un certain nombre d'espèces du genre *homme* ont déjà disparu; et je suis cependant bien convaincu qu'il le prouvera, quand la géologie, sortie de nos carrières, pourra porter la sonde aux plateaux du Thibet ou aux vallées du Caucase. Je ne doute pas plus de l'existence de l'ancienne espèce titanique et de l'ancienne espèce cyclopéenne que de celle de la harpie si bien décrite par les poètes avec sa face humaine, ses mamelles de femme, ses ailes membraneuses, et ses quatre mains aux longs doigts, qu'il

auroit suffi à Linnée de les copier pour la placer méthodiquement à la tête des *vespertilions*.

Sans recourir à des conjectures inutiles, qui sont toutefois bien moins conjecturales que celles de la perfectibilité, ne voit-on nulle part des espèces du genre *homme* qui commencent à finir, et que la première révolution du globe ou de la société qui les disséminera dans les déserts du continent, ou dans les îles de l'Océan, conduira, de transformations en transformations, à l'état de brute, et de l'état de brute à la mort? Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'au premier rang de ce convoi funèbre du genre humain marche la civilisation la plus ancienne et la plus perfectionnée de tous les siècles, celle de la Chine.

Mais ne voit-on nulle part des sociétés encore plus avancées dans leur décadence, et où le type de l'homme s'efface presque sous nos yeux, comme pour ne pas nous laisser de doute sur la tendance dégénérescente de sa race! N'a-t-elle encore atteint sur aucun point du globe cet âge de décrépitude et de dégradation qui annonce l'extinction prochaine du principe de la vie dans les espèces comme

dans les individus? Qu'est-ce donc que ces tribus éparses de sauvages, empreintes dans un ordre si graduel et si régulier de tous les symptômes de la dissolution, sinon le débris plus ou moins récent d'une civilisation passée? Il n'y a du moins qu'un défaut absolu de philosophie qui puisse y faire voir autre chose. Partout où restent les artifices de la plus simple grammaire, les superstitions de la plus vaine religion, la fiction du pouvoir absolu et le goût d'un luxe barbare, il y eut une société qui rêva autrefois, comme la nôtre, l'avenir sans bornes, et la perfectibilité peut-être, à la veille de sa chute éternelle. Ces habitants de l'île de Pâques, qui boivent l'eau de la mer comme l'anthropophage fantastique de Victor Hugo, n'ont-ils pas des monuments médiaires entre la pierre informe de Carnac et les ruines sacriléges de Babel? Ce peuple aussi est une ruine, et il disparoîtra de la terre avant les colosses qu'un art inconnu éleva jadis sur ses rivages à la mémoire des dieux ou des rois. Demandez aux voyageurs qui ont parcouru les archipels atlantiques ce que sont devenues ces colonies de

civilisations primitives? Ils en ont remarqué où la population avoit décru de moitié entre deux expéditions; d'autres où l'on ne comptoit plus qu'un petit nombre d'enfants malsains rampants sur les rochers comme le reptile hideux auquel ils disputoient leur nourriture. Il y a tel de ces tombeaux de la famille humaine où le naturaliste est déjà tenté de lui donner un autre nom. L'être infortuné au front duquel Dieu répandit autrefois son souffle créateur y a perdu le secret du mécanisme de la parole, et n'exprime plus les deux ou trois pensées qui composent tout le répertoire de son âme que par des sibilations confuses comme celles du pongo. Il naît caduc et vit trente ans. Quelques générations encore, et vous trouverez là le système de la perfectibilité résolu sur une couche de squelettes dont aucune main vivante n'aura pu creuser le tombeau.

Que dis-je! c'est vous forcer à chercher trop loin la démonstration trop vulgaire de la seule vérité qu'il ait été donné à l'homme de saisir, la preuve de la dégénération et de la mort des espèces, pour l'appliquer à la vôtre.

Ne parcourons pas le monde sur sa surface ; gravissons-le sur les sommités qui le hérissent, et il va nous apprendre la même chose. Vous ne ferez peut-être pas cent lieues sans arriver au pied d'une de ces montagnes qui ont sur toutes les formes passées de la société humaine un privilége incontestable d'antériorité. A la cime est le *dolmen*, ou la pierre énorme, soulevée sur d'énormes appuis, sans grues, sans leviers et sans cabestans; un peu plus bas, voici la forteresse, plantée comme une aire d'aigle entre le ciel et la terre; et si vous remuez les rocs fracassés qui servoient de base à son donjon, voici les armures de fer qui paroient le guerrier dans un jour de bataille, et que les bras les plus robustes n'ébranlent plus sans effort. A ce revers inférieur blanchit sous son humble toit le chalet du pasteur. Vous l'en verrez sortir à la suite du troupeau, nain pour le titan du sommet, nain pour le despote cuirassé du château, géant pour vous, et près de lui son voisin, le chasseur de chamois, bondira de précipice en précipice, agile et téméraire comme sa proie.

Descendez un peu. Cette fumée est celle

d'une ville dont vous entendez bruire les habitants, partagés entre deux soins qui absorbent toute leur vie, celui de gagner de l'or et celui de perdre du temps. Ne vous arrêtez pas à leurs formes efféminées, à leur égrotante pâleur, au glas multiplié des cloches paroissiales qui annoncent que l'on meurt vite dans ces jolies maisons badigeonnées de vert, et toutes bordées en terrasses de roses. Entrez dans la vallée, et arrêtez-vous un peu.

Ce monstre que vous voyez là, c'est un homme; il a encore quelque chose de l'homme. Cet œil louche et terne qui regarde sans voir, entre deux paupières gonflées, chauves et sanglantes, c'est un œil d'homme; ces lèvres épaisses, torses, écumeuses, c'est une bouche d'homme; ce balbutiement discord ou éclatant par saccades rauques et désordonnées, c'est une parole d'homme; l'homme que vous voyez, c'est le crétin qui ne se reproduit que rarement, mais que reproduisent tous les jours ses congénères de la vallée, de la ville et de la montagne.

Vous n'avez fait qu'une demi-lieue, et vous avez embrassé dans une famille très-circon-

scrite de la race humaine l'histoire complète de son commencement et de sa fin : ceux de là-haut sont finis et ceux-ci vont finir.

Vous savez tout cela mieux que moi; ce qui vous trompe, c'est ce prestige de la civilisation vivante dans lequel vous avez rêvé de durables éléments d'existence et de conservation. Je comprends qu'un masque bien fait peut prêter la physionomie de la vie à un cadavre. Ouvrez l'étui, et je vous réponds qu'il n'y a dedans qu'une momie. J'ai vu des vieillards coquets qui s'endormoient après avoir pris la mesure d'un habit de bal, et qui se réveilleront dans un suaire, s'ils se réveillent.

Il y a quelque chose d'artificiel dans les vieilles sociétés, comme dans la végétation des vieilles forêts, qui ne déçoit que les mauvais observateurs. Quand une société tend à se dissoudre, vous voyez s'implanter sur elle une multitude d'intérêts âpres à s'emparer de sa substance, comme des lichens avares et des guis parasites sur un arbre qui ne vit que par son écorce. De loin, vous avez foi à cette verdure d'emprunt; mais vous n'êtes pas au pied du tronc calciné que vous vous apercevez qu'il est mort.

C'est qu'il n'y a rien de commun entre le perfectionnement apparent de la forme sociale et la vitalité de l'espèce, ou plutôt c'est qu'il n'y a rien de plus contradictoire. A force de vivre, on peut tirer quelque parti de l'expérience de la vie; on peut raffiner quelques-unes de ses jouissances, à mesure que leur nombre s'appauvrit; on peut goûter, avec une économie mieux entendue, quelques restes de jours qui s'échappent; mais il n'y a point d'homme assez insensé pour imaginer que ce triste bénéfice de l'âge doive reculer les bornes de sa vie naturelle, à travers une succession inépuisable de voluptés toujours nouvelles qui lui étoient inconnues au temps même de sa force. L'erreur dont je parle est celle de la société, qui a réellement appris quelque chose en quelques siècles, mais qui n'a pas encore appris qu'elle n'étoit que l'expression d'une individualité mortelle dont le terme n'est pas éloigné. Ainsi, la civilisation elle-même, au point où elle est parvenue, est plus forte que tous mes arguments contre la perfectibilité indéfinie de l'espèce; et on aura beau s'écrier avec un superbe dédain que je

ne vois pas cette civilisation qui marche; hélas! je la vois marcher et courir comme vous. La seule différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que je vois où elle va.

Les Chinois, dont la forme sociale est la seule qui se conserve sans modification, de mémoire historique, probablement parce qu'il n'y en a point de plus parfaitement assortie aux besoins de l'homme civilisé; les Chinois, qui ne remettent pas tous les ans leur destinée au hasard d'un nouvel essai, et qui n'ont aucune idée de ce mieux futur des peuples auquel nous aspirons avec une pertinacité qu'aucune déception ne décourage, ont trouvé moyen de se dédommager de leur inertie politique, en usant sur les œuvres de la création l'activité de ce principe révolutionnaire dont toutes les nations sont tourmentées à leur décadence, et qui peut être regardé comme l'effrayant symptôme de leur année climatérique. Ils se vengent, aux dépens de l'organisation naturelle des êtres, de leur impuissance à troubler l'organisation intelligente des états. On sait leur habileté à déprimer la tête humaine, à briser les pieds déli-

cats de la femme dans des ceps qui changent leur gracieuse élégance en difformité, à croiser les races d'animaux par des alliances monstrueuses dont les résultats heureusement inféconds paroissent destinés à peupler une ménagerie fantastique. Leur déplorable instinct n'obtient pas des succès moins funestes dans l'altération des plantes. Ils parviennent à emprisonner la sève des végétaux les plus vivaces dans des canaux abortifs, à étouffer leur développement, et à réduire les géants des bois aux proportions des moindres arbustes; forêts pygmées, dont les insectes seuls de la terre ont droit d'obtenir quelque abri contre l'orage. — Eh bien! si ces arbres, sottement embellis par un caprice barbare, venoient à s'animer tout à coup de la faconde oratoire et de l'inspiration prophétique des chênes de Dodone, que diriez-vous de les entendre se complaire dans leur honteuse stature, insulter du haut de leur petit orgueil à la tige robuste et colossale qui avoit nourri leur germe pour épaissir le front des bois avant qu'une main sacrilége s'en saisît pour le dégrader, et promettre à leurs rejetons, rois futurs des

montagnes, des rameaux puissants contre la tempête et de perpétuels ombrages? — Prenez-y garde, Européens du dix-neuvième siècle : cette fable est votre histoire, ce sont là des chênes civilisés.

Je disois tout à l'heure que la société avoit appris quelque chose, et je me hâte d'expliquer cette concession trop obligeante pour elle, afin qu'on ne lui donne pas une fausse latitude. La société n'a pas appris pendant quelques milliers d'années une idée essentielle ; elle ne sait pas une vérité morale qui n'ait été vulgaire au temps de Job ; elle n'a pas contemplé la nature sous un seul point de vue, elle n'a pas pénétré un seul mystère de l'âme, qui aient été célés à Homère ; elle n'est ni plus philosophe que Pythagore, ni plus poète qu'Alcée. Ses légistes n'ont pas plus détrôné Solon que ses médecins Hippocrate. Les arts des anciens seront à jamais l'objet de ses imitations et celui de son désespoir. Les travaux les plus vulgaires de la force et de l'industrie, que l'expérience éclairée par une longue pratique devroit aisément perfectionner de génération en génération, n'ont fait

eux-mêmes que des progrès partiels, et la compensation qu'on essaieroit d'établir entre ce qu'ils ont perdu et ce qu'ils ont gagné ne seroit pas de nature à flatter notre orgueil. Voilà où en sont, jusqu'à nouvel ordre, les affaires de la perfectibilité depuis la fondation de Babylone jusqu'à la destruction de l'archevêché de Paris. C'est un bilan de faits et de siècles qui parle plus haut que les théories.

Pour réduire les conquêtes de la société à leur véritable expression, convenons qu'elle a appris à jouir. Pendant qu'elle parloit fièrement de sa destination future, un instinct secret, mais universel et manifeste, lui a révélé qu'elle n'en avoit plus. Fixée au présent par l'égoïsme, qui est le seul véhicule des existences transitoires, elle cherche à se rattacher à l'avenir par la vanité, qui est la seule indemnité des grandes déceptions. Quant au passé, il est assez naturel qu'elle le répudie et qu'elle se sente dépourvue de toute sympathie pour lui, elle qui ne sera jamais le passé pour une société nouvelle. De ce phénomène de position qui n'avoit pu se présenter jus-

qu'à nous résultent deux faits politiques également propres à notre époque : la notabilité de l'or et l'ascendant social de la jeunesse. Aucune histoire n'en offriroit un autre exemple ; il n'y a rien de plus conséquent dans la nôtre. Les peuples, destitués de leur fin morale, ont besoin de se réfugier tout entiers dans le foyer de la vie, et d'honorer d'une espèce de culte le signe des jouissances passagères qui leur adoucissent quelques jours encore la perspective de son terme inévitable. Héritiers en viager d'une succession qui ne sera pas recueillie après eux, ils ont placé la civilisation à fonds perdu; et sans cette science intime de notre dissolution prochaine, dont le monde est pénétré, qui eût enseigné aux jeunes gens de la génération actuelle qu'elle auroit à peine besoin pour elle-même du respect que tous les siècles ont porté aux vieillards?

Ce ne sont plus les dieux qui s'en vont, comme au temps de Constance et de Galère, ce sont les hommes : société, l'âme des sociétés s'est retirée d'eux avec les institutions et les croyances; espèce, leur dégradation

rapide hâtée par l'impur levain des passions, des vices et des infirmités inséparables d'une civilisation excessive, n'a plus besoin que de quelques années de barbarie pour les faire descendre au-dessous de l'albinos. Et ne demandez pas quand la barbarie commencera. Une révolution, une guerre, une invasion, vous répondroit peut-être pour moi. Le premier tocsin qui grondera d'un bout de l'Europe à l'autre sur cette foule sans simultanéité, sans affections, sans loi et sans Dieu, peut la convoquer pour la mort. Laissez-la se presser d'exister un moment encore, dévorer impatiemment ce jour sans lendemain, et dissiper son orageuse agonie en émotions turbulentes. Elle assiste sans le savoir au festin de Balthasar. Le bruit qu'elle fait aujourd'hui ne troublera pas long-temps désormais le silence de la création. L'espace qu'elle avoit à parcourir dans le temps n'est pas infini comme son orgueil, et cette ardeur imprévoyante avec laquelle elle se précipite vers un but inconnu n'est autre chose que l'effet irrésistible de la pente qui l'entraîne à sa fin. La nature produira d'autres espèces sans doute; mais elle

n'en conserve point éternellement. L'éternité n'appartient qu'à la nature elle-même.

Il y a loin de ces considérations austères aux douces et brillantes palingénésies des optimistes, qui rêvent avec candeur un nouvel âge d'or pour la décrépitude des nations, et je conviens qu'aux yeux des hommes, une vérité triste n'aura jamais l'attrait d'un beau mensonge : aussi n'ai-je pas conçu le vain espoir d'être écouté, et de faire passer dans l'esprit des autres une conviction d'ailleurs inutile. J'obéis, en écrivant, à une impulsion plus forte que le desir de plaire ou la prétention d'instruire, à l'ascendant d'un cœur profondément détrompé qui goûte une amère joie en dépouillant ses dernières chimères, comme un vêtement de fête mal séant pour le tombeau, mais qui se feroit scrupule d'en disputer une seule à l'espérance des âmes naïves que le temps n'a pas encore désabusées du bonheur d'espérer. Je me suis trompé si souvent sur la foi du sentiment, que je puis bien me tromper une fois sur celle de la raison. Les erreurs spéculatives n'entraînent pas du moins les conséquences funestes qui suivent

les erreurs pratiques, surtout quand elles ne se recommandent ni par l'autorité d'un nom ni par l'influence d'un talent. Quant à vous, mon cher Ballanche, qui faites rendre sans efforts les oracles de la philosophie aux cordes de la lyre comme les législateurs-poètes du monde naissant, ne vous réveillez pas de long-temps de cette illusion sublime et consolante que je voudrois embrasser encore quand je vous entends. Et qui pourroit vous entendre sans concevoir votre méprise et sans la partager? Que dis-je? Est-elle bien la vôtre plutôt que celle du ciel, qui ne plaça pas en vous sans dessein la prévision inspirée d'une civilisation complète, avec la sagesse qui enseigne et l'éloquence qui persuade, mais qui se trompa sur l'époque où vous deviez naître pour l'instruction et le bonheur du genre humain? Votre mission vous appeloit à son berceau, et forcé à la remplir par une nécessité dont le secret vous échappe à vous-même, ce n'est pas à vous qu'il faut s'en prendre, si vous n'arrivez qu'à son convoi. Parlez cependant sur les bords de cet abîme où tous les peuples vont descendre, parlez au moins

pour leur apprendre ce qu'ils ont perdu. Le formidable jugement qui pèse sur notre race avoit peut-être besoin de cette révélation pour être entièrement accompli, et peut-être manquoit-il à sa rigueur que la dernière famille humaine fût condamnée à voir se rouvrir un moment le séjour de délices qui s'étoit fermé sur la première. Ne vous étonnez pas toutefois si vos magnifiques paroles trouvent parmi les hommes civilisés de ce siècle de lumières, si vain de ses progrès et de ses découvertes, un auditoire plus insensible cent fois que les marbres d'Amphion, et cent fois plus farouche que les tigres d'Orphée. C'est un mystère plus facile à pénétrer que l'énigme puérile de ce monstre de Thèbes dont vous avez créé avec tant de puissance l'idéalité poétique. — Ils vont mourir, et l'intelligence de l'âme les a déjà quittés.

Je ne me dissimule pas, au reste, combien l'opinion que j'ai entrepris de soutenir aujourd'hui présenteroit de difficultés à un raisonneur plus habile, dans l'état de philautie ingénue et de prévention complaisante pour ses doctrines et pour ses œuvres, où la société

actuelle se délasse de ses souffrances matérielles. La perfectibilité n'est plus une théorie abandonnée à la discussion comme le reste des systèmes ; c'est un fait philosophique auquel il manque à peine quelque vernis de mysticité pour être converti en dogme. On ne la démontre plus, on la professe ; et un des talents les plus purs, les plus élevés, les plus consciencieux de notre nouvelle école, lui prête en Sorbonne la triple autorité de sa raison, de son savoir et de sa bonne foi. Un jeune professeur y cherche la vérité, dans l'intérêt de notre amélioration sociale, et il la trouveroit sans doute si la vérité devoit jamais se rendre aux vœux d'un cœur droit, ou se laisser captiver à l'attrait d'un élégant et noble langage. Malheureusement le sage par excellence a reconnu il y a trois mille ans que toutes nos sciences n'étoient que vanité ; et si ce n'est pas là tout ce qu'il nous est permis de savoir de la vérité, il se pourroit bien qu'il n'y en eût point. Ce qu'il y a de certain, c'est que la philosophie ne lui a pas arraché un voile depuis, et que les esprits réfléchis qui ne se contentent que

d'évidence ne paroissent pas fort disposés à appeler de l'arrêt de Salomon.

Une proposition de M. Théodore Jouffroy, que mon hypothèse ne sauroit admettre (et je renoncerai volontiers à mon hypothèse, je le déclare, aussitôt que la vérité sera trouvée), c'est que le christianisme ne sera suivi d'aucune autre religion. Comme je ne prévois pas que la vérité, qui est encore un peu confuse, doive être mise très-incessamment à l'usage des populations, et que, d'un autre côté, il y a, selon moi, dans le christianisme, trop d'éléments de vie, de grandeur et de liberté, pour qu'on puisse supposer qu'il reste à la portée de l'homme tombé au dernier degré de l'avilissement et de la misère, je conjecture qu'il en sera autrement. Les religions, révélées ou non, deviennent toujours plus ou moins l'expression de la société qui les a faites successivement et qui les modifie sans cesse. Le culte de la raison étoit l'expression fort exacte de notre démocratie extravagante et féroce : la révolution parvenue à la crise de la terreur est là-dedans tout entière, avec l'orgueil de la sagesse, les saturnales de la

démence, la prostitution et le sang. Ce culte dura peu de temps, le temps que dura le paroxysme qui l'avoit produit. L'autel et l'échafaud s'écroulèrent le même jour, et se releveroient ensemble. Voilà une religion qui se trouvera au besoin, et qui palpite peut-être déjà dans quelque évangile de mort. Si, comme je l'espère pourtant, il n'y a plus assez de brutale énergie dans les passions de l'époque pour arriver une seconde fois à ce résultat, le froid matérialisme, l'athéisme moral et la personnalité avare des dernières sociétés n'iroient pas chercher bien loin une autre foi et d'autres symboles. En opérant sur le *saint-simonisme* à la manière de la réforme, c'est-à-dire en retranchant soigneusement de ses pompes et de ses doctrines ce qu'une tradition mal effacée de philosophie chrétienne et de tendresse humaine y a laissé pour l'intelligence et pour le cœur, cette religion me paroît merveilleusement appropriée aux besoins d'une espèce impatiente d'abdiquer de foibles restes de spiritualisme, pour franchir l'espace étroit qui la sépare encore de la matière brute, et prendre possession de son

néant. *A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres.* Au monde que la perfectibilité, la civilisation et le temps nous ont fait, Saint-Simon pour dieu. Il est logiquement impossible de se soustraire à cette conséquence. Je crois donc en Saint-Simon, dieu du dix-neuvième siècle, et j'y croirai fermement, tant qu'un autre dieu de la même nature ne viendra pas simplifier la question sociale et la réduire à ses derniers termes. Il ne faut décourager personne.

DE LA PALINGÉNÉSIE

HUMAINE

ET DE LA RÉSURRECTION.

DE LA PALINGÉNÉSIE

HUMAINE

ET DE LA RÉSURRECTION.

Je suis obligé de déclarer en commençant que je ne m'occuperai pas dans ce chapitre excentrique, et placé hors de toutes les doctrines écrites, du système des *palingénésies sociales*.

Ces deux expressions s'excluent mutuellement, à mon sens, puisque la *génésie* est une œuvre de création qui suppose l'action d'un pouvoir supérieur, et que *la société* n'est qu'une œuvre d'instinct, dont l'accomplissement est attribué à l'organisme borné d'une espèce.

L'homme a fait sa société selon sa puissance, parce qu'il lui a été donné de la faire. Il ne lui a pas été donné, à lui, de se faire meilleur.

Je respecte profondément cependant toutes les théories que l'homme a imaginées pour le bonheur de l'homme. Une pensée d'amélioration dans le sort de l'humanité, quand elle est exprimée avec sincérité, est la plus haute manifestation possible de l'intelligence. Il n'y a rien de plus digne de vénération.

Le système de Saint-Simon se composait d'inductions rationnelles qui méritoient d'être discutées, et qui pouvoient soutenir un examen approfondi. Je suis porté à croire que ses apôtres se sont maladroitement détournés de ses voies toutes matérielles et toutes positives, en substituant au calcul des hypothèses et à la critique des faits l'autorité d'un enseignement où l'on n'a oublié que l'élément essentiel de

l'enseignement mystique, c'est-à-dire le spiritualisme. Je n'en ai pas moins d'estime pour les saint-simoniens de conviction. Tout homme qui est fermement convaincu de sa parole a droit à être écouté, même quand il se trompe.

Le système de M. Fourier est beaucoup plus spécieux, par la raison qu'il est plus simple, plus naïf, plus dégagé de cérémonies et de mystères, plus facile à soumettre à l'épreuve qui juge tous les systèmes en dernier ressort, celle de l'expérience. Je sais bien ce qui en adviendra, mais je ne suis pas étonné qu'on cherche à le savoir. Cette recherche du mieux possible est d'ailleurs une des nécessités de notre nature, une des déceptions qui sont attachées à la condition d'homme, et dont j'expliquerai la cause.

Le système de Ballanche est autre chose que ceux-là. Il a sur eux l'avantage de n'être qu'expectatif, ce qui le fait sortir de la catégorie des illusions de l'humanité.

C'est une inspiration orphéique, dans un siècle où toutes les inspirations de ce genre finissent par tomber à la merci des bacchantes. C'est un calcul d'Archimède qui dépend d'un

petit mouvement à imprimer au monde, et pour lequel l'artisan sublime n'a de levier que son génie, et de point d'appui que le néant. C'est l'œuvre d'un grand homme auquel la nature a imprimé par mégarde le sceau du sacerdoce sur les nations, quand le sacerdoce et les nations s'en alloient.

Et ceci n'est pas sans dessein. Les mondes qui sont morts sont encore des astres long-temps.

Ballanche est une des plus puissantes intelligences comme un des plus grands écrivains de tous les âges. Voilà tout.

Non, il n'y a point de *palingénésie* spécifique pour l'organisation actuelle de l'homme.

Si les espèces avoient ce privilége, le métal auroit végété, la plante auroit senti, l'animal auroit pensé, et je conclurois hardiment de ce perfectionnement progressif que nous sommes à notre tour sur le chemin de la compréhension. Rien de tout cela n'est arrivé depuis le jour immémorial où la création commença, parce que tous les êtres sont enfermés dans de certaines possibilités de progrès.

Nous avons touché cent fois à cette barrière.

Cent fois nous avons rétrogradé devant elle, parce qu'il ne nous appartient pas de la rompre. L'homme embrasse comme Anthée la terre dont il est sorti pour lutter avec plus de force contre le Dieu qui le presse, et il se relève pour mourir. Cette fable du Titan est l'histoire invariable du monde.

Non ! il n'y a point de *palingénésie* spécifique pour l'organisation actuelle de l'homme, parce que l'homme approche du temps où il aura fini son rôle sur la terre, comme le reste des animaux fantastiques du monde fossile, à moins qu'il ne redescende, brut et sauvage, à la tête des espèces inférieures, pour faire place à une espèce nouvelle.

Quand une idée est aussi complexe que celle de cette proposition, il faut bien la déplier avec soin pour la rendre intelligible aux esprits qui s'en soucient.

Les autres peuvent la laisser là. Ils n'auraient rien à y apprendre, et c'est un petit malheur, car une insouciance décidée est probablement le plus haut point auquel puisse atteindre la raison humaine, si l'hypothèse qui me reste à développer n'est qu'une erreur.

Mais avant de sonder les profondeurs d'une pensée hasardeuse, il faudroit dire sans doute comment on y a pénétré, et quel parti on espère en tirer dans l'intérêt de l'espèce actuelle.

Ce sont là deux choses que je ne sais pas, et que je me suis peu inquiété de savoir.

Voici ce qui m'est personnel dans ces questions.

J'ai vécu obscur, solitaire, inoccupé, indifférent aux mouvements passionnés de la société, et même aux recherches curieuses de la science, depuis le jour inexorable où, en jetant un regard de désespoir sur la destination de l'homme, je me suis aperçu qu'elle étoit ou imparfaite ou fausse, et qu'elle trompoit toutes les conjectures que j'avois formées, plus jeune, sur la merveilleuse harmonie de la création.

Je me suis retiré alors du milieu de ces débats inutiles qui occupent douloureusement une fourmilière d'êtres inachevés ou déçus. Je m'y suis soustrait avec des pleurs amers pour ceux qui souffrent, et dont le malheur intime est incomparablement plus grand. J'ai

fermé les yeux sur la société, et je me suis caché d'elle dans mon oubli.

J'ai cherché cependant des distractions dans l'étude. J'en ai cherché dans la méditation. J'en ai cherché surtout dans le sommeil, qui est le meilleur des états de l'homme, si ce n'est la mort.

Je me suis engagé sur les pas de Cuvier, qui étoit une idée intelligente incarnée, dans les mystères du monde ancien, et j'ai regretté qu'il n'eût pas parcouru le cycle d'inductions où il étoit si heureusement entré, pour dévoiler les mystères du monde nouveau ou à venir, qui ne sont pas moins évidents, car tout ce qui est conséquent dans la création y est essentiel. La chaîne des êtres s'étoit brisée dans sa main à l'anneau intellectuel. Il ne falloit que la renouer.

J'ai senti alors que toutes les conséquences du monde créé s'étoient accomplies en leur temps, à l'exception de celles qui compléteroient l'existence de l'homme, et j'en ai conclu que si la destinée de l'homme n'étoit pas finie, c'est que l'homme n'est pas une fin de la création. C'est qu'il n'en est qu'un épisode

passager dont le dénouement se cache dans celui de l'action universelle.

J'ai compris que la vie de dérision et d'erreur que nous traînons sur la terre, et qui ne paroîtroit autrement que le jeu ironique d'un mauvais esprit, étoit au contraire tout ce qu'elle doit être dans le système toujours vivant et toujours progressif d'une création qui se continue.

J'ai reçu enfin la perception d'une création complète et sublime dont l'ensemble ne laisse rien à desirer aux doutes inquiets de notre croyance, si facile à décourager, et qui mériteroit d'être l'œuvre de Dieu, si elle ne l'étoit pas.

Et je me suis prosterné sous le poids de cette conviction, parce qu'elle m'est parvenue éclairée de tant de certitudes et d'acquisitions compréhensives de la pensée, que je n'ai pas pu supposer qu'elle vînt de moi.

De moi, grand Dieu ! d'un être mobile, foible, irritable, inconsidéré, qui s'égare tous les jours dans la conduite de sa propre vie, et qui se débat dans le limon de l'homme ; comme dans les langes de son berceau !

D'un cœur débile et malade qui avoit embrassé tant d'affections, et qu'une réaction nécessaire sur lui-même n'a peut-être isolé de toute la nature que pour le perdre dans des chimères !

D'un de ces vieillards de l'âge mûr que leur prison organique importune depuis long-temps, et qui ont usé les ressorts de leur courage contre la vie, à force de les exercer !

En vérité, je ne suis ni sectaire, ni thaumaturge, ni prophète. Je ne suis pas philosophe. Je me ferois même scrupule d'être penseur, dans l'acception large qu'on donne à ce mot, parce que la pensée est presque toujours d'un mauvais usage. La vérité ne s'est communiquée à moi ni dans le buisson de Moïse, ni dans le bosquet de Numa. Elle ne m'a emporté dans les cieux, ni sur le char d'Élie, ni sur la flèche d'Abaris. Elle ne m'est arrivée ni revêtue de l'éclatante révélation qui l'a communiquée aux évangélistes, ni rayonnante de l'inspiration des poètes.

Je l'ai sollicitée avec la candeur d'une âme simple, et je l'ai trouvée peut-être.

S'il en est ainsi, vous pourrez la reconnoître à un signe certain : vous comprendrez.

Tout ce qui n'est pas compréhensible à un esprit attentif, tout ce qui ne parvient pas à l'âme avec la netteté d'un souvenir et la vivacité d'un sentiment, n'est que vérité de dialecticien, vérité de sophiste, vérité scolastique et *livresque*, vérité de convention, c'est-à-dire aberration ou mensonge.

Du moment où l'on aura fait en soi le départ de ces deux vérités, et je n'en demande pas davantage à ceux qui daignent me lire. ils sauront autant que moi si je sais; ils sauront mieux si je me trompe, et ils pourront me quitter — ou me suivre.

Ces commencements seront plus rebutants que je ne l'aurois voulu, mais nous en sortirons en quelques pas.

L'inconvénient que je subis est inévitable, quand on ouvre un sentier qui n'a jamais été pratiqué, pour parvenir à une porte qui n'a jamais été ouverte. Je ne l'enfoncerai pas; j'ai la clef.

Il seroit inutile aujourd'hui de revenir lon-

guement sur les hautes dérisions dont *la Genèse* a été l'objet dans le triste siècle des philosophes. Deux mots suffiront pour les réduire à leur juste valeur, c'est-à-dire à l'expression d'un pédantisme ignorant et d'une présomption étourdie.

Premièrement, les jours de *la Genèse* n'étoient pas des jours de vingt-quatre heures, comme ont voulu le prouver quelques niais de scoliastes. La distribution quotidienne de nos heures est en raison de notre globe, qui n'étoit pas fait quand la lumière fut faite, par une intelligence qui n'avoit pas précisément, comme l'Institut, son orient à Bercy et son occident à Vaugirard.

Les jours de la création ont donc été calculés sur la marche d'un autre soleil, qui n'est pas celui de l'homme, et dont aucun homme ne connoît le cours.

Secondement, l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle de la Bible ne sont pas des faits dogmatiques : ce sont des faits apparents. Ces notions ont été coordonnées avec une mesure sublime à l'intelligence humaine, et prises par conséquent dans la portée des facultés moyennes de l'humanité. Elles sont tout

ce qu'elles doivent être, parce qu'elles sont faites pour l'homme, et pour l'homme primitif, dont un enseignement plus complet auroit forcé la nature, et c'est leur imperfection apparente qui fait leur spécialité. Il y a un catéchisme pour le sauvage iroquois, il y en a un pour Pélisson et pour Turenne; il y en auroit un pour Socrate, si Socrate venoit à renaître. — La Bible est pour tous.

A force d'accommoder à l'homme l'histoire de la création de l'homme, sans respect pour le vague évident que son divin auteur y avoit laissé à dessein, Esdras et les autres rhapsedes de l'Écriture ont dénaturé *la Genèse*. Plus on remonte aux premiers textes et aux premiers interprètes, plus on s'assure que la semaine de la création n'est pas pleine, et qu'il y manque un de ces jours dont les minutes sont des siècles.

Ce n'est pas ici une proposition téméraire. Elle a frappé saint Jérôme et saint Augustin. Les plus vieux commentateurs, cités par Jean Mercerius[1], pensent que le jour vide a été

[1] *Commentarius in Genesin*, Genevæ, 1589, in-fol., p. 15.

rempli par la création des esprits supérieurs à l'homme, et que ce jour devoit être le second, ce qui est contraire à la marche connue et progressive de l'action créatrice, qui procède toujours du plus simple au plus parfait, comme nous le verrons tout à l'heure.

De nouveaux critiques hébreux rectifièrent leur méprise d'une manière très-rationnelle, en transportant cette lacune au sixième jour [1], et, en attribuant à ce jour supplémentaire, comme leurs prédécesseurs, la production de l'être compréhensif; de sorte que l'espèce par excellence de la création apparoît dans leur hypothèse immédiatement après l'homme, comme dans l'ordre logique de la progression. Ceux-là touchèrent à la vérité sans le savoir et sans la connoître, puisqu'ils placèrent dans un temps prétérit ce qui n'étoit qu'une des nécessités infaillibles de l'accomplissement des choses, ou bien ils ne révélèrent que ce qui leur étoit donné à révéler; mais le principe étoit acquis et il subsiste.

Le sage Ambroise Catharin, archevêque de

[1] Dom Calmet, *Genèse*, chap. 2. Paris, 1767, in-4°.

Gonza, explique leur réticence, en disant que l'homme n'étoit ni capable ni digne de comprendre ce mystère [1]; — Étonnant mystère en effet que la perception universelle d'une intelligence placée entre l'homme et Dieu, et que la religion pratique enseigne elle-même aux fidèles, quoique cette idée ne résulte explicitement d'aucun passage des anciens livres sacrés, où l'ange ne signifie jamais qu'une créature *suî generis*, que Dieu emploie à ses messages.

Voilà donc un fait d'intuition qui n'est pas un fait de révélation, et qui est commun à tous les hommes, à tous les siècles et à toutes les croyances, l'existence nécessaire d'une espèce compréhensible.

Voilà un fait de critique sacrée qui est reconnu par les chrétiens et par les juifs, par les savants et par les saints, la lacune matérielle d'un jour dans la semaine mystique de la création.

Ce que je sais de ces faits, et ce que je ferai

[1] Nondum erat capax et dignus homo ad hoc mysterium capessendum.

Explanationes in primum caput Geneseos. Romæ, 1552, in-folio, p. 33.

voir, c'est que l'espèce compréhensive sera, et que la création doit s'achever en son temps.

Ce que je viens d'écrire ici, je l'adresse à mes frères les chrétiens, qu'un scrupule injuste auroit pu détourner de m'accompagner dans les découvertes que ces prémisses vont me fournir, et j'ai voulu le dire pour leur prouver que la vérité qui me reste à démontrer par elle-même, c'est-à-dire en la nommant, n'a rien d'opposé aux enseignements de l'Écriture dont elle est plutôt le développement essentiel.

Maintenant je quitte les théologiens, j'interroge les savants, je m'instruis avec ceux qui doutent, je discute avec les athées, et quand nous aurons emprunté quelques rayons à l'immense faisceau de lumières qui éclaire aujourd'hui le monde, pour porter une clarté rassurante sur la route inconnue où je m'engage, nous y marcherons sans obstacle, car ce qui me reste à déclarer ne demande de mon auditoire que de l'attention et de la bonne foi.

La géologie n'a pas daigné écrire sa genèse, et ce n'étoit pas la peine, car elle est écrite dans toute la nature. La géologie, qui est une admirable science, n'est d'ailleurs qu'une science expérimentale, une science exacte, une science de faits. Elle ne nous a appris que le passé.

Cette genèse géologique, déployons-la, lucide, palpable et parlante, sauf à remplir ses dernières pages. La voici :

Au commencement la matière fut, la matière épandue en fluides aériens, la matière subtilisée en fluides sonores et lumineux, la matière dispersée en atomes ou en monades, la matière pénétrée dans toutes ses molécules de la faculté d'être et de la faculté de produire, la matière agitée du desir de progression, de l'amour fécondant, de l'*alma Venus* de Lucrèce, c'est-à-dire du principe de motion et d'accroissement, qui est le véhicule immortel de toutes les existences :

Et cela fut le premier jour, à prendre le jour sur ce cadran, dont nous ne pouvons ni marquer les divisions, ni toiser le diamètre.

La matière subit les lois de son essence ;

elle les sollicita, les anticipa quelquefois, conçut des antipathies, se soumit à des affinités, se condensa en sphères, en cubes, en prismes, en polyèdres de toutes les formes, devint monde ou devint gravier : c'est égal. Elle s'accrut, s'étendit, grandit enfin par juxta-position : c'étoit un commencement de vie, et ce fut le second jour.

L'impatience vitale qui l'animoit ne pouvoit pas s'arrêter. Ses pores s'élargirent à une sève inattendue, à la circulation, au phénomène nouveau d'une intus-susception nourricière. Elle passa de son mode primitif d'accroissement à un mode de reproduction d'abord spontanée, et puis régulière, et puis constante. Ses affinités sourdes et mécaniques firent place à des sympathies presque intelligentes. Elle végéta ; elle eut la naissance, la vie et la mort : la mort, condition nécessaire de l'état des êtres qui se perfectionnent, et que le minéral n'avoit pas connue. Elle forma des débris féconds de ces générations entassées, accumulées par les siècles, un humus virginal, où toutes les plantes de la terre germè-

rent dans une incroyable succession d'espèces. — Et celui-là fut le troisième jour.

Le végétal ne faisoit que vivre; il eut besoin de sentir. A force d'aspirer à de nouvelles métamorphoses, la matière toujours agissante acquit des organes, la sensibilité, la perception des objets extérieurs et la locomotion. Les animaux existèrent, et le quatrième jour s'écoula, comme les autres, en tendances passionnées, en essais, en progrès, en développements. Les espèces perfectionnées se firent sociales, ouvrières, industrielles, mues qu'elles étoient par l'appétence insatiable qui doit tourmenter toutes les créatures jusqu'au jour du repos.

Le cinquième jour fut celui de l'homme ou de l'être pensant, et ce cinquième jour est le dernier de la création philosophique. On ne peut plus arriver au-delà que par des inductions, et toute induction seroit fausse, si l'homme étoit réellement, comme il le dit et n'oseroit le croire, l'être culminant et complet d'une création rationnelle. Mais, hélas ! s'il en étoit ainsi, l'homme ne tendroit plus à changer, et aucune espèce ne s'est élancée

plus impatiemment vers les limites de sa sphère pour les franchir. Révolté contre la pauvreté de son organisation, contre la déception de ses espérances, contre la misère de sa destinée, il ne cherche qu'à faire illusion à lui-même et aux autres sur les facultés qui lui manquent; et la haine de cette création, dont il ne peut pénétrer le secret, l'a rendu cruel envers ses semblables et ingrat envers son auteur. Il s'indigne de l'ignorance humiliante où la nature a voulu le tenir, et il blasphème dans son orgueil irrité, parce que ses vaines sciences ne l'ont pas amené à comprendre qu'il n'étoit aussi que la création transitoire d'une des journées du monde.

Toutes les progressions qui ont été appelées par l'instinct créateur de la matière se sont accomplies à leur jour : l'accroissement, la vie, le sentiment, la pensée.

La progression inaccomplie que sollicitent les instincts de l'homme, c'est la compréhension de la vérité.

L'être compréhensif arrivera.

Je ne veux cependant pas qu'on me reproche ce que se reproche à lui-même un de mes écrivains bien-aimés, de devenir obscur en travaillant à être concis. Ces développements de la matière créatrice qui viennent d'attirer nos regards, suivons-les un moment dans leurs progrès générateurs, et ne me demandez pas trop, car j'ai peu de temps, je tiens peu de place, et je sais peu.

Le minéral s'est divisé en espèces, en familles, en genres variés. Il est complet dans sa nature. Le jour de sa création vient à pencher vers son déclin; mais il faut qu'il s'en lève un autre. Alors l'être régnant se modifie et se perfectionne; il acquiert deux sens à la fois dans l'aimant, le *tact* qui appelle de loin les corps sympathiques, et la *polarité* qui nous a ouvert plus tard la route des mers. Ce n'est pas tout : il s'élève en tiges semblables à des arbres, se déploie en filons semblables à des branches, s'amincit et se dentelle en ciselures élégantes, semblables à des feuilles, s'effile en fibres chevelues dans l'amiante, s'épanouit en corolles diaprées dans le cobalt, ou se floconne en efflorescences cotonneuses dans

la magnésie; se roule en semences brillantes dans quelques métaux natifs, ou se contourne et se creuse en œuf autour de certains cristaux.

Et pendant ce temps-là survient le lichen aride, écailleux, friable au toucher, métallique au regard, qui se cramponne à sa surface, et qui reste long-temps indécis encore pour le naturaliste entre l'oxide et la plante.

Voilà l'être vivant engendré dans la famille des cryptogames; la mousse se hérisse d'urnes d'argile ou d'airain; la fougère replie ses folioles sur des rouleaux ocreux pareils à des pyrites, et le champignon obombre son pédoncule en s'arrondissant sur lui comme le casque d'une géode.

La matière ne se ralentit point dans l'investigation de ses conquêtes organiques. La plante cherche à sentir; elle frissonne au toucher dans les sensitives, elle palpite, s'arme et se défend dans les dionées; elle voit dans la clitie, qui cherche le soleil, qui le regarde et qui le suit; elle choisit, elle aime, elle attire dans le palmier; elle a la perception du jour, de la nuit et des moindres divisions du temps dans toutes les espèces.

Elle va parvenir à l'être sensitif dans les byssus, dans les conferves, dans les polypiers; elle s'animalise, elle se peuple. La science sera obligée de créer un nom pour cette classe intermédiaire des espèces naturelles; et comme les noms qu'elle inventera d'abord seront pittoresques et vrais, elle les appellera des zoophytes, des animaux-plantes.

Et le principe créateur se prolonge toujours en s'enrichissant de nouvelles facultés, mais par des degrés insensibles à une attention vulgaire, et en modifiant à peine le type de ses figures plastiques. Ainsi, la radiation stellaire qui brille au front du firmament s'étoit réfléchie dans une foule de cristallisations et de métaux; elle a déjà passé dans la corolle des rosacées; elle se multiplie dans les madrépores en divisions élégantes, en empreintes pétaliques, en épanouissements flosculeux. Vous la retrouverez plus tard dans l'animal vertébré et dans ses vertèbres elles-mêmes, qui ont semé de tant d'astroïtes les débris du monde fossile. C'est peu que le fungus sensitif développe au fond des eaux, sous une forêt de corail, son dôme poli doublé de lames fines et

fragiles, comme son analogue végétal, au milieu de la fraîche pelouse des bois; la scolopendre sensible et mouvante va saisir la muraille des rochers humides avec plus de doigts que la doradille, et la couleuvre se rouler autour des tiges légères en plus de nœuds que la liane. Cette feuille morte que le hasard semble avoir détachée de la cime du tilleul avant les jours sévères de l'automne, et qui tombe sur la terre en tournoyant, prenez garde : c'est un papillon; ces jolis *argus* qui frappent l'air de leurs ailes, ne diriez-vous pas que ce fussent des pervenches qui volent? L'œuf même des oiseaux n'est qu'une graine que le soleil ne peut féconder, et qui n'éclot pas sans avoir été couvée par une mère.

Les animaux, pénétrés de l'impatience commune à tout ce qui est, ne s'en tiennent pas plus à la sensitivité nouvellement acquise que les plantes à la végétation, que les métaux à la croissance, crescence ou cretescence, si barbarement nommée *crudescence* par nos médicastres. Ils sont agités à leur tour du besoin de cogitation; mais plus heureux que l'homme, ils y pourvoient par des instincts réguliers et

invariables dans les laborieuses républiques des castors, des abeilles, des termites et des fourmis. Ils s'élèvent jusqu'à des sentiments presque réfléchis dans l'éléphant et le cheval; jusqu'à des affections énergiques, obstinées, capables de souvenirs dans ce phoque des mers polaires, auquel l'observateur regrette de ne pouvoir accorder une âme, et dont les anciens avoient fait la syrène ou la muse des écueils. Cependant le phoque ne pense point, et le chien, créé pour l'homme, est plus exceptionnel encore dans la chaîne des êtres. Dieu nous l'a donné tard, en forme de compensation, pour servir de guide à l'aveugle, d'ami à la misère, de consolateur assidu et caressant à tous les maux de la vie. Si la bienveillance est la première des aptitudes résurrectionnelles, et qui pourroit en douter! je suis fermement convaincu que le chien ressuscitera.

Le cinquième jour enfin, l'homme se lève tout à coup du milieu de quelque tribu étonnée d'orangs ou de pongos. Le voilà pourvu d'un sens de plus, le sens cogitatif et tout ce qui en dépend, le vague des idées, la confu-

sion des paroles, la diffusibilité des langues, des doctrines et des opinions! Le voilà, ignorant du passé qu'il n'a pas pu connoître, ignorant de l'avenir qu'il ne connoîtra jamais, toujours mécontent du présent, regrettant un mieux qui n'a pas été ou desirant un mieux qui ne sera pas; la plus malheureuse, je l'avoue, de toutes les créatures prédestinées à être, parce qu'elle est la seule qui prévoie sa fin, et qu'elle n'a point d'organes pour la comprendre; mais malheureuse seulement d'une infortune relative, d'une infortune réparable qui pèse sur elle comme un châtiment, pour réprimer son hâtiveté insensée à changer de nature. Je ne raconterai pas cette belle histoire allégorique, si diaphane dans ses emblèmes et si lumineuse dans ses enseignements. On peut la demander à Moïse.

Il est sans doute assez singulier que j'aie été obligé de m'envelopper de tant de précautions logiques et de m'appuyer de tant de preuves, pour parvenir lentement à l'exposition d'une idée simple qui est écrite à la première page du premier volume du premier des livres connus, et qu'on peut regarder par

conséquent comme la première des notions de l'homme. — L'espèce qui apparoît au cinquième jour de la création a la pensée pour instrument et la compréhension pour objet ; mais l'imperfection de son organisme ne lui permet pas d'y parvenir. — Il y a plus de trois mille ans que cela est dit, et plus de trois mille ans qu'on l'oublie.

Sept ou huit génies immortels ont résumé toutes les sciences de l'espèce avec une supériorité accablante : Pythagore, Platon, Aristote, Descartes, Charles Bonnet, Cuvier, et je ne sais qui encore ; les premiers avec de beaux mensonges poétiques, les derniers avec des faits matériels. Qu'ont-ils appris à l'homme, sinon ce qu'il avoit appris au pied de l'arbre d'Adam? C'est qu'il a dévoré inutilement le fruit de la science, et qu'il doit mourir.

Le système des transmigrations pythagoriciennes étoit une hallucination compréhensive, et je ne suis pas surpris qu'il soit devenu la croyance d'une partie des nations. Pythagore étoit bien plus près de la vérité accessible, s'il avoit étendu sa théorie à toute la création matérielle au lieu de la restreindre à

une créature finale. Il n'y a point de créature finale tant que la création n'est pas finie, et cela est si naïf à dire que cela ne vaut pas la peine d'être dit.

Or, la création n'est certainement pas finie tant qu'il reste à la créature une appétence déterminée de perfectionnement, et qu'elle conçoit un état meilleur pour lequel elle manque d'organes compréhensibles.

Je demande maintenant à l'homme s'il se croit la fin de la création?

Il faut que je m'arrête un moment pour laisser libre carrière à une objection qu'on m'adressera sans doute quand on m'aura suivi jusqu'ici; car j'ai supposé en commençant que j'avois affaire à un auditoire patient et résolu.

« Ce que vous venez de nous dire, me ré-
» pondra-t-on, nous le savions à peu près, et
» vous n'avez fait que rétablir une espèce
» d'ordre dans quelques idées que nous
» avions conçues avant vous; mais c'est sur

» ces idées elles-mêmes que repose notre foi
» philosophique dans la perfectibilité. L'hom-
» me doit devenir de plus en plus compré-
» hensif en sa propre espèce. Nous som-
» mes déjà très-compréhensifs nous-mêmes,
» car nous ne croyons plus à rien, et cela
» prouve que nous savons beaucoup. La ci-
» vilisation n'a-t-elle pas fait assez de progrès
» depuis que nous lui en promettons? Voyez
» quelle touchante mansuétude elle a porté
» dans les mœurs, quelles clartés elle a fait
» jaillir dans l'instruction, quel mouvement
» rapide et irrésistible elle a imprimé à toutes
» les intelligences! La justice ne se trompe
» plus; la médecine est devenue, personne ne
» l'ignore, une véritable science exacte; le
» mérite seul conduit aux honneurs et la
» vertu seule au pouvoir; l'harmonie qui ré-
» git les sociétés fraternelles, grâce à la liberté
» illimitée de la presse, à l'enseignement mu-
» tuel et à la méthode Jacotot, feroit envie à
» l'utopie de Morus et à la république idéale
» du plus sage des élèves de Socrate. La poli-
» tique est encore un peu embarrassée dans
» sa marche, mais le père Enfantin a puissam-

» ment débrouillé les religions. Ce sera bien
» autre chose quand nous aurons trouvé la
» femme libre et organisé le Phalanstère. En-
» fin nous ne brûlons plus les livres, et si
» nous les submergeons de temps en temps,
» c'est en vérité parce que nous n'en avons
» plus besoin. Oh! c'est une chose bien visi-
» ble et bien satisfaisante que le perfection-
» nement de l'humanité! Nous vous accor-
» dons avec plaisir, monsieur, que l'être com-
» préhensif doit surgir quelque jour de la
» création; mais l'être compréhensif, ce sera
» l'homme. »

Ironique ou sincère, le tableau qu'on vient de tracer est en effet l'expression de notre statistique sociale; et à prendre cette antagonie dans son acception la plus favorable, elle ne peut rien changer à l'évidence logique de ma proposition, que je dois présenter actuellement sous une forme plus exclusive.

1° Il est aussi impossible à l'être privé d'organes compréhensifs de parvenir à la compréhension qu'à l'aveugle-né de s'approprier la sensation de la lumière et des couleurs.

2° L'homme est privé des organes propres à l'être compréhensif.

Il me reste à le prouver.

Je crois que c'est Voltaire qui a dit quelque part, avec son assurance de philosophe et sa légèreté d'homme du monde, que l'impossibilité d'acquérir un sens étoit démontrée par l'impossibilité même d'en déterminer l'objet et la perception. Aussi s'est-il bien gardé de nous faire connoître ceux dont il a doté si libéralement ses charmants voyageurs fantastiques, Micromégas et l'homme de Sirius, dans une de ses plus étincelantes bluettes. C'est vraiment trop de modestie ou de préoccupation. Il suffit d'y penser pour lui en offrir une douzaine et davantage, sans les aller chercher plus loin que dans la simple organisation de quelques pauvres animaux, qui ont été, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, plus favorisés que nous. Le sens du retour annuel des mauvaises saisons, qui avertit si infailliblement les hirondelles; celui de l'as-

cension journalière du soleil, qui réveille tous les matins le coq sur son juchoir; celui de l'orientation, qui dirige avec tant de sûreté la colombe vers le nid de ses petits; celui du péril, qui fait tressaillir et crier une poule aveugle au milieu de ses poussins, à l'arrivée du milan; celui des distances, qui permet à la caille paresseuse de mesurer son vol à travers les mers jusqu'à un point de repos invisible; celui qui enseigne les herbes salutaires et les remèdes efficaces au chien et à la cicogne; celui qui dirige et qui modère le vol précipité de la chauve-souris dans les anfractuosités de ses spélonques ténébreuses : ce n'est d'aucun de ceux-là que je veux parler.

Si l'homme avoit reçu en naissant quelque disposition organique à la compréhension de la vérité, elle se seroit essayée d'abord sur ses contingents les plus immédiats, ou, à force d'en être pressée de toutes parts, elle se seroit accoutumée à les connoître et à les juger.

Les contingents les plus immédiats de l'être pensant sont au nombre de trois : la création, l'espace et le temps.

La création : il vit en elle, par elle, avec

elle. La plus incontestable de ses notions, c'est qu'il est parce qu'elle est.

L'espace, il le sent partout, dans les pas qu'il ébauche en pendant à ses lisières, dans la course du cheval, dans le vol de l'aigle, dans la marche éternelle des comètes, dans l'incommensurable regard dont il pénètre l'infini.

Le temps : il le subit dans tous ses jours, dans toutes ses heures, dans toutes ses minutes ; il le subit dans toutes ses actions, dans toutes ses pensées. Il n'y a pas une inspiration de son poumon, pas un mouvement de son pouls, pas une alternative de la systole et de la diastole de son cœur qui ne lui rappelle le temps.

Rassemblez maintenant, je ne dis pas tous les hommes—cela seroit inutile—, mais quelques hommes que je vais nommer; réunissez Orphée, Épicure, Démocrite, Aristote, Hippocrate, Archimède, Marc-Aurèle, Cicéron, Montaigne, Bacon, Locke, Leibnitz, Bonnet, Kant, Georges Cuvier,—et toi aussi, mon cher Ballanche! Cela composera, je pense, une assez belle société intelligentielle. Don-

nez-leur pour rapporteur ce bon prince de la Mirandole, qui s'étoit engagé à soutenir contre tout venant une thèse *de omni re scibili*, et demandez à ces gens-là, qu'on ne suspectera guère, s'ils savent ce que c'est que le temps, que l'espace, que la création, les trois affaires immédiates de l'homme, et s'ils comprennent ORGANIQUEMENT comment ces faits, identiques à leur propre existence, ont pu être ou ne pas être, avoir un commencement et une fin, ou n'avoir pas plus de fin que de commencement.

Ils vous répondront qu'ils ne le savent pas, et que l'homme ne peut le savoir.

Et c'est vous qui attendez quelque chose de plus !

Tout ce qu'il est permis à l'homme de connoître, quand il a étudié avec fruit les secrets de son organisation, c'est qu'il est infiniment peu perfectible, parce qu'il manque des moyens essentiels de la perfectibilité.

Et la brute l'auroit connu, si elle avoit pu comprendre qu'elle n'étoit pas pensante ; la plante, si elle avoit pu comprendre qu'elle n'étoit ni impressionnable ni locomotive ; le

métal, s'il avoit pu comprendre qu'il n'étoit pas vivant.

L'homme le sauroit, s'il n'étoit pas pensant, c'est-à-dire s'il n'avoit pas le malheur d'abandonner sa raison à d'extravagantes chimères.

L'homme n'est pas l'être compréhensif.

La création n'est pas finie.

Je retourne un moment à mes chrétiens, dont je serois désespéré d'alarmer les scrupules, ce qui m'arriveroit sans dessein, puisque je suis convaincu que leur religion est la véritable croyance de l'homme pensant. Maintenant je me crois capable de leur prouver, avec une autre autorité que je ne l'avois fait d'abord, en procédant à l'exposition graduelle de mes principes, que mon opinion est la seule qui puisse élucider complétement le mystère des révélations divines, dans ce qui lui restoit d'impénétrable. Cette digression sera courte.

Si l'on me demande comment il se fait que

l'être compréhensif ne soit pas annoncé dans les livres de Moïse, qui contiennent toute la révélation du buisson ardent et toute celle du mont Sinaï, je demanderai, à mon tour, comment il se fait que la résurrection de l'homme n'y soit pas exprimée non plus, même implicitement; par quel hasard elle se trouve au contraire mise en question dans l'*Ecclésiaste*, ni plus ni moins hardiment que dans Sénèque le tragique; et pourquoi la notion de l'immortalité de l'âme, qui est la plus importante des notions morales, après celle de Dieu, n'a été effectivement qu'une notion morale jusqu'à Jésus-Christ, au lieu d'être une notion révélée?

Il n'y a qu'une solution à cette difficulté : c'est que la sainte Écriture est le contrat d'alliance des êtres pensants qui se reconnoissent sous le nom d'hommes; qu'elle ne contient que la vérité qui est donnée immédiatement à leur nature, et que l'être pensant n'est pas immédiatement appelé à l'état résurrectionnel, comme le sera l'être compréhensif. La résurrection n'est pour l'être pensant qu'une idée instinctive et un sentiment d'anticipation.

C'est pour l'être compréhensif seulement qu'elle sera une idée compréhensible. On peut tirer de ceci une induction qui aura la précision et la clarté d'un aphorisme.

Ce que nous appelons mystère est une vérité prévue par notre sens intelligentiel, mais que nos autres sens ne sont pas propres à percevoir dans l'état actuel de notre organisme.

Ce qui est mystère pour l'être pensant sera perception pour l'être compréhensif.

Ajoutez à cela que l'Église a reconnu la nécessité d'un état intermédiaire entre la vie de l'homme et la résurrection, dans deux de ses dogmes extra-bibliques, le *jugement particulier* et le *purgatoire*, comme elle a reconnu l'existence de l'être compréhensif dans le dogme extra-biblique de l'*ange;* faits respectables de croyances, qui n'ont pas été révélés, et dont la nature et les circonstances, la forme, le temps et les lieux, n'ont jamais pu être convertis en articles de foi.

Or l'état intermédiaire entre l'état pensant et l'état résurrectionnel, c'est l'état compréhensif, qui est de sa propre nature, comme

l'Église l'a pensé, un état d'épuration et de jugement.

Si on jette les yeux en arrière sur les idées que je viens de développer, on les trouvera également conséquentes, dans le système de la création divine et dans celui de la création spontanée, parce que la création spontanée n'auroit pu s'accomplir que par une succession fortuite d'événements incroyables, dans lesquels le hasard auroit toujours pourvu à point à l'absence d'une direction intelligente; et le phénomène de ce coup de dé perpétuel, pour me servir de la spirituelle comparaison de l'abbé Galiani, seroit incomparablement plus inintelligible à la pensée que l'existence d'un Dieu créateur. Le hasard logicien, le hasard invariable dans ses combinaisons, invariable dans ses produits, est un fantôme indigne des contes de fées.

J'ai été douteur et même incrédule, parce que je ne voyois dans la vie de l'homme que des répartitions injustement inégales pendant

qu'elle dure, et qu'un vide affreux à sa fin. J'ai refusé, dans mon cœur aveugle, de connoître et d'avouer Dieu, parce que sa suprême sagesse avoit mesuré une révélation incomplète à nos organes incomplets.

La chaîne des êtres étoit interrompue, ainsi que je l'ai dit, à l'anneau où est suspendue la destinée incertaine de l'homme; et à prendre les masses comme je les vois, en remuant jusque dans les entrailles de l'antiquité la déplorable histoire des siècles et des nations, je ne trouvois mon espèce que trop faite pour le néant.

Depuis que le grand cercle de la création s'est accompli à mes yeux, depuis que je le parcours dans son admirable régularité, du moment où il procède de Dieu par la matière douée du principe créateur jusqu'au moment où il aboutit à Dieu par le sens compréhensif, qui est le souffle même de Dieu, retourné à son origine, j'ai pris mes erreurs en pitié. Ici rien ne manque à l'éternelle harmonie des choses créées; et tout ce qui est mal dans les faits passagers concourt au bien absolu de l'accomplissement des faits universels. La fa-

culté de croître a passé, plus intense et plus puissante, du minéral dans la plante ; la vie, de la plante dans l'animal ; la sensibilité de l'animal dans l'homme. La pensée parvient, à son tour, de l'homme à l'être compréhensif, avec ses trois sens intelligentiels, la mémoire, l'imagination et le jugement. Ainsi l'homme traverse l'état de compréhension pour arriver à l'état de résurrection dans lequel il sera toujours.

Oh ! si cela n'étoit pas ainsi, et que le perfectionnement de l'homme finît dans l'homme, quel homme oseroit prétendre à ressusciter ?

Cela est ainsi par la raison irrévocable qu'il est impossible que cela soit autrement.

Et si je pouvois emporter tout le genre humain avec moi sur des ailes plus fortes et plus assurées que celles de ma parole, à la contemplation de cette sphère miraculeuse qui m'est devenue sensible, il n'y a point d'âme, si rebelle qu'elle fût à la conviction, qui ne partageât la mienne !

« Dieu est, diroit-elle ; Dieu sera toujours, » et l'homme, épuré par l'état de compré-

» hension, sera toujours près de Dieu quand
» il aura subi la dernière de ses épreuves. »

Le reste n'est plus qu'un de ces objets de vaine et impuissante curiosité sur lesquels s'exerce long-temps encore cependant l'insatiable avidité de notre esprit :

Quel sera l'être compréhensif au sixième jour de la création, et qu'y deviendra l'homme ?

Je n'en sais pas plus sur ces questions que ceux qui n'ont jamais prévu l'être compréhensif ; mais je vous ferai part de mes conjectures.

L'être compréhensif ressemblera probablement à l'homme, comme l'homme ressemble aux animaux, auxquels il ne ressemble que trop ; mais avec un développement d'organes dont nous ne pouvons imaginer l'étendue et la portée ; il aura tous les sens que nous avons observés dans le surplus des êtres créés, et une multitude d'autres qui nous échappent et qui sont réservés pour lui. La matière géné-

ratrice n'a besoin que de quelques modifications pour lui soumettre la nature. C'est si peu de chose qu'il n'y a pas le moindre effort d'esprit à faire pour le concevoir. Qu'elle ait la bonté d'entretenir, comme cela s'est rencontré dans quelques individus exceptionnels, l'ouverture du trou de Botal; qu'elle maintienne dans tous, après la naissance, le mode de circulation qu'elle a établi dans la vie intra-utérine—et il lui en coûte bien peu, puisque ce n'est qu'un acte de conservation—; qu'elle réduise l'usage de l'appareil respiratoire à une fonction facultative, ainsi qu'elle l'a fait dans les amphibies et les poissons, et voilà ma créature nouvelle qui a conquis les profondeurs de la mer. Ne vous embarrassez pas de ses poumons presque inutiles, et qui ne seront plus que l'organe d'une jouissance volontaire; élargissez, au contraire, l'espace qu'ils occupent dans un torse vaste et solide, qui semble déjà destiné par sa conformation à les contenir comme la carcasse d'un navire aérien; donnez-leur l'ampleur d'un aérostat, calculé sur le foible poids qu'il déplace pour s'élever dans l'atmosphère, et enveloppé, au lieu de

son lourd parenchyme, d'une membrane élastique et docile : et l'être que vous venez d'inventer si facilement avec moi traversera les airs dans toutes les directions qu'il lui plaira de parcourir ; non pas à la manière d'Icare, dont l'ajustement d'oiseau répugnoit à toutes les possibilités de notre configuration physique ; non pas avec les quatre ailes de Mercure, que l'iconographie poétique avoit mieux assorties à l'équilibre et au mécanisme de nos forces ; mais en faisant le vide à son gré dans son large viscère pneumatique, et en frappant la terre du pied, comme l'instinct de son organisme progressif l'enseigne à l'homme dans ses rêves.

Dans le laboratoire de la création, tout cela n'exige pas plus d'un moment, et on se demanderoit avec surprise comment cela n'est pas encore arrivé, si on ne savoit que cela n'est point arrivé parce que le temps n'en étoit pas venu.

L'expression si elliptique d'une idée, qui auroit peut-être exigé pour être bien entendue un long volume d'éclaircissements, ne me permet guère de me livrer aujourd'hui à

mon goût invincible pour les épisodes. Je ne m'arrêterai donc pas long-temps sur une question incidente et de peu d'importance, que je prendrai toutefois la liberté de soumettre un jour à l'Académie des sciences, si je deviens assez célèbre, assez riche ou assez grand seigneur pour élever ma voix jusqu'à elle :

« Pourquoi l'homme qui n'a jamais rêvé » qu'il fendît l'espace sur des ailes, comme » toutes les créatures volantes dont il est en- » touré, rêve-t-il si souvent qu'il s'y élève » d'une puissance élastique, à la manière des » aérostats, et pourquoi l'a-t-il rêvé long- » temps avant l'invention des aérostats, puis- » que ce songe est mentionné dans tous les » onéirocritiques anciens, si cette prévision » n'est pas le symptôme d'un de ses progrès » organiques? »

L'être une fois parvenu à l'état compréhensif laisse donc une vaste carrière ouverte à nos conjectures, et, bien que cela doive paroître bizarre à dire ici, je ne tolère une conjecture qu'autant qu'elle résume inévitablement une longue suite de faits qui ne peuvent

aboutir qu'à elle. Les conjectures auxiliaires qui les circonstancient ne sont bonnes qu'à amuser l'imagination, et je ne les donne pas pour autre chose.

L'être compréhensif renaîtra beau sans doute ; car c'est pour lui que les instructions catéchétiques de l'Église romaine ont prévu *un corps glorieux*, la matière devant s'être subtilisée jusqu'à devenir plus impalpable que l'air et la lumière dans l'état résurrectionnel. Supposez maintenant, et qui empêche de promener d'avance le flambeau d'une pensée poétique sur le dénouement du plus grand des poèmes, sur le dernier jour de la création ? Supposez que l'être compréhensif renaît adulte, supposez qu'il vit sans vieillir et que la mort ne sera pour lui qu'un passage certain au rajeunissement immortel ; supposez qu'il ne se renouvelle dans son espèce que par ces pures effusions de l'amour qui sont la volupté de l'âme, et dont notre vie grossière nous présente elle-même quelque divine apparence, trop vite obscurcie par les misères de nos voluptés de chair et de sang ; supposez que l'être produit éclot de deux souvenirs qui s'accor-

dent, de deux soupirs qui se compreinent, de deux baisers qui se fécondent, de deux âmes qui se mêlent; qu'il éclot pur comme la pensée l'a conçu, revêtu de tous les traits d'une physionomie présente à la mémoire, de toutes les qualités qu'on a chéries dans ce qu'on aimoit le mieux; qu'il est l'ami qu'on a perdu trop tôt ou l'enfant qu'on a tant pleuré! — Ceci est non-seulement possible, mais probable; car tout ce qu'il est possible d'imaginer de bien est probable dans la marche progressive d'une création d'amour qui s'accomplit.

Cependant cet état, sur lequel je ne préjuge rien, si ce n'est pour me conformer à la fantaisie imaginative des esprits qui m'accompagnent dans une voie fermée à toutes les presciences de l'homme, cet état ne sera pas plus exempt que tous les autres états de la matière organisée de confusion et de douleur; et nous savons déjà peut-être ce qu'il a de révolutions terribles à subir par une de ces grandes histoires mystiques dont la révélation n'est écrite chez aucun peuple, dans un livre sacré, mais dont la conviction existe de temps im-

mémorial dans toutes les traditions : l'histoire de la révolte des anges. Il est probablement superflu de répéter ici que sa prétérition n'est qu'une figure oratoire qui se retrouve dans toutes les prophéties du genre lyrique. C'est là sans doute que l'être compréhensif se divisera en deux familles différentes pour deux différentes destinées, et je le dis sur la foi d'une notion de peu de valeur, puisqu'elle m'est propre; c'est que je suis persuadé que tout ce qui a été un fait général de crédibilité deviendra un fait réel.

Le reste du jeu de la création terminée dans ses œuvres est plus facile à suivre jusqu'au jour où elle doit mourir de mort. Les minéraux continueront à rendre leurs éléments à la matière première, les végétaux leur humus terrestre à la matière minérale, les animaux et l'homme leurs débris minéraux et végétaux aux deux natures préexistantes. Le sens de la pensée lui seul n'aura rien à leur restituer parce qu'il ne procède d'aucun. Il passera tout entier dans l'être compréhensif.

Ce qui subsiste aujourd'hui achevera d'être par une longue suite de dégradations insen-

sibles. La fourmi creusera long-temps encore ses chemins couverts aux profonds détours, l'abeille construira ses cellules à six pans, l'hirondelle son nid en cône, la chenille sa coque en nasse, le fourmi-lion ses piéges et le castor ses chaussées. L'homme, reculé d'un degré sur la civilisation vivante, continuera peut-être à fonder dans quelques îles sauvages des républiques expérimentales et des sociétés progressives avec l'aristocratie de l'argent, la pupillarité des femmes, l'athéisme et la guillotine. Quelques-uns se détacheront peu à peu de cette espèce dégénérée, caduque et mourante, comme le Taïtien de Bougainville, ou ce digne chef iroquois que vous avez vu danser à la cour, si vous y alliez. Ils arriveront chargés de leurs livres, car ils imprimeront toujours. Certains se feront distinguer entre eux par une aptitude puissante à la compréhension, je ne sais quel Galilée, quel Montesquieu, quel Rousseau de ces âges à venir, s'ils en produisent jamais, dont les balbutiements confus exciteront entre les savants quelques polémiques rieuses ou quelque intérêt caressant. Voilà tout l'avenir de l'homme

dans l'état d'homme, et il n'y a qu'une idée qui puisse l'en consoler quand il le sait :

C'est que l'intervalle qui sépare l'être pensant de l'être compréhensif n'est presque rien : ce n'est que la mort.

Si l'état compréhensif n'est pour nous qu'un thème emprunté au monde vague des hypothèses, il en est bien autrement encore de l'état résurrectionnel dont nous sommes séparés par un autre infini, et que l'être compréhensif ne connoîtra pas distinctement lui-même. Aussi voyez ce que les théologiens et les poètes en ont fait ! Il y auroit de quoi inspirer le goût du néant à l'âme la plus expansive qui se soit jamais inventé un doux avenir de solitude et de repos ; car le néant, qui n'est pas sans charme pour une vie fatiguée, ne paroît horrible que par son opposition à la résurrection, et que savons-nous de la résurrection ?

A celui-là cependant, qui aura pénétré d'une foible perception dans les mystères de

l'état résurrectionnel, le néant doit être un objet d'épouvante et de désespoir. Le néant est l'enfer des méchants.

La résurrection est comme la Genèse, un objet familier de plaisanterie pour les incrédules. Je le conçois quand je parviens à me rapetisser jusqu'aux étroites proportions du *Pandæmonium* dans lequel ils ont emprisonné leur âme. La résurrection que l'homme peut se promettre a effectivement quelque chose de mesquin et de ridicule, parce que l'homme n'est pas compréhensif, et parce que la compréhension, qui en aura un sentiment bien plus développé, ne sauroit se faire cependant de l'état résurrectionnel qu'une idée imparfaite et sans grandeur. Tel que je crois l'entrevoir pourtant, à travers les deux voiles qui m'en séparent, son aspect, tout obscurci qu'il soit d'impénétrables ténèbres, comble mon cœur d'espérances si sublimes que je suis obligé d'en rapporter la notion à une intelligence tout-à-fait étrangère à ma misérable nature, et qui se joue de m'éblouir et de m'accabler.

La résurrection, mon Dieu! le sentiment

de l'être prolongé à jamais avec sécurité dans une extase de joie !

L'invariabilité d'une pensée jeune et heureuse dans un heureux univers qui ne vieillit pas plus qu'elle, et d'un amour éternel qui se fond dans un éternel amour !

La conception de l'espace, de la durée, de la création, du créateur..... c'est peu ! Leur possession, leur assimilation, leur puissance dans une âme purifiée, qui s'est identifiée avec tout ce qu'elle a compris, et qui jouit de tout ce qu'elle sent !

La suppression des distances, des temps, des individualités ! Le présent qui est toujours, l'infini qu'on touche partout, les affections de toute la vie écoulée, qui ressuscitent, qui s'amassent, qui se pressent, qui palpitent, dans une seule émotion toujours neuve et toujours la même, parce que l'éternité ne marche plus !

Tout ce qu'il est possible d'accumuler de pures et ineffables délices sur tous les sens de tous les êtres connus, et sur plus de sens encore qu'il n'y a d'atômes dans tous les soleils !

Respirer dans tous les points de l'immensité que l'on occupera tous, l'âme des parents, des amis, des enfants, de la nature, de Dieu, à qui tout aboutit pour s'y retrouver! — Vivre de tout cela sans fin, avec un ravissement si achevé, qu'il éteindroit d'un souffle le sentiment et l'existence dans l'organisation d'un ange!.....

Cela!... ne vous effrayez pas des pauvretés de votre avenir! je ne suis qu'un homme; je ne sais rien; je ne comprends rien; j'imagine avec des sens infirmes et grossiers! — Cela, ce n'est pas la résurrection!

J'étois fort avancé dans la composition de ce petit écrit, quand je me suis avisé qu'il y avoit peu d'oisifs ou de penseurs en France assez voués à la méditation pour le lire jusqu'à la fin, et que, sur la poignée de lecteurs en qui se fonderoit cette espérance, il n'y en avoit certainement pas un qui consentît à s'en occuper d'une manière sérieuse pendant un jour. J'allois donc, comme disent les poètes,

en faire hommage à Vulcain, celui de tous les dieux auquel j'ai le plus payé de semblables tributs—et ce seroit bien autre chose si j'avois été sage—; lorsqu'au moment d'accomplir cet infanticide intellectuel, oppressé d'un invincible sommeil, qui me poursuit toujours quand je me suis relu, et la tête appuyée sur les mains, dans l'attitude que vous avez maintenant, celle d'un homme qui s'ennuie, je fus transporté tout à coup, par le caprice des songes, dans une taverne allemande, à Vienne, à Gottingen ou à Heidelberg, près de trois jeunes étudiants qui s'entretenoient de la destinée future de l'homme, en fumant gravement leur cigarre autour de trois pots de bière vides; — et je crus entendre mon nom.

« Pour ceux-là, dis-je en moi, cette pen-
» sée que j'abandonne à tout événement ne
» sera donc pas inutile! Trois des semences
» de ma graine éphémère sont tombés dans
» un terrain fertile, et germeront peut-être
» jusqu'à la fin au-dessus des idées frivoles et
» décevantes de l'humanité !..... »

Et j'achevai ce travail dans la paix de ma

conscience, parce que je l'avois entrepris avec conviction, et que j'en avois retiré des consolations inépuisables durant quelques-uns des jours les plus amers de ma vie.

Quant à vous, âmes aimables et tendres, mais insoucieuses et légères, qui êtes de feu pour le mensonge et de glace pour la vérité, ne blâmez pas mon essor dans le monde psychologique où je vous entraînois tout à l'heure! l'exaltation même d'une croyance intime et d'une doctrine identifiée à ma pensée est incapable de me séparer de vous. Si vous aimez mieux mes contes que ma philosophie, je suis tout prêt à vous raconter dès demain quelqu'un de ces contes que je raconte..... si mal!

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.





